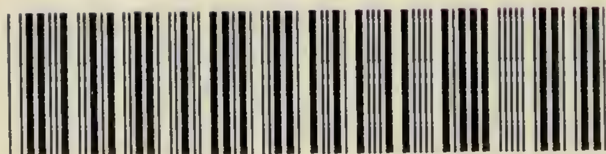
EX BIBLIOTHECA



CAR. I. TABORIS.



LA MACABÉTISE

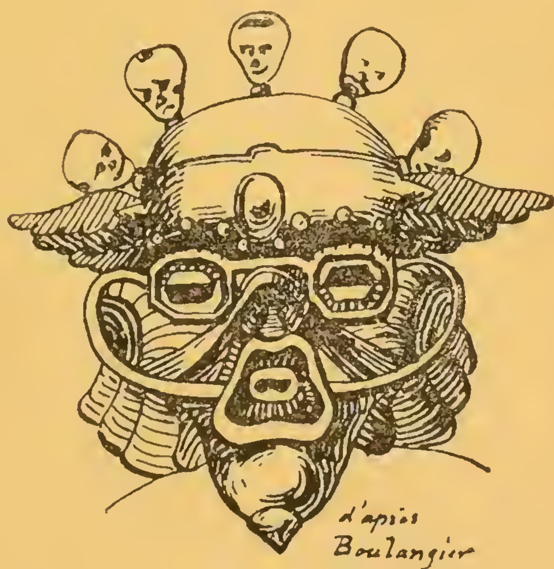
PARIS. — IMP. A. REIFF, 3, RUE DU FOUR.

M.-A. BRACPASNIAIS
BACHELIER ÈS-LETTRES COMPLET

LA MACABÉTISE

FANTAISIE MÉDICALE

ILLUSTRÉE DE 72 PORTRAITS DE CARACTÈRE



PARIS
A. DUMONT, ÉDITEUR
7, RUE PRINCESSE, 7

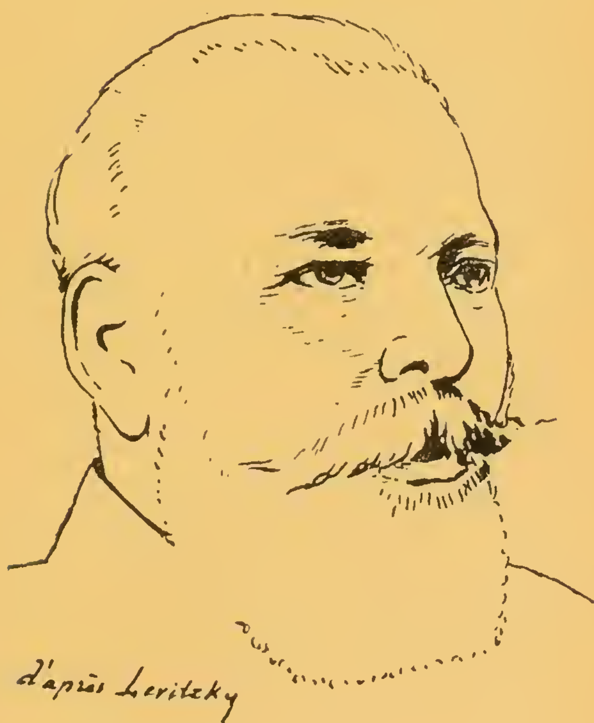
1892

C B, M I (2)



DÉDICACE

AU CZAR



Petit Père.

A toi je dédie ma fantaisie, en t'envoyant un baiser d'amour et de paix.

Tu as flanqué les YOUTRES à la porte de tes empires ! Quel flair tu as, petit père !

Tu as bien mérité de l'université des humanités, non, (je bafouille) je veux dire de l'universalité de l'humanité.

Voilà ce que nous pensons tous, les millions de gogos français, mais nous sommes tellement *macabêtisés* que nous restons muets comme de simples goujons.

Moi, je me suis guéri, grâce à l'Antigogo ; donc, je puis te le dire et te féliciter de ta sage mesure.

M'est avis, petit père, qu'en lisant ma fantaisie, tu seras pris d'une de ces envies incommensurables auxquelles nul sphincter ne résiste.

N'y a pas, faudra que çà parte ! Un de ces rires homériques, irrésistibles, immenses, tels que celui de Lavisse à l'aspect d'Adrien s'cassant sa pipe à l'Ecole Normale.

On l'entendra partout distinctement : car, en raison de son essence sympathique et sentimentale, la grande masse de ces généreuses vibrations est transmissible, comme la lumière, par l'éther impondérable, sans aucune perte d'intensité.

Et tous les Gogos trembleront en pensant à la dynamite : les journalistes écriront des articles aussi variés que contradictoires ;

Les sociétés savantes seront bombardées de mémoires absolument incompréhensibles ;

Mascart, Cornu et Potier seront chargés par l'Académie des Sciences de faire dans le plus bref

délai un rapport bien senti, et concluant qu'ils donnent leur langue au chat.

Et alors ?

On lira ma dédicace. Et alors ?

Depuis le mineur qui s'éreinte à mille mètres sous terre, j'usqu'à l'aérostatier qui perd le souffle aux confins de l'atmosphère, tous les Gogos se tourneront la face à l'Orient et crieront :

Bravo ! petit père !

Et mon petit bébé criera... encore ! ! !

Et ce qu'on va rire ! . . . .

. . . .

Et les potaches de toutes les institutions se donneront le mot pour faire grève générale : ils se répandront partout, avec leurs charmants petits instruments, pour

prendre des instantanés

des têtes des Gogos et autres variétés de citoyens.

On entendra Victor dire à Camille : oh ! ce veinard d'Henry qui vient de prendre un Chaffouin! — Moi je n'ai que des Gogos ! — Est-ce que tu piges les youtres, Léon ! — Pas de danger, le papier est trop cher !.....

Et ces petits monstres vont lâcher les timbres-poste pour faire le commerce des têtes. Pigé et vendu par un potache ! voilà notre destin. Que veux-tu, petit pére ? La *macabêtise* les a mordus.

Moi, pour les vexer et les dérouter, je vais me mettre de la ouate et une margoulette sur la face et, quand je me verrai menacé par un potache armé en guerre, j'irai droit à lui et au moment de son épatement

Klick !

je lui tire sa tête pour mon usage particulier.

Car, petit père, je fais la *bedide goumerse* des têtes, y compris la mienne, pour l'œuvre que je patronne.

Immense !!

Mon œuvre, c'est la Société qui s'occupe de protéger les

Victimes des erreurs judiciaires

Société bienfaisante au suprême degré, bien nécessaire ; car il faut que tu saches, petit père, qu'il est *bien bien* difficile de réparer le tort commis au préjudice de ces infortunés.

Je leur suis dévoué, corps et âme, parce que, comme eux j'ai souffert de mille tortures morales et matérielles et que j'ai une soif ardente de réparation.

Quel est le but de ma fantaisie médicale ? Tu l'as compris, petit père !

Nous sommes en France des millions et millions de Gogos animés des meilleurs intentions, susceptibles des plus courageuses volontés. Marchant

comme un seul homme, nous sommes capable de de choses immenses dans toutes les voies du beau et du bien.

Mais nous sommes dévorés par une lèpre hideuse ; *la macabêtise*, produit immonde de l'union scandaleuse des Chaffouins et des youtres.

N'y a pas. Faut qu' j'les mange.

C'est coriace, filandreux, squammeux, hideux, écœurant ; pouah ? que c'est mauvais !

Aussi, petit père, il faut une sauce un peu relevée et de bon aloi.

En France, c'est le rire qui fait tout. Jusqu'à présent, il a produit des effets désastreux. Il peut nous sauver, j'en suis certain.



Il faut qu'un rire immense décroche les mantibules de tous les Gogos et qu'on rie à plus soif,

suivant toutes les méthodes, depuis le système Lavisse jusqu'au procédé silencieux des peaux-rouges (pas rire jaune surtout), et qu'on rie sur le dos des apôtres de la *macabêtise* ; les youtres et les Chaffouins.

Quand nous aurons bien ri, nous serons bien prês de nous entendre.

Si, par hasard, l'infortune continuait à me poursuivre, je compte sur toi, petit père, et je pense que tu voudras bien, le cas échéant, m'accorder une place de professeur dans un de tes établissements à Pétersbourg.

Ainsi soit-il.

LA MACABÉTISE

AUX
POTACHES DE FRANCE, DE NAVARRE
ET AUTRES RÉGIONS

Mes chers enfants,

Avant d'aborder les choses sérieuses, réglons nos petites affaires badines.

Vous voudrez ma tête en instantané ; c'est en vain que je m'y opposerais, car le supplice de la margoulette serait intolérable. Je me livre donc sans résistance à vos engins indiscrets. Mais je vous défends expressément d'en faire autre chose que de l'insérer dans votre album de curiosités.

Sachez, en effet, que ma tête est ma propriété, que seul j'ai le droit de l'exploiter et que je l'exploite en grand au profit de mon œuvre. Je la vends 1 fr. par l'intermédiaire de mon concierge, 41, rue Censier ; chaque exemplaire est revêtue de ma signature, Toute reproduction est interdite.

Si donc vous me croquez en cachette, vous serez moralement obligé d'aller verser 1 fr. à la caisse de la Société que je patronne dans la faible mesure de mes efforts.

Maintenant passons aux choses sérieuses :

S'il vous arrive de lire mon livre, ce que je ne désire pas, votre jeune âme sera nécessairement profondément contristée et troublée. Je n'y puis rien. Nous traversons malheureusement, depuis nos désastres de 1870-71, une période terrible pour l'ordre moral. Les consciences sont traquées : les intérêts matériels sont menacés ; aux sarcasmes et aux injures lancées par nos ennemis, nous sommes obligés de répondre par l'ironie acerbe et mordante de la *vérité*. Que l'odieux de la lutte retombe sur les coupables, et ce sera justice.

Détournez-vous, mes chers enfants, de cette lutte amère, et réfugiez-vous dans une saine philosophie, c'est-à-dire dans l'étude calme et réfléchie de la Science générale des lois que Dieu a établis dans le monde. Vous y reconnaîtrez combien l'humanité est grande et digne quand elle reste dans sa loi, c'est-à-dire quand elle est ce que Dieu lui a prescrit d'être.

Sans doute vous serez particulièrement séduit par la majesté presque divine de l'universalité de la création. Mais vous trouverez de bien autres merveilles dans le cœur humain.

Qu'importe, mes chers enfants, les immenses progrès de la science, lorsqu'on se recueille en soi-même pour contempler la sublimité de la vertu, la sainteté du *devoir*, l'éternelle beauté des lois morales. J'insiste surtout sur la noblesse du devoir dans la simplicité de la vie ordinaire.

Car le courage, la grandeur d'âme, le dévouement poussés jusqu'au sacrifice, vertus éminentes qui ont assuré l'immortalité à bien des hommes, ne sont, le plus souvent, requises que dans des conditions exceptionnelles au milieu de la masse des douleurs et des erreurs de l'humanité.

La Providence dispose en effet de ses trésors de gloire et d'obscurité avec son infinie sagesse, suivant cette grande loi du monde que la variété est une des conditions de l'harmonie. Pourrait-on faire une armée de généraux ? disait Aristote : Non évidemment ; il faut des soldats, c'est-à-dire des différences.

Rendez-vous compte que la douleur ne nous éprouve que quand nous sortons de notre loi ; elle nous contraint d'y rentrer et c'est par elle que se développent les forces les plus belles et les plus dignes de notre activité morale : la patience dans l'épreuve, la grandeur du caractère, le culte de l'honneur, la dignité de l'héroïsme, l'amour de l'expiation, l'enthousiasme du sacrifice, la sainte ambition du martyre. C'est encore elle qui conduit

au repentir, cette sœur de l'innocence, comme disait Châteaubriand. Par les purifiantes amertumes du repentir, l'humanité a reçu de Dieu l'incomparable privilège de reprendre sa dignité affaiblie.

Le devoir, mes chers enfants, est le premier principe de la saine philosophie. Jules Simon l'a écrit tout au long dans un beau livre que j'ai lu avec infiniment de plaisir et dont je n'est retenu que le titre, ce qui me semble prouver que sa merveilleuse prose est infiniment petite par rapport à l'infinie majesté du sujet qu'il a voulu traiter. Mon ami et condisciple, le sympathique Nadaud l'a chanté :

Les devoirs sont avant les droits.

Il ne se passe pas de journée que je ne chante ce petit couplet qui est charmant, archicharmant, infiniment supérieur comme effet moral au livre de Jules Simon. Ecoutez encore ceci : de tout ce que j'ai lu de Descartes, l'illustre mathématicien, l'immortel fondateur de la philosophie moderne, je n'ai admiré et retenu qu'une magnifique phrase, celle où il dépeint le sentiment du devoir :

Dieu l'a mis en nous pour être comme la marque de l'ouvrier empreinte sur son ouvrage.

Ça, mes chers enfants, c'est tapé. C'est beau comme une pièce d'or sortant du grand balancier de la monnaie. Quand vous me ferez un *cliché* de

ce galbe, vous serez maître-ès-art et en droit de pétitionner en toutes régions pour vous composer une rosette multicolore qui réjouira le cœur de vos mamans.

Le second principe est l'amour du travail. Nous sommes sur terre pour travailler et pas pour flâner. Nous avons des bras, des mains, des organes divers et un cerveau qui les commande : c'est pour en faire usage, selon la sainte règle du devoir. Si Dieu a livré à nos diverses facultés l'immense panorama de l'Univers qu'il a créé, c'est pour nous donner du travail. Nous sommes donc tous des ouvriers, que nous travaillions des pieds, des mains ou du cerveau, que nous portions la hotte du chiffonnier, la blouse de l'ajusteur, le paletot du commis, l'habit à palmes vertes de l'Institut, la soutane ou l'uniforme encore inédit du Président de la République.

Quiconque, mes chers enfants, prétend le contraire, est un *fumiste*. Potassez donc avec ardeur, qui le déterminant, qui la thermochimie, qui Tacite, qui la géographie du Soudan, qui tout ce que vous voudrez. Potassez, et *tout ira ben !* comme l'a écrit Lavisse.

Oh les sept bonnes années que j'ai passées à Paris dans la potasse !! Trois à Rollin, comme bête-à-concours, boursier de la ville ; deux à Pipo, boursier de l'Etat.

Trois à la succursale parisienne du bagne, autrement dit l'Ecole des Mines (damnati ad metallum).

C'était le bon temps : car la *macabêtise* n'existait qu'à l'état embryonnaire. A Rollin, avec Eynaud, Perrin et tutti quanti, nous enfoncions Bonaparte, Stanislas, etc. et nous vociférions : Trois hourrah pour le père Cucur !!! à l'immense joie de l'abbé Sénac, notre excellent aumonier.

Or, mes chers enfants, où trouverez-vous l'enseignement de ces deux principes fondamentaux de la saine philosophie ? Nulle part ailleurs que dans la *Religion catholique*. Hors de là, pas de salut !

Sans la religion, la philosophie n'est qu'une vaste *fumisterie*, une variété du vinaigre des quarante voleurs, un capharnaüm infect d'idées saugrenues, bizarres, plates, creuses, sans consistance, vaporeuses et tourbillonnantes comme la fumée de ma pipe, aussi décevantes que le mirage dans la Haute-Egypte.

Prenez les philosophes de premier ordre du genre d'Aristote : ôtez-lui tout ce qui est relatif à la science matérielle proprement dite : il ne reste qu'un petit fatras qu'on nous enseignait de mon temps sous le nom de *Logique*. Prenez Spinoza et autres du même acabit. Si vous y comprenez quelque chose, vous serez bien malins. Si vous émettez la prétention d'avoir compris, vous serez

traités de *fumiste* ; c'est ainsi que je justifie cette belle phrase de Fénelon :

Chacun porte en soi une raison bornée et subalterne qui s'égare dès qu'elle échappe à une entière subordination et qui ne se corrige qu'en rentrant sous le joug d'une autre raison supérieure, universelle, immuable qui est Dieu.

Donc, mes chers enfants, si vous entendez, comme je l'espère, marcher courageusement vers l'avenir, le flambeau de la science à la main gauche, saisissez énergiquement de la droite l'égide infaillible de la religion. Si quelqu'un vous tracasse, appelez le *fumiste* et *tout ira ben.*

Avec la religion, vous réaliserez l'espérance du chancelier Bacon, dans les écrits de qui je trouve cette merveilleuse et consolante prophétie :

L'âge d'or n'est pas derrière nous : il est devant nous.

Courage donc ! et *sursum corda !* Souquez fermes, mes petits matelots !

Sans la`religion, (ouvrez vos oreilles),
(écarquillez vos yeux),
(tendez tous vos sens à une pression de
2 p + 1 atmosphères),
je serais, moi, chevalier de la Légion d'honneur,
Ingénieur des Mines en retraite,
une victime du devoir,
etc., etc.....

je serais (horresco referens).....

tout simplement,

LE CHEF DES ANARCHISTES DE PARIS !

ancien professeur de dynamite au Génie civil des armées. Oui, mes chers enfants, j'ai reçu des propositions et je devais m'y attendre. Martyrisé toute mon existence dans mon honneur, ruiné par ceux que j'avais enrichi, vendu par un de mes amis, livré à la justice par un fou, aplati par les Chaffouins, réduit à la pauvreté par la *macabêtise*, personne ne pouvait s'assimiler plus facilement que moi les doctrines anarchistes. *Je les comprends mieux que personne*, mais — MA RELIGION M'A PRÉSERVÉ.

Ma religion, c'est mon *ours* : je dis prenez-mon ours. Si vous n'en voulez pas, c'est que vous êtes des *fumistes*.

Ma religion guérit aussi du socialisme ; mais ceci m'entraînerait trop loin avec vous. Je vous dirai seulement :

MÉFIEZ-VOUS DES FUMISTES

Prenez d'abord leurs clichés : voyez ensuite leurs états de service ; alors vous apprécierez, par la méthode de la double pesée.

Les clichés ont un coefficient de vérité que j'estime avoir 14 ; les états de service vaudraient 50

s'ils étaient exacts ; mais, comme ils peuvent avoir été dressés par des *fumistes*, il faut réduire ce coefficient à 40 pour tenir compte des probabilités.

Appliquons un peu la méthode des clichés aux chefs socialistes dont nous trouvons les portraits dans l'Illustration du 30 avril et posons-nous la question : UN TEL, en raison de sa tête, serait-il un *fumiste*? Il est entendu que nous piquons de 0 à 20, voici ce que nous trouverons :



Victor Considérant. . 10



Jules Guesde. 18



P. Lafargue 20

	Vaillant	4
	Chauvière	6
	Malon	15
	Duc-Quercy	16
	Brousse	20
	Allemane	6
	Engels	19
	Liebknecht	13
	Bebel	20
	Aveling	15
Mmes	Aveling	17
	Burns	20
	Nieuwenhuis	12



Lavroff. 16

Mendelson	19
Costa.	14
Cipriani	20
Van Beveren	19
Anseele	14
Iglesias	20
Branting	16

Si donc j'avais leurs états de service, je saurais faire pour chacune une moyenne et vous dire, avec une probabilité de 84 0/0, quel est leur coefficient de *fumisterie*. Mais, ne pratiquant que le socialisme catholique, je ne connais en aucune façon ces individus, et, tout ce que je puis vous dire, c'est que le socialisme catholique n'emploie ni les grèves ni aucun autre moyen brutal.

Mais, me direz-vous, qu'est-ce qu'un *fumiste ?*

Attendez ! ! une idée !

Donnez-vous le mot,
entre camarades ;
Sortez sans bruit de vos demeures,
comme des conspirateurs,
avec vos instruments,
Vers l'heure à laquelle Lavisse va faire son cours
à la Sorbonne.
Vous lisez les problèmes exposés par le libraire :
Click ! click ! armez !

Il s'avance ! — Bu qui s'avance !
Votre délégué

l'aborde d'un air ingénu :

Cher Maître ! qu'est-ce c'est qu'un *fumiste ?*

N'y a pas — Ça partira comme un Armstrong, plus fort que petit père. Il y aura des carreaux de cassés en Sorbonne : le cher Maître recevra un savon de son recteur, et ce sera justice. Vous vous sauverez, en vous tordant, avec un cliché hypertorsif sur lequel je fonde les plus douces espérances.

Pas de bêtises ! Hein ! Riez pendant $n+1$ jours, tant que vous pourrez. Mais développez avec calme et prudence, et, quand vous aurez une belle épreuve, mettez-la *avec soin* dans votre album. Vous serez sûr ensuite d'y trouver deux choses : 1° la tête d'un des personnages les plus sympathiques de notre temps ; 2° une source inépuisable de ce bon rire français qui seul peut produire, *avec l'aide de la religion,*

Un délicieux apaisement des esprits
(style G. Ohnet).

Memento. N'oubliez pas, mes chers enfants, que je suis professeur de sciences, préparant les élèves aux bachots et aux diverses écoles (mathématiques, physique, chimie, anglais, allemand,

etc). Je vais très bien en ville, et même à la campagne, pour les vacances. Je ferais même du latin : car j'ai passé mon bachot-ès-lettres à 29 ans, pour jouer un tour à Lavisse qui me traitait de « vulgaire scientifique. » Si donc vous pouvez me procurer des leçons, vous me rendrez un réel service.

DÉCOUVERTE DU MICROBE

DE LA

MACABÉTISE

Je venais de subir mes terribles accidents tertiaires, il y a bientôt deux ans : affaiblissement général, lancinations cérébrales, dégoût de l'alimentation, colères fréquentes, puis délire inconscient suivi d'aphasie et d'amnésie partielles et temporaires : cinq mois de souffrances.

On m'a conté des choses étranges : on m'aurait vu, avec une blouse et une calotte, vendant des journaux aux Halles, en concurrence de divers camelots. J'ai même provoqué d'une façon extra-singulière un de mes amis, avec qui j'ai eu les meilleures relations et dont le digne beau-père a été mon parrain dans l'ordre sacré de la légion d'honneur. Ça c'est sûr : le juge d'instruction Franqueville (un brave homme celui-là, pas comme Benoist) m'a fait voir les pièces.

Bigre de Bigre ! que sera-ce donc à la période quaternaire ?

J'étais donc re-sur-pied, toujours à la recherche d'une position sociale, aussi tranquille que possible, peur de complications, remballé avec ensemble aux quatre points cardinaux, admirant néanmoins les mille nuances charmantes et attentions délicates avec lesquelles on savait me mettre à la porte. Ingénûment je me comparais à Loti, reguiché par Mézières le grand maître en fin coup-de-patte.

Allons donc voir Barabant le directeur des chemins de fer de l'Est ! Je me faisais cette petite suite de raisonnements : 1° c'est un camarade ; 2° c'est un cocon, c. à d., un camarade de promotion ; 3° c'est un bon garçon, devant descendre en ligne quelconque de Bar-Abbas ; 4° il doit savoir que, dans le temps, Jacqmin m'a offert une position dans son grand état-major ; 5° il doit savoir que, pendant près de quinze ans, je me suis mis en quatre pour sa compagnie, servant de conseil à ses Ingénieurs et Inspecteurs, Petsche, Delétang, Bruniquel, Müntz, Dessans, etc. ; 6° qu'est ce que je désire ? une petite position honorable, pour gagner ma vie ; dans cette compagnie il y a tant de sinécures !

Inspecteur général des clôtures des lignes d'intérêt sécondaire.

Ça ferait si bon effet sur mes cartes ! SÆKERHET'S TANDSTICKOR (c'est comme ça que je jure).

Eh bien ! ça n'a pas biché du tout. L'aimable secrétaire général, avec mille attentions délicates et charmantes nuances, acompagnées de quelques soupirs éthérés, m'a fait comprendre

que je pouvais me fouiller.

Idem au cresson pour Marin, Noblemaire et $2p+1$ autres : un vrai football. Admirable ! admirable ! Tout à fait rable ! ! Un ensemble coordonné comme par consigne générale.

Que faire puisque dans l'ordre des choses matérielles, je suis un propre à rien. Eh bien ! alors ! allons chez Jules Verne : il doit avoir besoin de collaborateurs. J'ai tant vu des choses dans $n+1$ régions, de Gibraltar à Smolensk ! et des gens ! ! depuis Bismark jusqu'à Pipe-en-bois !

Introduit dans une sorte de salon, avec la perspective d'une heure d'attente, mon œil fut attiré par un splendide instrument posé sur un guéridon avec diverses accessoires et un prospectus. Je lus :

MICROSCOPE HYPNOSUBTIL
construit par *Aplusbi*
grossissement de 30.000 diamètres
éclairable au *Lavissium*, métal nouveau destiné
aussi à la préparation de l'*Antigogo*

Quelque diable me poussant, j'allumai la lampe au susdit métal.

Oh ! quelle admirable et immmense lumière. d'un bleu pâle ne fatiguant nullement la vue, répandant un parfum pénétrant de violette, dégageant des torrents de fumée teinte d'opale se conduisant en filaments blonds comme la blende, fins et soyeux comme les cheveux d'adolescent.

Ceci, dis-je, n'est point de la *fumisterie.* Soudain, la lumière s'éteignit et un formidable éclat de rire retentit. Personne derriére moi ; cependant personne dans le vestibule, que le garçon demandant : « vous désirez quelque chose, Monsieur ? » Etrange ! étrange ! Je rallumai la lampe et la lumière se refit comme auparavant. Sans attacher d'importance à l'Antigogo et à la déscription précise de sa préparation, j'eus l'idée de rechercher la nature de la maladie inconnue qui me rongeait depuis si longtemps.

Je pris deux lames de verre infiniment minces, systême Fouqué ; je crachai dessus sans hésitation et les appliquai l'une sur l'autre *avec soin*, comme disait le commandant Quiquendon.

Et alors ! braquant mes yeux dans les deux axes couvergents de l'hypnosubstil, je vis :

au grossissement de			500 diamètres		rien
,,	,,	,,	1000	,,	id.
,,	,,	,,	1500	,,	id.
,,	,,	,,	2000	,,	encore rien

au grossissement de 2500 diam. quelque chose
,, ,, ,, 3000 ,, TOUT.

Monstrum horrendum, infame, ingens !

La Macabétise

en son terrible protoplasma

avec ses deux hideuses faces patibulaires, glaçant mon âme d'un froid inexprimable, se déplaçant lentement mais sûrement vers ses victimes, qu'elle paralyse en douceur, par des procédés plus infâmes que tout ce que l'imagination peut concevoir.

Hypnotisé, pétrifié, l'âme traversée d'une crise aiguë, je restai longtemps dans cette horrible contemplation, n'ayant plus qu'une affreuse pensée : l'accident quaternaire ! ! ! Par quelle puissance, par qu'elle énergie ai-je pu dériver mes yeux de ce hideux spectacle ? je n'en sais rien. Je lus d'une seule traite la fin du prospectus de M. Aplusbi et tombai à genoux devant l'hypnosubtil en proie à la joie la plus délirante et je m'écriai :

Tout ira ben !

Je savais par cœur la recette de l'Antigogo qui guérit radicalement la macabétise.

Je m'emparai honteusement, mais délibérement du rouleau de Lavissium et m'enfuis, aussi leste que Ravachol.

Oui, Messieurs, j'ai volé Jules Verne, pour vous guérir tous de la lèpre qui vous dévore.

Pour expier cette action aussi maligne que naturelle, je vous promets que si j'ai un nouveau bébé, ce dont je ne désespère pas, il s'appellera Jules, en souvenir de mon auteur et d'un autre Jules à qui je vous souhaite de ressembler et qui habite Charleville.

RECETTE DE L'ANTIGOGO

---

15 grammes de Lavissium pour guérir tout un pays, c'était bien peu.

Je fus donc au laboratoire de la Sorbonne pour avoir l'adresse de la maison Aplusbi :

Aplusbi ? Connais pas ;

Le lavissium ? Connais pas, dit le préparateur.

Elle est raide. celle là ! Aplusbi et lavissium inconnu à la Sorbonne !

En face, chez Billaut, la même chose.

Tous, *macabêtisés* : atrophie presque absolue du sens de la perception julvernique, qui est ma-

nifestement une des remarquables propriétés du Français.

Donc urgence absolue ! toute hésitation ne serait qu'une preuve de pusillanimité ! ! a dit Prudhomme.

Après avoir remis ma blouse et ma calotte, j'allai tremper ma main dans la mélasse des Potins, la paume seulement, et je l'essuyai après ma blouse, de façon à ne conserver qu'une couche poisseuse bien uniforme, faisant

flick ! flack !

quand j'ouvrais les cinq doigts. Je les refermai *avec soin* jusqu'au moment voulu.

Puis je pris le train pour rattrapper Yves Guyot qui faisait, suivant sa louable habitude, une série



d'inaugurations suivies de gueuletons. Je le pinçai au moment où il terminait la $2p+1$ième édition du même speech. Le front rayonnant d'enthou-

siasme sous ma calotte, je lui saisis la main et *j'en avais* : des tous frais. Idem à Mayer qui était derrière et je m'enfuis le poing fermé.



La combinaison des deux bacilles se fit dans ma mélasse contrairement aux règles de Berthelot, en dégageant un froid intense, qui ne peut être que le zéro absolu de la physique moderne.

Il m'aurait été impossible de desserrer les doigts, tant l'extrême lancinance des sensations me torturait ; le supplice dura tout le temps du retour.

Revenu dans mon atelier et à la température ambiante, je pris mon macabé (1) de la main gauche et me raclai les phalanges *avec soin*.

---

(1) Le macabé est le grattoir des peintres et autres catégories d'ouvriers : Ce nom seul indique bien l'anthipathie innée du français pour le youtre

Laissant tomber les plus petites parcelles dans une capsule en platine, je traitai le magma par l'éther azoteux connue par son odeur de pomme de reinette.

Alors je coupai mon ruban de lavissium en n+1 parties égales que j'allumai chacune à chacune.

Les sympathiques fumées allèrent se condenser sans perte dans la capsule : *tout alla ben.*

Après 2*p*+5 rectifications, j'obtins une goutte, une seule goutte *d'Antigogo*, parfum pénétrant, insaisissable, indéfinissable et caustique, qui guérit de tout les maux d'esprit. Je le broyai avec dix kilos d'encre d'imprimerie dont mon éditeur fit emploi exclusif pour le présent opuscule.

La manière de se guérir est bien simple : lisez mon bouquin, *avec soin*, ; l'Antigogo se dégage du caractère, traverse intégralement votre appareil optique, comme votre système olfactif et arrive par quadruple voie dans votre entendement.

Si vous avez bien lu jusqu'au bout et bien ri, vous êtes sûr d'être absolument

démacabêtisé

Ainsi soit-il !

A SADI CARNOT

A tout seigneur tout honneur, c'est par toi que je vais commencer.

On s'est dit : qu'est-ce que Sadi ? Et je te dis .

TU N'ES QU'UN PLEUTRE ET UN SOLIVEAU

Tu le sais bien, et tu sais aussi qu'il n'y a que moi qui peut te le dire, moi, ton cocon des glands rouges de 1858.

Je vais te remémorer tes hauts faits à l'Ecole Pipo.

Je t'ai vu pour la première fois en 1857 : tu passais avec Hermite ton examen d'admissibilité et tu baffouillais, blême comme un jeune citron. Ton père, qui était assis à coté de moi, s'est levé pour aller parler à l'illustre bancal et tu as été admissible.

Grâce à l'immortel Lefébure de Fourcy, cet illustre crétin de la Sorbonne, qui a eu le toupet d'écrire dans son algèbre obligatoire, qu'une équation du 2e degré peut avoir *trois* racines, tu as été reçu le cinquième dans les glands jaunes!

Tous les *taupins* en avaient la berlue.

Mais, comme tu dégringolais, malgré tout le bon vouloir du colonel Riffault, et de $n+1$ autres ! Menacé d'être classé 75e, tu as préféré simuler une grave maladie pour recommencer ton année.

Voilà comment nous t'avons retrouvé en 1858 avec le gland rouge.

En as-tu essayé des trucs pour nous supplanter, de Lapparent et moi, tes majors !

Te rappelles-tu le père Bardin, cette nullité, qui allait te corriger tes épures, après avoir regardé comment étaient faites les miennes ?

Te rappelles-tu la grande barbe noire de Guignet qui te piquait de vilaines notes ? Nous sommes encore bon nombre pour nous souvenir de ton petit entretien avec Riffault à la salle de dessin, où nous faisions des moutons en sépia à coups de mouchoir — Eh ! bien Sadi ? êtes-vous satisfait ?

Et tu geignais : oh ! non ! mon colonel ! *M. Guignet me fait peur avec sa barbe !* — C'qu'on s'est tordu dans la salle !

Te rappelles-tu l'engueulade bien sentie que tu as reçu de Frossard, aujourd'hui Ingénieur en chef à Cherbourg ?

Tu venais de piquer 5 en mécanique chez Bresse et tu avais eu le toupet de demander à Riffault de recommencer ta colle.

Tout cela, sais-tu bien, c'est de la pleutrerie, et, des glands rouges de 1858, nous restons 93 (93 !), qui sommes convaincus que tu as *volé* ton titre d'Ingénieur des ponts et chaussées. Depuis Aubé jusqu'à Wunschendorff, règne à ce sujet la plus touchante unanimité. Et c'est moi qui te le dis, pour *démacabêtiser* les Gogos.

Ton frère lui-même le croit, ton frère qui ne te ressemble pas ; qui est un vrai républicain, modeste et laborieux, aussi bon camarade que Lapparent.

Qu'est-ce que tu as bien fait depuis ta sortie de l'Ecole ? Pas grand chose, hein ! Cela ne m'étonne nullement. Tu t'es fourré dans la Chaffouinerie : cela devait être. Tout le monde se demande ce que tu as fait pendant tes ministères successifs : on cherche et l'on ne trouve rien. Moi je ne vois guère que les petites cochonneries que tu as popotées avec Varroy et Freycinet pour faire arriver ton frère au poste d'Inspecteur des études à la Succursale parisienne du bagne, l'Ecole des mines. C'est Varroy qui m'a conté tout ça, au coin de son feu, à la Camerelle, près d'Epinal.

Tu vois que je sais tout.

Vous avez tendu un piège à Moissenet qui se trouvait très bien logé au 60 du Boulevard St Michel dans les splendides locaux de l'Etat. Le dit Moissenet, qui a la tête près du bonnet s'est em-

ballé et a donné dans le panneau : ton frère a pu faire son entrée triomphale au laboratoire. Ensuite, vous avez découvert que Dupont, l'Inspecteur des Etudes, avait le courages de ses opinions catholiques et vous lui avez donné du balai, pour mettre Adolphe à sa place.

Ce sont là, mon bon, des procédés de chaffouin : aussi je ne m'étonne pas qu'on t'ait nommé Président de la Chaffouinerie française, lorsque Grévy s'est enfoncé dans la mélasse de son gendre.

On ne voulait pas de Ferry, pas de Freycinet, mais bien un Soliveau, bien doux, bien pommadé, nominalement irresponsable, pour abriter les mille et une platitudes et abominations des chaffouins : on t'a pris comme manche-à-balai contre le catholicisme et tout ce qui peut entraver l'abrutissement moral du pays, c'est-à-dire le développement de la *macabêtise*. Pas chic ton rôle!

Distribuer tous les jours $n+1$ poignées de mains à des masses d'inconnus;

signer $2p+1$ décrets dont tu ne sais ni la teneur, ni le but ;

présider le Conseil de gens qui se fichent de toi sans vergogne et te méprisent par dessus le marché ;

exécuter sans relâche, avec tes quatre membres, la tête et les deux pans de ton habit, des mouvements de pantin de précision, etc., etc..

Tout cela pour aboutir à te voir traiter publiquement de chaffouin par moi, ta victime, qui te dit : *zut !*

Par veinard, mon bon ? Qu'est ce que ça te dit ?



Ta victime ! oui ! car je te rends responsable, tout comme les autres, des tortures morales sans nombre que j'endure depuis six ans et de ma ruine matérielle. J'ai sous les yeux une lettre de Fuchs, un digne camarade, prouvant que Massieu t'a longuement causé dans ta boîte de l'Elysée et que tu lui as fait des promesses. Or, tu ne les as pas tenues, les chaffoins te l'ayant interdit, sous peine de déposition. Mince ! tu tiens à ton grand cordon, à ton petit budget, à l'uniforme qu'on t'a promis. Il y a plus ; tu t'es sans doute fait ce petit raisonnement : si je le rétablis, *il est capable de m'exécuter quand même. C'était écrit* !

Tu l'as dit, Sadi. Mon exécution n'est point une

vengeance, mais une nécessité sociale. Il faut *démacabêtiser*. Mais tu te trompes en bafouillant l'arabe.

C'était pas écrit. Maintenant ça l'est.

Sadi salé par Bibi ! ad majorum Dei gloriam !..

Quel cliché !

Maintenant, mon bon, que tu as ton paquet, tu peux aller t'asseoir ou aller chigner dans les bras du général Brugère. Non ! écoute encore un peu ce que Demonet dit de toi aux autres chaffouins du café des Hémisphères à Nancy : Moi, j'vous parie qu'i n'viendra pas ! C'est un coyon ! Il a peur des barbes rousses des trois généraux prussiens que Guillaume va envoyer ici !

Bigre de Bigre ! Çà c'est autre chose que la barbe à Guignet !

Nonobstant, songe un peu aux conséquences désastreuses que pourrait t'amener le désespoir des mastroquets, les grands meneurs des élections chaffouines. Or on compte écouler au moins trois millions dè chopes, $n+1$ têtes de veau, $2p+1$ chopines etc., etc.

Et les distributions de croix, palmes et autres boniments !

N'y a pas ! — Faut marcher ! Tu sais bien que tous les déplacements présidentiels n'ont pas d'autre but que de faire aller l'argent des Gogos chez les mastroquets au profit de tes Barnums.

Mais — tu peux exiger une transaction : demande que toutes les barbes soient coupées sur ton modèle, tant pour les étrangers que pour les Français. Tu feras bien ! Car j'ai remarqué à Nancy un tas de types qui sont affublés d'immenses barbes dont tu ne pourrais supporter la vue. Comme ça, *tout ira ben*.

N'oublie pas que tu dois récompenser les auteurs de la *Turinade* de la cathédrale, à savoir :

1° Le juif Fould qui avait amené de Pompey une escouade d'ouvriers grassement payés, et qui se tordait les côtes derrière la cathédrale, en entendant le chahut de ses gredins ;

2° Le chaffouin Démonet, agent-général de Fould, qui a payé grassement quatre commisionnaires publics pour jeter des chaises sur les auditeurs. (Tu sais, les commissionnaires publics, ça travaille pour tout le monde, surtout ceux qui le soir se font alphonses.)

3° Les ouvriers et commissionnaires susnommés.

Tout ce monde là a fondé sur toi les plus douces espérances et cela est parfaitement justifié par ce qui précède. — Aurais-tu par hasard, l'esprit de soupçonner qu'en écrivant ces lignes je serais un tantinet poussé par ce que Lavisse appelle

un vil désir de lucre !

Oui, mon doux, tu mets le nez dessus : panné,

ruiné, déshonoré par tes moteurs, il m'est venu la salubre idée
de faire mon rétablissement sur pied à tes dépens.

La publicité pour trouver des leçons est horriblement chère, et je n'ai pas le sou pour en faire.

Alors !

Je bas la caisse sur le dos du Présidein (ô Tartarin) de la Chaffouinerie française



d'après Michelet

Enfoncé Géraudel ! ! !

! ! !

Vale, j'ai l'œil sur toi.

A M. MÉZIÈRES

Cher maître, ma seconde botte sera pour vous. Rassurez-vous elle ne sera pas très méchante : rien qu'un tantinet de critique pour de petits méfaits, dont vous ne vous rendez pas bien compte, en raison de l'altitude élevée de votre horizon.

Que vous critiquiez mon style, point n'en ai cure. Vous habitez le Boul'Miche, comme dit Paul Golot, tandis que je suis venu sur la Bièvre pour apprendre à tanner l'cuir aux chaffouins.

Que diable pouvons-nous avoir à démêler ensemble ? pensez-vous. Effectivement : jamais nous ne nous sommns entretenus ; toutes les fois que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, j'ai évité de vous aborder ; *je suis sauvage*, ce que je regrette, croyez-le bien. Et cependant, il existe entre nous un lien mystérieux, extrêmement singulier, sur lequel je me permets de me baser pour vous adresser quelques reproches affectueux.

Vous n'y êtes pas ? C'est facile à comprendre : écoutez ce récit. En 1867, je passais mon premier examen de droit à Nancy, par devant le doux mais

sec Jalabert. Dans mon naïf orgueil, je pensais faire un grand honneur à ces MM. de la faculté (*en voilà des gens qui se la coulent douce!*) d'assister à leurs cours, moi Ingénieur des Mines en exercice. Jugez de mon épatement, lorsque le digne Président du Jury me fit remarquer d'un ton très peu agréable que le Ministre était fortri - dicule en accordant des dispenses aux fonctionnaires non pourvus du diplôme de bachelier-ès-lettres.

Ceci, avec la scie de Lavisse, m'amena le 14 novembre 1867 devant votre personne. Vous me demandâtes mon opinion sur Boileau et je répondis crûment que ses satires me paraissaient médiocres, son Art poétique bien faible, ajoutant que je ne pouvais lui pardonner d'avoir écrit le lutrin. Votre œil me décocha une collection de regards que je recueillis *avec soin*.

En m'en retournant à Nancy, avec mon certificat dûment signé par l'Inspecteur A. Nisard, je faisais l'analyse spectroscopique de ma petite collection de vos regards. Pour métalliques, ils l'étaient ; d'autre part, rien de commun avec le lavissium. Enfin, après bien des réflexions intérieures et des comparaisons avec les spectres connus, je déterminai bien nettement que votre rayonnement était tout simplement celui de l'acier Bessemer.

Franchissons $n+1$ années et voyez-moi ar-

pentant l'arrondissement de Briey dans tout ses coins et recoins pour dresser ma carte géologique. On se demandait : qu'allons-nous prendre comme député ? Je me souvins de votre regard ; je pesai votre situation hors pair qui vous assurait l'indépendance ; je mesurai la longueur de votre bras qui est considérable et l'idée me vint de chauffer à blanc votre candidature. Je le fis dans les moindres trous. Mes pressentiments ne m'ont pas trompé : car j'ai vu, par un prospectus envoyé *ironiquement* à ma personne par le chaffouin d'Adelswärd, qu'en récompense des services rendus par votre talent à la métallurgie française, on vous a, en un splendide banquet, offert une œuvre d'art comme souvenir et remercîment. J'y suis pour quelque chose, dans cette coupe ; car n'oubliez pas que c'est Bibi, qui vous parle, qui a créé les aciéries de Longwy, recevant, pour tout remercîment $2p+1$ coups de pied dans son hypostase.

Donc, j'ai vu que vous avez bien fonctionné et je suis content de vous. Mais comment se peut-il qu'un homme de votre caractère et de votre situation consente à s'enchaffouiner ? Il n'y a pas à barguigner ! Je vous ai pris un jour, à l'improviste, dans une turne près de Longuyon, en société de celui qui dans tout l'arrondissement de Briey on appelle *Le Juif* et qu'on accuse de s'être arrondi la panse en faisant la contrebande sur une

vaste échelle, pendant la guerre de 1871, comme après.

Vous seriez donc mordu par la *macabêtise?* Alors prenez de l'Antigogo, dans mon bouquin. La panacée est certaine, inéluctable et délectable, même à table.

Puis prenez votre plume redoutable contre les chaffouins : car il ne suffit pas au bonheur du pays de faire partie avec Simon et Passy de la ligue contre la pornographie ; il est *nécessaire* de châtier sévèrement les hypocrites qui la tolèrent *par calcul politique.*

P. S. Vous allez peut-être vous demander ce que j'ai fait de Jalabert. Eh ! bien ! je l'ai honteusement lâché pour me marier. Je vous prie de croire que je n'ai pas perdu au change.

DIGRESSION UTILE

SUR LES CHATS



Je me demandais, tout-à l'heure, pourquoi je m'étais brouillé avec Michaut de Baccarat, l'ancien ancien ami de mon père et le mien.

Voilà : un jour que j'étais allé, avec de Lespinats, lui demander à dîner, il me fit une charge à fond de train sur ma profession de catholique libre-penseur. Est-ce cela la cause de la brouille ? Pas du tout. Il y a longtemps, longtemps que je suis cuirassé à $2p+1$ épaisseurs contre toutes

les douches de ce genre. Et quoi donc ? Voilà : après le dîner, dans son jardin, je l'ai vu, de mes yeux vus, tué sans pitié un chat réfugié sur un arbre. Depuis ce jour je ne l'ai plus revu. Oui, je professe pour le chat une déférence toute spéciale pour $n+1$ motifs.

A Montpellier, où j'avais pour ami le digne Combescure, fanatique de déterminants, ennemi comme moi de Ménard Dorian et de Wickersheimer (Notre connaissance intime s'était faite dans les brouillards du Canigou, célèbre par les coups de soleil qu'on y attrappe.)

A Montpellier, donc, j'avais une tortue et un beau chat angora, nommé Biqui, orné d'une belle barbe.

Chaque matin grrrrrande représentation gratuite mais pas obligatoire.

La tortue s'avançait vers ma table, Bu, Bu qui s'avance ! avec une sage lenteur. Le Biqui, embusqué derrière la porte l'attendait, la patte en l'air.

Pif ! Pif ! sur la carapace !

La tortue rentrait sa tête, pendant que Biqui retirait sa patte frémissante mais endolorie, l'œil en feu.

Oh ! ce que je me tordais pendant les $n+1$ minutes de cette lutte homérique !

Hardi Biqui !

Bien tapé ! — Troun de l'air ! — Bagasse et Petitou !

Ksskss ! A la rescousse ! . . . .

Mais Biqui en a assez : il regarde la tortue d'un œil effaré, hagard, horrible et s'enfuit en secouant ses pattes de derrière. La tortue impassible reçoit sa feuille de salade et me lance un coup d'œil intelligent.

J'ai compris et je pouffe toujours.

La Tortue, ô Michaut, c'est Bibi, cuirassé comme j'ai dit, et Biqui, c'est le représentant du chaffouin qui s'use les pattes à me taper dessus. La victoire est certaine ! j'aurai ma feuille de salade.

Le soir, après souper, c'est bien autre chose !

Archisublime reprrresssentation, toujourrre la même, comme Miss Helyett : $2p+1^{ème}$ séance.

Biqui se pourlêche les babines d'un air convaincu, tout en m'guignant de l'œil pendant que j'allume ma pipe.

Tout est paré, dans son poil. Son œil grandit, grandit, noir, jaune, phosphorescent, intense, fixé sur le mien qui est atone et voilé.

C'est l'instant ! Click, je lui décoche un trait hypnosubtil et le voilà parti en rigolbochade :

Immense ! Immense ! Immense !

Toutes les turlupinades de la Chaffouinerie en goguette.

Il se lève : Voilà du Jules Favre avec son pouce !

Il se trémousse : Voilà Larcher plaidant pour Tourtel !



Il se tapit, remue violemment les cuisses et la queue : gare à vous, curés et Monseigneurs ! les chaffouins sont à vos trousses ;

Il se roule et se rétablit d'un bond sur ses pattes :



Voilà Démonet se tordant en rendant compte à Fould de sa mission réussie.

Pas moyen de ne pas éclater devant cette faribolante agilité si démonstrative, si frappante. Ça dure 20 minutes et ça suffit à mon bonheur.

C'est pas tout, mon povre Biqui ; il y a encore la séance d'hypnosubtilisme que tu n'aimes pas ! mais c'est obligatoire !

Je débute par $n+1$ passes système Liégeois :

rien : l'œil à Biqui reste impassible ;

du Charcot ! rien ;

Alors j'allume mon œil droit, l'œil gauche étant bandé avec ma cravate et je darde tous les spectres connus ;

L'œil du Biqui se dilate et me les renvoie identiques, mais sans effet ;

Enfin je lance le lavissium intense et sympathique :

L'œil du Biqui se ferme et le povre, vaincu, crie miaou !

J'éteins mon fanal, ainsi que ma pipe.

Voilà pourquoi j'aime les chat.

Pour lutter avec succès contre les chaffouins, il faut connaître à fond tous les trucs du chat. Entendez cela, ô Michaut. L'Antigogo en aura raison.



DROIT AU BUT

C'est le système de Bidel et Pezon pour les grands fauves. Ecoutez cet étrange épisode de ma vie ballotée.

Un chaffouin trahissant la vielle amitié de jeunesse, avait livré une de mes lettres à Stumm, le grand colonel de uhlans, qui prit Nancy avec quatre hommes sans caporal, Stumm, le grand maître de forges de Neunkirchen, l'intime ami des Guillaume, à propos d'affaires de mines. Dans cette lettre d'ordre privé, je prétendais, en termes un peu verts, que ce grand enfonceur de portes ouvertes n'avait aucune chance d'obtenir une concession de mines de fer en France.

Stumm furieux en référa à Bismark qui réclama impérieusement mon déplacement de Nancy.

Toutes les boîtes officielles de Paris furent en émoi. Quoi ! un nouveau conflit avec l'Allemagne? Au moment même où tous les efforts de notre patriotique diplomatie suffisent à peine à nous préserver d'une invasion préméditée ? Et patati, et patata, Harrrrro sur ce baudet !.... Ainsi j'étais

reçu à la Chambre, au Sénat, aux Affaires Etrangères, aux Travaux Publics où trônait Freycinet cornaqué par Cuvinot, etc. Gambetta d'un geste plein d'ampleur accompagné d'un œil torve, me jeta dans les couloirs en paroles mémorables :

Est-ce que vous aurez bientôt fini de m'emmerder?

Touchante unanimité ! Ils tremblaient tous dans leurs culottes.

Alors !

Je filai tout droit à Neunkirchen trouver Stumm qui allait se mettre à table avec $n+1$ autres types, et lui dis : Savez-vous, Monsieur, comment s'appelle en France ce que vous venez de me faire? Tout simplement une *vaste fumisterie.*

Tableau ! Pendant $2p+1$ fraction de secondes, échange d'œil à œil de radiations fulgurantes comme avec Biqui. Enfin, je lui darde du Lavissium et il me tend la main, disant : Allons déjeuner !

Ah non ! par exemple ! asseyez-vous et écrivez sous ma dictée, une lettre à votre frère à l'ambassade à Paris !

J'ai encore la lettre, dont je n'ai point fait usage, fermée : je ne l'ai jamais lue.

Droit au but ! *et cartes sur tables* ! Telle est la diplomatie de l'Antigogo.

CHEZ LE COMMISSAIRE DE POLICE

Ce matin, 7 mai, à 9 h. 1/2 du matin, j'étais au bureau du commissaire de police de mon quartier, rédigeant une pièce à légaliser.

Très digne apparence, ce commissaire, qui me faisait tout l'effet d'un président de Chambre.

Entre une femme du peuple, les yeux rouges et pleurant.

J'écoute le dialogue :

— Ainsi madame, votre fils vous bat comme plâtre ?

— Oui, monsieur, il me roue de coups.

— Il me paraît réussi votre fils. Il faut le faire mettre dans une maison de correction.

— Mais, monsieur, il m'a dit qu'il me tuerait si j'avais ce toupet de le dénoncer.

— Bien madame, allez voir M. le Président du Tribunal avec ce papier et alors, nous cueillerons ce jeune homme pour le guider à la Petite-Roquette.

Et le commissaire me jette un œil navré.

Le drame est simple et horrible : voilà la mère qui représente la famille humble et laborieuse, la

majorité des citoyens français, dont le travail remplit le formidable budget de l'Etat. Elle compte sur le fils pour alléger ses peines.

Mais le fils est empoisonné par les chaffouins officiels et leurs complices : il a touché de l'argent pour engueuler les curés et rigoler ensuite chez les mastroquets. Pourri par les caricatures politiques et les dessins obscènes que les chaffouins font pulluler dans les devantures de boutiques, il ne sait plus que danser d'ignobles sarabandes avec les prostituées des rues, dont le nombre s'accroît dans une proportion formidable. Alors il frappe sa mère ! qui est la France !

Essaie donc de peindre ce tableau, sale Carolus Duran, qui infecte notre salon de tes ignobles nudités ! Ton génie n'est pas à la hauteur d'une scène aussi simple, qui se reproduit chaque jour et partout, pour notre malheur. Que faire ! Que faire ! me disait l'œil du commissaire.

A MONSIEUR BOURGEOIS

Que faire !

J'm'en vas vous dire, monsieur le Ministre, d'urgence, car le mal est bien profond.

Vous savez mieux que moi, bien entendu, avec quelle prodigieuse prestesse, vous jetez, comme vos prédécesseurs, par les fenêtres, l'argent péniblement gagné par le contribuable, sous le fallacieux prétexte d'instruire le public. Elle est raide votre balançoire.

Très raide ! me dis-je, lorsque, sorti du Commissariat de police, j'étudiais, le nez en l'air, les affiches blanches du Collège de France, de la Sorbonne et autres monuments du même genre.

46 professeurs au Collège de France, 25 aux sciences de la Sorbonne, 50 aux Lettres dito, 11 à la Faculté de Théologie, plus de 30 à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, etc., etc., tout cela pour un nombre d'élèves et d'auditeurs à peu près nul ! Quel beau feu d'artifice de distribution de billets de banque !

J'entrai au cours de Rambaud : son seul audi-

teur était sa femme, qui roulait ses gros yeux, ayant tout l'air de dire : Alfred ! si tu savais ce que tu m'ennuies !! Mettons 12 0/0 de cours utiles. Le reste, vous le savez, monsieur le Ministre, n'est qu'une *vaste fumisterie*. Le professeur, payé à raison de 50 à 60 fr. l'heure, quand il fonctionne régulièrement, ne fait son cours que pour préparer un bouquin qu'il publiera à la fin de l'année et que personne ne lira, tout cela pour devenir Immortel ! (O Daudet !) D'ailleurs il cumule avec $n+1$ autres emplois, à Pipo, aux Langues Orientales, dans les Lycées, etc., etc.

Vous, vous vous en battez l'œil avec une grâce adorable, tout comme l'indique votre cliché du corridor d'Yvo Bosch, où vous dérobez votre œil au public pour en gratifier le général Brugère, votre voisin.

A la Chambre votre crédit est immense, immense ! Un type invente un nouveau cours se terminant en une logie quelconque, en un clin d'œil vous êtes prêt à la bataille parlementaire. Ftt ! Ftt ! deux coups de pulvérisation à l'opoponax et vous abordez.

Les députés, qui vous apprécient, ne vous écoutent pas et contemplent la Droite : si elle rit jaune, le Crédit est adopté avec trépignements. Qu'est ce qu'on a voté ? on ne le sait pas. Vous, vous ne comprenez pas. Le seul qui comprend bien

c'est le type qui devient titulaire pour débiter à des auditeures imaginaires des balançoires arbitraires, à un taux usuraire.

Nous sommes d'accord, je crois, sur ces prémisses. Nous le serons, je l'espère bien, sur les conclusions.

Pour mener à bien ma campagne contre la *macabêtise*, il serait d'une haute utilité que je fusse pourvu d'une chaire *ad hoc*. Ça s'intitulerait :

Morphologie du Chaffouinisme depuis l'époque quaternaire.

Hein ? quel titre épatant ! En procédant avec adresse, la Chambre votera avec hourrahs trépignatoires, croyant pousser le cléricalisme à fond de cale. Entre nous, je vous promets que si, par hasard, je venais à être nommé à votre place, je vous nommerai à la mienne dans la morphologie. Ça ne vous fera pas de mal : car vous prêcherez des vérités, peut-être pour la première fois de votre vie.

Et remarquez, chose notable, que ce crédit que vous demanderez pour moi sera, sans doute, la première dépense utile que vous aurez proposée : car mon cours serait la consécration officielle de l'application de l'antigogo à la *démacabêtisation* générale. Je cours le danger d'avoir un nombre d'auditeurs immense : gogos ordinaires, socialistes, anarchistes, désespérés de la vie, tous victimes des chaffouins.

Mon rêve à moi, serait de faire mon cours en pantoufles, chez moi comme M. G., Paris, 3, rue de Pomereu. J'offrirai des pipes et du tabac, aux frais de l'Etat. Si les locataires de l'immeuble se plaignent des effets prodigieux de ma méthode, je ne dirai plus rien et le cours se fera à l'œil par rayonnement hypnosubtil progressiste et convergent. C'est étonnant tout ce qu'on peut se dire quand on ne parle pas.

Voilà, ô Ministre, une belle occasion de faire du bien.

AU SÉNATEUR VOLLAND



d'après Monginot

O Adrien !

Prince des chaffouins,

Redoutable microbe de la démoralisation sociale, j'te pige et t'es fichu.

Je t'ai entrevu, il n'y a pas longtemps, à la turne de l'Elysée, ou je suis allé sous le fallacieux prétexte de montrer à ma fille une cohue officielle

et internationale avec gueuleton, aux frais des gogos ;

Je t'ai trouvé, comme je t'espérais, ramassé dans un coin à coté d'une vieille femme, horriblement maquillée : le plus hideux des deux, c'était



toi, affaissé sur ton siège comme un ballon crevé (style G. Ohnet).

Vois ce macabé tout rouillé : c'est pour te racler ton sale poil.

Puis je t'étriperai, comme un porc, du haut en bas, pour sortir devant le public tout ton mécanisme, écœurant parce que le cœur est atrophié.

J'ouvrirai ta caboche pour dévoiler tous tes arrangements, permutations, combinaisons avec ou sans répétition, variations, changements de plans, rotations sans nombre dans le même cercle de convergence depuis 1865 jusqu'à nos jours. (Tu

ne comprends sans doute pas ; tu sais c'est pas du droit.)

Tout ça pour le bien public. Veinard ! va.

Sois tranquille, je te recoudrai *avec soin*, afin que tu puisses vivre le plus longtemps possible, dévoré par ta conscience, oui, ta conscience, le moi de Descartes, le gnoti seauton de Socrate, si toutefois tu en as une, ce qui reste douteux.

J'avais formé le projet de t'empailler pour le Muséum où je vais tous le dimanches, galerie des anthropomorphes, amuser mon bébé : je lui montre la souris blanche, Grévy, Clémenceau, Jules Ferry, le grand hurleur & Cie. Mais j'ai réfléchi que tu es tellement laid qu'on ne te voudrait pas. Autre chose ! on parle assez volontiers de l'origine simiesque de l'homme, quand on a bu un coup de trop : mais en avoir la preuve épatante par ton masque, ça, tu comprends, c'est pas tolérable.

Oui, je le sens par l'hypnosubtilisme, tes ancêtres sont nés au Soudan, à l'époque où les Youtres bâtissaient les pyramides. Pendant que ces derniers déguerpissaient vers l'Alsace-Lorraine, pour ne pas faire le canal de Suez, ta race convergeait sur Nancy par le Maroc, Grenade (je t'ai senti très-manifestement dans les cavernes à tziganes de l'Alhambra), Béziers et Tarascon. Arrivés dans la Haute-Marne, ils se sont déguisés en avocats ;

on les reconnaissait, à leur tête d'abord, puis aux divers trucs qu'ils employaient pour gagner leurs procès.

Tel était l'état des choses quand le père Putegnat t'a gratifié d'une dot de 333333 fr. 333 (c'est lui qui me l'a dit). Mais, pour cueillir cet intéressant magot, la condition était de manger du curé. Tu as capitulé : tu t'es vendu pour le tiers d'un million.

Tu n'entends pas ces malédictions qui partent de tous les foyers des travailleurs ? Horrible ! horrible !

Non ! Tu es là accroupi, près de ton magot qui s'est bien quintuplé et tu le pelotes avec délices pendant que tes victimes crèvent de faim !

Et tu réfléchis : c'est tout de même bien bon d'avoir du toupet. J'ai pris dans tous les ministères toutes les places qui me convenaient pour Schlemmer, pour les Lombard, pour... pour mes amis ; j'ai fait des sénateurs, des députés, en masse. Et ce Bracpasniais ? quelles ratiboisades je lui ai administrées ! Crétin ! Il ne se doute même pas de la chanson que moi et Démonet faisons courir dans les turnes ! C'est un brac ! C'est un c. ! C'est un niais ! Ah ! Ah ! Ah ! Grédins de curés ! Quant aux Juifs, je m'en fous ! Ris toujours, vieux singe, pendant que je repasse mon lardoir, oui, c'est pour tous ces beaux exploits, que tu as *exigé* la

décoration. Je dis *exigé*, car on s'est rebiffé quelque temps.

Entends-ça, vieux gorille, avant que je t'ouvre la panse : dès que nous serons débarrassés de tous tes pareils,

tout ira ben !

A MONSIEUR BERGER

J'ai lu, sous peu, dans le *Petit Journal* (je ne lis que celui-là, qui me paraît plus curieux à étudier que tous les autres), l'analyse du compte-rendu que vous avez fait aux électeurs du 9e arrondissement.

Ça, c'est tapé : et, si vous n'êtes point un *fumiste*, ce dont j'ignore, étant sauvage par nature, vous êtes un chic pékin.

Ce qui m'a frappé, c'est l'énergie avec laquelle vous maintenez le concordat. Vous avez donc senti l'astuce avec laquelle les chaffouins préparent la faillité concordataire ! Quel nez vous avez ! Ne vous en plaignez pas : car il en faut pour dépister les trucs de cette engeance !

LA BOITE DES POSTES

C'est ainsi qu'à l'ancien Collège Rollin nous appelions cette digne maison : j'y pousse des colles, aujourd'hui ; signe du temps.

Entrez-y : le préposé au guichet principal n'arrête que les chaffouins : il a l'œil.



d'après de Fédéricis

La première chose qui attire la vue dans la cour d'honneur c'est le tableau du mur de gauche. Vous lisez :

MELIUS EST MORI IN BELLO QUAM VIDÈRE MALA
GENTIS NOSTRE ET SANCTORUM

En dessous, en lettres d'or, les noms des victimes de l'honneur et du patriotisme français, tués à Reichshoffen, au Tonquin.....

J'en ai compté deux cents, en y trouvant beaucoup de camarades.

C'est saisissant.

Au fond entre les grandes portes sont trois médaillons de Pères ; vous vous approchez pour admirer la beauté du travail de l'artiste, la finesse et l'admirable sérénité de ces visages de pierre ; tout d'un coup, vous lisez en dessous : 26 Mai 1871:

Horreur ! ce sont les trois Pères fusillés par les communards !

Quelle puissance d'idées sur ces deux murs associés ?

Les Pères consacrent leur vie à enseigner aux enfants le culte de Dieu, de la Patrie de l'honneur et du beau : les chaffouins les tuent.

A droite, le parloir, grand, simple et de bon goût, développe les précédentes pensées. La 4e victime, le P. Ducoudray, reconstitué en marbre par ses anciens élèves, étend sa main défaillante comme pour bénir les visiteurs. Les murailles sont couvertes des portraits des héros jeunes ou vieux produits par la maison ; toutes ces figures sont étrangement parlantes, surtout celles des camarades;

Au besoin, questionner les garçons qui cirent, frottent et dépoussièrent, tous de bonne tenue ; ils savent $2p+1$ histoires qu'ils racontent avec plaisir. On voit qu'ils se trouvent bien dans leur boite et qu'ils l'aiment.

Pénétrons dans l'intérieur. Nous voyons par une grande porte vitrée l'exellente figure du Directeur, l'abbé Joly, qui s'entretient avec des parents, sans mystère.

Les corridors, larges, spacieux, à perte de vue comme longueur et qui servent de promenoirs sont extrêmement intéressants, comme galeries de gravures d'art. Les grands sujets religieux ont leur part : mais ce qui domine, ce sont les drames patriotiques· Toujours les mêmes idées : le culte du dévouement patriotique et chrétien qui est l'essence du catholicisme.

Par les portes ouvertes, on inspecte les classes et les salles d'études : tout cela est d'une tenue parfaite et supérieurement divisé comme dimensions linéaires, surface et cube.

Les élèves sont en cour : c'est le moment d'en étudier l'ensemble. Leur tenue est excellente comme propreté, coupe et gestes : ils ressemblent aux Anglais de bonne race à l'Université d'Eton. Leur animation fait plaisir. Plusieurs groupes s'entretiennent avec vivacité et en riant avec leurs surveillants qui sont des prêtres de tout âge. Je

dévisage ces écclésiastiques : c'est étonnant comme leurs physionomies ont de parenté avec la bonne figure de l'abbé Briel, mon excellent camarade. Je cueille quelques regards lancés à l'indiscret et je les spectroscopise en mon œil : ils ont du lavissium. Oh ! alors ! tout va ben !

La cloche sonne ! c'est l'instant de gagner ma salle avec mon cahier. En attendant mes victimes je parcours les cahiers de musique : ce sont les mêmes que chez moi. Etrange ! étrange !

Ils sont venus, les povres ! l'un se met derrière moi, l'autre, par devant au tableau. Je lui décoche $n+1$ dards acérés : je le retourne comme le filet à papillon de Faraday. Il conserve un remarquapotentiel de parfaite convenance, de politesse et même de bonne humeur dont je suis charmé : car j'y vois la marque indélébile de la bonne éducation morale qui est le fondement d'une vie utile.

Son camarade se tord en silence, derrière moi, croyant que mon hypnosubtil ne l'a point vu. Je me retourne brusquement et je le pige : A votre tour, Monsieur, s'il-vous-plait.

En s'en allant, ils ont l'air content. — Pas tant qùe moi, pour sûr : car en vous collant, mes enfants, j'augure bien de l'avenir.

La cloche sonne ! l'animation se répand dans les vastes corridors, ou je vois passer des bicornes de pipos, des plumets de galettes, des tubes

et autres coiffures variées. C'est l'heure attendue des visites et le flot des conversations ondule, en suivant deux courants paisibles, parallèles et de sens contraire, comme sur les ponts de Prague.

Je prends le courant de droite et, comme sur les ponts roulants de Chicago, j'arrive sans encombre jusqu'au dehors.

Là je trouve une mendiante, produit des chaffouins, quelque mère battue par son fils : elle me carotte deux sous, qu'elle va boire sans délai chez le mastroquet voisin, en criant : gredin de curés !

Combien de gens je connais, qui, par pur intérêt matériel, calcul ou ambition, *ou crainte*, flattent les chaffouins, hérissent leurs crins au Conseil municipal, ouvrent leurs mandibules comme s'ils allaient tout croquer, et....

mettent leurs enfants dans des boîtes ecclésiastiques ?

et pour cause.

Combien ? des foultitudes.

LES BOITES LAIQUES

Est-ce à dire qu'il n'y en a pas de bonnes ? Pardon. J'ai encore en douce remembrance la pension Bédorez à Cambrai, en face du Séminaire : les nombreux élèves y étaient fort bien soignés, éduqués et instruits. Papa et Maman Bédorez, avec une nichée de charmants enfants, composaient la plus digne famille à voir.

Par contre, le collège municipal était une infecte boite : il y avait bien de très bons professeurs ; car mon père, un très digne homme, en faisait partie ; mais à part lui et quelques autres, le reste ne valait pas cher. Le père Chapuis, professeur de philosophie, se pomponait régulièrement et se faisait voir éméché dans les rues.

Au Lycée de Nancy, j'ai également trouvé une riche collection de types : Duvau, l'ancien ministre de l'instruction publique, aimait à se déclarer indisposé et je le rencontrais pêchant à la ligne près de Jarville. Chez Adrien et chez Rambaud, les élèves faisaient les chahuts les plus épouvantables, en toute sécurité. Le père Dupont, professeur de phi-

losophie excellait, le soir dans les rues, en sortant de la turne Henriet, à grimper sur les épaules de Larocque, professeur de mathématiques, pour éteindre les becs de gaz. A peu près seul, Lavisse avait l'estime, l'affection et le respect des jeunes gens, grâce à son œil, au charme de sa parole et soin religieux avec lequel il corrigeait leurs devoirs.

A Rollin, boite aimée des grandes familles et des nobles étrangers, les choses n'allaient guère mieux Les garçons, vêtus comme des Auvergnats, s'abstenaient de balayer et se livraient à des trafics variés. Nos pions étaient, l'un étudiant en médecine de 15e année, l'autre en droit de 25e, un autre, portant perruque, et qu'on appelait *la Tête* (nous disions presque toujours *la garse*) lisait invariablement le dictionnaire de l'Académie française, ce qui lui procurait, au bout de $n+1$ minutes un sommeil attendri, dont le premier indice, pour nos yeux en éveil, était un petit tressaillement dans la pointe du pied.

Les professeurs, à l'exception du père Lefebvre, l'ami de Desains, ne se gênaient point : Himly, de la Sorbonne et Valenciennes du Muséum, nous récitaient imperturbablement les cours qu'ils allaient faire le lendemain à leurs auditeurs peut-être absents. Le rusé Mourgue nous envoyait au tableau et nous chippait dans nos poches notre pain et notre chocolat, qu'il consommait à notre

barbe, en nous disant : conntinouez, Mossiou ! Suchet, bien drapé, posait pour le torse et développer avec ampleur ses équations : mais quand Sylvestre lui faisait remarquer qu'il se trompait, oh ! alors ! il devenait tout rouge et ça n'allait plus ben. Les Inspecteurs généraux de l'Instruction publique étaient à l'unisson : Eichkoff, à cause de sa tête, était reçu par $2p+1$ grognements ; Faye souriait charitablement à mes épures, dont deux étaient atrocement fausses. Danton, dans la classe de Gibbon, son ancien professeur, essayait de poser et s'attirait cette réplique : « Mossieu Danton, « quand vous étiez sur ces bancs, vous n'étiez « qu'un crétin ; je vois que vous n'avez pas changé. »

L'enseignement littéraire était particulièrement remarquable ; notre professeur, le père Guérin, était sourd et presbyte. Sur un cahier de mathématiques, nous lui lisions, tour à tour, une composition de style aussi fantaisiste qu'instantanée et il nous faisait fort judicieusement des observations choisies, qui ne se rapportaient point aux sujets traités. — C'qu'on s'tordait en tournant la tête ! ! Puis on lisait du Walter Scott, pendant que le maître faisait sa correspondance de famille.

Les études, surtout le soir, était fort utilement employées : d'abord la torchonnade. Dès que le bout du pied de la garce avait tressauté, ceux debout aux tableaux cinglaient des torchons dûment

imprégnés de craie sur la boule de ceux des bancs : ceux-ci, indignés rispostaient avec prestesse : les nuages folichons arrivaient enfin jusqu'à la Tête endormie sur son dictionnaire. Trop tard ! ma vieille! Quand la Garse parvenait à discerner quelque chose, elle ne voyait plus que des visages effrayants d'austérité. Bientôt elle repiquait. Calmés par la grande bataille, nous étions rendus à de paisibles occupations. Bertrand (Ingénieur civil) écrivait $n+1$ lettres de félicitations au gens de Paris qui devaient se marier la semaine suivante : Eynaud (Génie Maritime), Perrin (Marine) et Gillotin (Industriel), sous le nom de Topinard, rédigeaient des mémoires à l'Institut sur le moyen de correspondre à distance de coups de canon. Bourée (Ambassadeur) fabriquait avec de vieilles épures, des ophicléïdes pour donner des sérénades aux colleurs. De Moroges (Artillerie) installait des sonneries fantastiques derrière les rideaux. Plessix (Artillerie) montait des scies à son professeur de musique ; par exemple, il écrivait à tous les charbonniers du 6ᵉ Arrondissement de lui apporter 2 gros sacs de charbon, dimanche, à 9 heures du matin, au coin de la rue Férou, de sorte qu'à l'heure dite, nous pouvions contempler, de l'intérieur du Luxembourg, l'attitude impayable des fouchtras refusant de circuler. Closson (Ingénieur civil) excellait à aligner les verres des becs de gaz, de fa-

çon à induire les souris dans des boites rondes, qui circulaient ensuite partout. Quand ces bêtes étaient mortes de faim, je les dépouillais et je tannais leur peau *avec soin* sous le couvercle de mon pupitre.



Vous pensez bien qu'un pareil système ne peut donner que de médiocres résultats. En effet : Eynaud, qui aurait dù arriver bon premier à Pipo, n'eut qu'un rang passable : $n+1$, dont Bourée, qui auraient dû être reçus dans un bon rang, furent retoqués ; moi, j'ai été battu par Lapparent pour le prix Laplace, pour cause de faiblesse littéraire. Dame ! Il piquait 18, 19 en laïus et moi 13, 14. C'était justice !

Nonobstant, nous n'étions pas de sales types. Mais que dire de ceux que j'ai trouvés à l'Ecole, venant des lycées de province ou de Paris ? Comme travail, absolument rien ; tenue sordide ; le dimanche, roulant d'établissement en établissement et rentrant saouls comme des cochons. Des têtes

de gavroches, de faunes éhontés, de pryapes en délire. Des conversations à écœurer des carabins de 3e année. Or vous savez que les carabins, dînant dans leurs hôpitaux, ce délectent à appeler les mouches *des chancres volants*, les rognons sautés des *bubons à la sauce purulente*, les salsifis *des doigts de cadavre* etc. Toutes ces horreurs sont des choses fort distinguées, en comparaison des entretiens journaliers de ces tristes sires.

Aujourd'hui, ils sont colonels, généraux ; ça doit faire de piètres chefs, incapables de commander les jeunes officiers sortants des maisons ecclésiastiques ; du reste, quelques-uns de ces jeunes gens, qui font visite à ma femme, disent des choses qui me confirment dans cette présomption. Comment des fainéants débauchés pourraient-ils bien fonctionner sérieusement dans des armées, où la science présidé à l'ardeur ? aujourd'hui, que les connaissances les plus sérieuses, les plus délicates conceptions de l'optique et autres branches de la physique sont utilisées, soit pour surprendre l'ennemi, soit pour se dérober.

Aussi j'ai remarqué qu'ils se faufilent dans les ministères : là, comme il ne s'agit que d'avoir du toupet, ils réussissent avec les chaffouins. Quelle plaie que ces cancres provenant des Lycées !

Des lycées, l'infection passe dans le plus grand monde. Rien qu'un tout petit exemple pas méchant.

— La Comtesse de la Ferronays eut, un été, comme précepteur de son fils, un ancien élève des lycées : ce facétieux fumiste s'entendit avec le neveu de la maison, étudiant en droit, et tous deux jouèrent gravement le bezigue des douairières avec l'argot des chiffonniers.

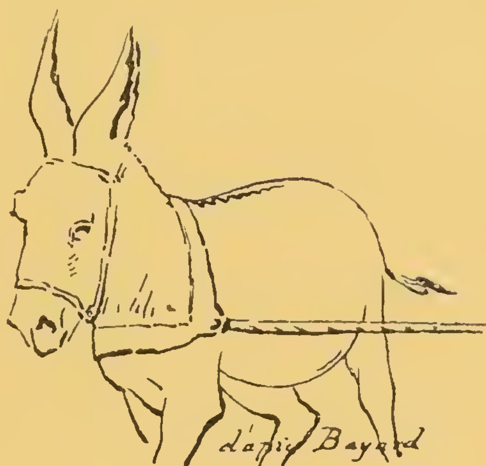
Madame, c'est à vous de taper sur le tas !
Auriez-vous le collage à cœur ? etc.

Stupéfaction de la haute Société, quand les douairières, revinrent jouer à Paris.

Fallait pas mettre vos enfants dans les lycées ! dis-je à la Comtesse. S'ils n'ont attrapé que l'argot, il n'y a pas trop de mal.

Ce qui peut consoler de ce piteux état de choses, c'est qu'il y a un remède infaillible. Voyez plus loin.

CATHOLICISME ET LIBRE-PENSÉE



Ça c'est bien moi. Mais, pendant que je trime pour les autres, je pense, puisque je suis. J'ai ma libre-pensée et je la garde. Comment je combine ça avec mon catholicisme, j'vas vous expliquer ça : c'est bien simple.

Faut vous dire qu'à Lunéville, tout en fréquentant forcément les Juifs, j'ai été enfant de chœur, sous le curé Renard, l'oncle à Maggiolo, non sans recevoir du dit maintes calottes à cause de ma distraction. J'étais aussi le favori du père Toussaint, le ferblantier, qui occupait au lutrin la place d'honneur, et dont le timbre concordait exactement

avec celui de son marteau. Dans ces modestes fonctions que je cumulais avec la pêche à la ligne,



je reconnus bientôt que, des quatre évangiles, trois me laissaient froid, tandis que celui de Saint Mathieu faisait mes délices. Sachant que les apôtres étaient partis aux quatre points cardinaux, chacun avec une langue différente, pour parler à des peuples d'essences diverses, j'en conclus que Saint Mathieu parlàit à des types de mon espèce. Depuis quarante ans, cette impression est restée la même : seulement elle s'est approfondie. Les 1066 versets de cet évangile sont logés dans autant de cases de mon cerveau, toujours prêts, à ma disposition, comme les fioles d'une vaste phar-

macie. A côté, j'ai disposé tout un attirail hydrothérapique de la maison Aplusbi. Ah ! la précieuse disposition ! Toutes les fois qu'il me tombe une tuile (Dieu sait ce qu'il m'en tombe), je fais jouer mon mécanisme et je m'administre une douche morale, avec une mixture appropriée de mes versets. Les autres Évangiles me sont inconnus et, comme je n'éprouve le besoin de discuter avec personne, je suis un paroissien bien tranquille.

A l'Église, je reste en bas, ne pouvant digérer la femme des chaises. Ça, c'est plus fort que moi. Je reste accoudé sur la balustrade, au milieu, de façon à entendre le prédicateur. S'il débute selon l'ange, tout va bien et j'écoute : mais s'il commence selon l'aigle ou le taureau, je me dis que ce n'est pas pour mon type. Alors, je pique une immense étrangère hypnosubtile. Devant mes yeux défilent mes 1066 versets ; je vois distinctement les horizons, les lacs, les foules ; j'entends toutes les péripéties du drame sacré ; je découvre toutes les figures jusqu'à leurs regards. Arrivé à la scène devant Pons, ma pensée se reporte indignée à la place Saint Sulpice, au coin de la rue Bonaparte, où se vend une gravure qui a le don de m'exaspérer. Çà Pons ! mais c'est Suchet mon ancien professeur ! Ces visages barbus ? Mais ce sont des types à Coppée ! Non, c'est pas ça ! Fumistes !

Je reviens à ce qui m'entoure et je regarde le

Suisse qui est près de moi : il me semble qu'il me fait un drôle d'œil. Bigre ! Est-ce que j'aurais



parlé ! Je mets mon lorgnon, ce qui me rassure : le suisse regarde le prédicateur. Quelle frousse j'ai eue !

Comme vous voyez, ma libre-pensée n'est pas dénuée de crainte, mais je n'y puis rien.

Une autre fois, je fais un parallèle entre Mgr, Freppel et le curé Briel de Toul, un de mes bons amis, celui qui, avec l'aide de son courage et de sa sympathique parole, a rebâti Fontenoy brûlé par les Prussiens. Je me dis : ils ont une ressemblance frappante de figure ; comment se fait-il que la magnifique éloquence de Mgr. Freppel m'ait toujours laissé froid, tandis que Briel me remuait jusqu'au fond de l'âme. Ma libre-pensée me dit :

Freppel prêchait suivant l'aigle ; or tu n'est pas



un aigle ; donc ce n'était pas pour ton bec. Briel parle selon St-Mathieu ; c'est pour cela que je l'ai en estime.



D'autres fois je repasse la longue et laborieuse existence de l'évêque Trouillet, l'homme actif et bienfaisant par excellence : je le revois jeune abbé, venant de vendre son lit pour secourir les pauvres, et demandant à ma mère d'être son

pensionnaire, jusqu'à rentrée de fonds ; puis transformant le faubourg de Villers à Lunéville ; puis faisant *St-Epvre*, l'orgueil de Nancy. Et je me dis : « s'il existait encore, ils seraient capable de le tuer » Canailles ! (Nouvelle frousse plus intense).

Quelle peste que cette libre-pensée ! De peur d'être mis un jour à la porte, je préviendrai le suisse de ma paroisse.

INTERMÈDE

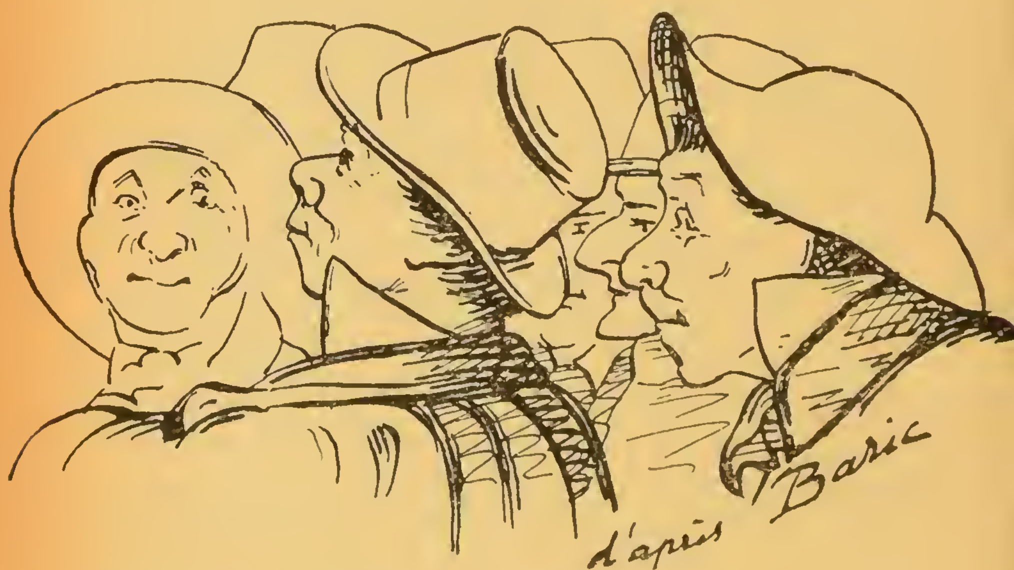


Ce mâtin, 14 mai, j'ai rencontré un type réussi, sur la place Maubert, et je l'ai suivi jusqu'à la rue Montorgueil qui était sur mon trajet. Il vociférait, aux passants ravis, des balançoires dont voici un échantillon :

Oui, Messieurs, je suis le grand pélican blanc, qui se bat les flancs pour nourrir ses enfants. Non, Messieurs. je n'ai pas de puces : je m'en suis dépouillé en faveur de ces deux imbéciles qui me

traînent et me poussent en se donnant des ampoules. Des ampoules ! je n'en mets que dans mon style ! Car je suis bachelier. Mes paroles sont ampoulées. Ça vous fait rire, tas de licheurs ! du poulet ! je n'en vends pas : je ne vends que de la mélasse !....

Pour un rien, j'aurais sauté dans la cariole et, pendant que le facétieux épicier haranguait d'un côté, j'aurais crié : non, messieurs ! ne m'nommer pas présidein d'la République. Car je ne résisterais pas au désir de m'coller sur la tête un bonnet à poil avec un immense panache.



Immense ! Immense !

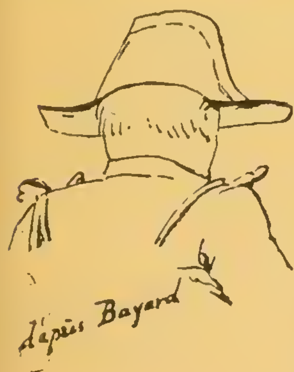
de sorte qu'au 1er Janvier, les ambassadeurs de toutes les nations, en m'voyant entrer, partiraient

d'un éclat de rire tellement formidable que l'Elysée en croulerait du coup.

Les nations, Messieurs, en poufferaient tellement que la terre, perdant la boule, piquerait droit dans Mars. Terrible explosion ! après laquelle je me retrouverais dans Jupiter, fondu avec Camille Flammarion en un seul aérolithe. Horrible ! Horrible !

Ne m'nommez pas ministre de la guerre : car je ferais comme Freycinet, c'est-à-dire, rien. Mais, comme lui, j'insérerais dans les journaux des articles bien sentis sur mes actes. Ainsi, supposez que j'aie été un jour à Liverdun, cueillir du muguet avec mon épouse. On lirait le lendemain dans le Petit Journal :

Le brave général Bracpasniais est descendu hier incognito à Liverdun, avec son aide-de-camp, pour inspecter les derrières du fort de Frouard et les avancées des forts de Toul. La mère Bugnet, l'aubergiste, les a reconnus, d'abord à leur tête, ensuite, en raison de la grande quantité de choucroute et de saucisse de Metz qu'ils ont absorbée, ce qui dénote leurs sentiments patriotiques.



Le Conseil Municipal est descendu de ses hauteurs pour saluer ces dignes fonctionnai-

res, mais trop tard. Il n'y avait plus en gare que le gendarme de service.

Ah ! Messieurs, si j'étais Ministre de l'Instruction Publique en 93, je ferais le centenaire de la Terreur. Oui ! j'aurais ma guillotine en permanence, un instrument perfectionné à double tranchant pointu, crachant sur le corps des victimes un horrible sang noir mucilagineux. Oui, Messieurs, avec *ma plume*, je ferais un affreux carnage, pour vous économiser vos sous. Je bifferais rapidement :

Les deux tiers du personnel du ministère	d'où n	millions
Les Inspecteurs généraux . . .	p	»
88 0/0 des professeurs du Haut Enseignement	q	»
Les honoraires de l'Institut . . .	r	»
Les recteurs.	s	»
Les professeurs des facultés de province	t	»
Les proviseurs, censeurs, économes, et autres employés d'internat, etc .	u	»
Total. . .	$N+1$	millions

Quelle économie, Messieurs !

Après cela, n'ayant plus rien à faire, je me bifferais moi-même, me sacrifiant en holocauste sur l'autel du budget, pour aller planter mes choux

près de Pont-à-Mousson. Vous riez, Messieurs! Vous avez tort! C'est très sérieux. Votre vaste intelligence saisit en effet mon plan d'ensemble. Pour l'instruction secondaire, vous sentez mieux que moi que l'Etat peut-être investi de l'instruction, mais qu'il est absolument incapable d'éduquer les enfants, selon le désir louable des parents. L'internat doit donc être rendu à l'initiative privée. Prenez pour type le collège Stanislas, dont les professeurs appartiennent à l'Etat, mais où l'éducation est donnée par les prêtres tenant l'internat. Son administration, comme à l'Ecole Sainte-Geneviève réalise facilement de quoi servir 5 0/0 aux actionnaires- Touchant exemple. Les capitaux se porteront donc en sécurité vers cette morale éducation de la jeunesse et les contribuables n'auront pas à se plaindre d'administration ruineuse.

Que faire? me direz-vous, de ces fonctionnaires de l'internat ainsi exécutés? C'est bien simple, Messieurs: ils resteront à leurs places, seulement au lieu de vivre sur le dos des contribuables, ils seront payés par des administrations privées, qui les surveilleront de très près, ce que ne fait point l'Etat. Vous verrez, Messieurs, qu'en un temps, trois mouvements, ils changeront d'allure, et que les parents n'auront plus qu'à se louer d'eux.

Les pères de famille se feront un plaisir de contrôler gratis, mais sérieusement, la marche des

nouveaux lycées et collèges, remplaçant ainsi, avec avantage, les Inspecteurs généraux qui n'inspectent rien et dont les rapports restent enfouis dans les cartons.

Plus de baccalauréats, ni de concours généraux qui fatiguent inutilement les jeunes gens ; plus de distributions des prix qui dérangent les fonctionnaires. De simples classements et certificats d'études suffiront amplement.

Si certains cours publics sont demandés par les villes, elles pourront s'adresser aux professeurs des lycées. Ces cours seront payés et contrôlés par les municipalités, et non par l'Etat qui paie trop et ne contrôle rien.

Les recteurs, Messieurs, à quoi cela sert-il ? A charger le budget. L'Institut ? N'est-ce point la peste du genre humain, la source d'ambitions malsaines, qui dévient bien des gens de leurs vrais devoirs. Ainsi, dans le corps des Mines, cette peste fait de terribles ravages ; presque tous candidats à l'Institut, s'ils ne sont déjà membres. Combien deviennent des Ingénieurs sérieux ? Un très petit nombre. Quelle redoutable folie !

Au lieu d'honoraires aux membres de l'Institut, il serait sage de les frapper d'un impôt spécial. En effet l'Institut sert de réclame pour la clientèle.

Voyez les sculpteurs : ceux de l'Institut attra-

pent toutes les commandes de l'univers ; les autres se brossent le ventre.

L'Académie Française, au lieu de faire son dictionnaire, sert de lieu de réunion aux mondaines qui aiment les rigolbochades à la Biqui. En établissant un tourniquet à l'entrée, avec un droit de 20 fr. par personne, on ferait des recettes monstres. 20 fr. ! Mettez 50 fr. et l'on se battra pour entrer. Dame ! l'éreintement de Loti par Mézières, valait bien ce prix là.

Quoi qu'on puisse dire, Messieurs, de l'Institut au point de vue de l'égalité républicaine, il est certain, que le doter d'une partie quelconque du budget est un non-sens.

Gardons nos sous.

Quel vaste coulage, Messieurs, dans cet enseignement public ! On entend partout : laboratoires, ratoires, toires.

Ça coute bon, allez les laboratoires ! M. Berthelot m'a dit que le laboratoire de chimie de l'Ecole des Beaux-Arts couterait 200.000 fr., pour des peintres, sculpteurs, architectes ! C'est raide, ça ! On en fait partout, et ça ne sert à peu près à rien, qu'à empester le voisinage. Les réactifs se paient des prix fous, sans discuter. Ainsi la Sorbonne paie 9 fr. le clorure de zinc, que je paie 1 fr. 25 dans le commerce proprement dit ; le reste à l'avenant.

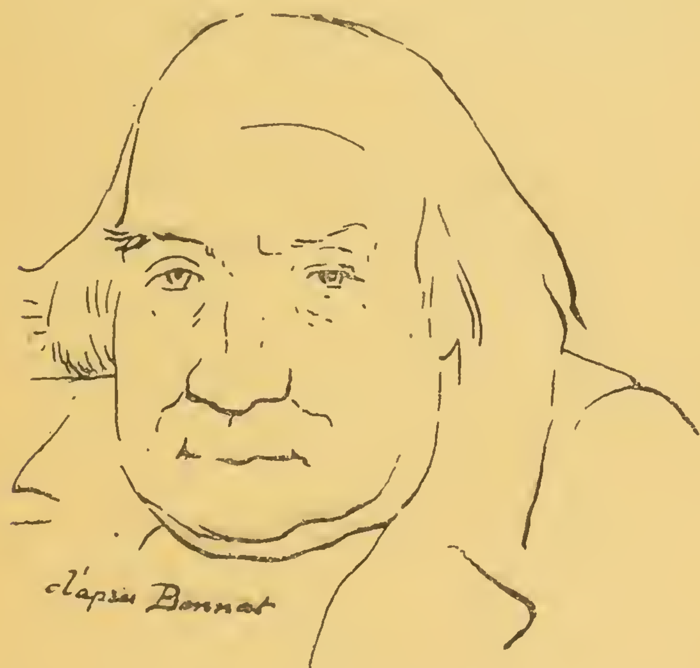
Les appareils des laboratoires et cabinets scientifiques se paient, sans barguigner, 4 fois leur valeur ; on les empile les uns au-dessus des autres et l'on ne s'en sert pas, parce que cela dérangerait les professeurs et les garçons, de les montrer aux élèves ou au public. Les constructeurs, comme Wiesnegg, Ducretet, Alvergniat, se fond des fortunes considérables à nos dépens. C'est absolument honteux.

Autrefois, les grands savants, Dulong, Lavoisier, etc., dont les travaux nous surprennent, travaillaient fort simplement, à peu de frais.

Depuis ce farceur de Regnault, un luxe indécent s'est glissé dans la science, au grand désastre des contribuables, qui paient les amusements de $n+1$ fumistes de précision.

Oui Messieurs, à part Berthelot et quelques autres types, le Collège de France n'est qu'un repaire de blagophiles qui se délectent impudemment de votre argent. Vous avez vu partout, dans les magasins, la trogne à Renan, l'administrateur éhonté de cette boîte de fumistes. Quel type de décadence et d'abrutissement ? Un regard terne et avachi ; un sourire bêtasse qui fait songer aux polissonneries dont il infecte les théâtres, pendant que les Gogos s'imaginent qu'il s'esquinte à faire avancer la science avec leur argent. C'est bien là la tête qui convient à celui qui a vendu le Christ,

pour empocher trois cent mille balles. Voyez dans les replis informes de son derme, ces accumulations



de graisse, produit de son oisiveté : ce dépôt, inconnu du père Chevreul, je l'ai analysé d'un coup de mon spectroscope hypnosubtil. Ce n'est ni de la margarine, ni de la stéarine, ni du blanc de baleine, ni de l'acide cérotique ; c'est un corps nouveau, que je présente à l'Académie, sous le nom de

Sesqui-talmudico-jeanfoutriol.

Revenons aux Ministres, Messieurs : savez-vous pour quel motif Bourgeois est à l'Instruction publique ? A cause du proverbe des moutons ? Non,

Messieurs, vous n'y êtes pas et cependant vous brûlez. Pour les Ministres, Messieurs, point ne suffisent les gros appointements : il faut des danseuses javanaises et du champagne à flots, aux



frais des gogos. Donc il faut connaître les bons crus et les protéger contre ce diable de philloxéra ; voilà ce qui nécessite Bourgeois, que les bourgeons préoccupe plus que les fils de ses homonymes.

Demandez plutôt à Yves Guyot, si c'est bon le champagne : il vous enseignera l'art de ménager ses gros appointements, en courant d'une inauguration à une autre, en rigolant aux frais des gogos qu'il harangue au même sel, et de les doubler, en se mandatant lui-même des frais de déplacement

pour $2p+1$ kilomètres ; à tant le kilomètre, ça fait de suite pas mal de mille balles par mois.

Il est vrai qu'on finit par lasser l'opinion et se faire éreinter à fond, tant dans les réunions publiques que dans les revues de théâtres : mais ça donne de la célébrité et, après $n+1$ années de trimbalades fructueuses, on retombe sur ses pattes à la rédaction d'un journal, en se payant le plaisir d'éreinter son successeur.

Moi, Messieurs, en attendant des jours heureux, je me suis nommé Ministre intérimaire de la rigolbochade générale, sans appointements. C'est étonnant comme j'ai pris tout de suite le sentiment de ma nouvelle importance. Dans les rues, Messieurs, mon portefeuille sous le bras, je me redresse comme le grand éléphant blanc. Je regarde les chaffouins avec une majestueuse impertinence, faisant sonner mes ergots sur le pavé. Ces yeux, Messieurs, que vous avez l'air de prendre pour des yeux de veau, j'en fais tout ce que je veux.

Je les rends à volonté terribles ou doux, effroyables ou lavissiques : tantôt je darde aux imprudents les rayons verts du pesant baryum, tantôt j'emprunte à Mézières ceux de l'acier, tantôt j'en fais une paire d'accroche-cœurs irrésistibles. L'œil, Messieurs, c'est tout, même chez les mastroquets.

Et ce portefeuille ! Messieurs, dire que je tiens

dedans le bonheur de l'humanité, de quoi vous désopiler *ad vitam æternam*. A aucun prix, je ne le lâcherais : Ce portefeuille, c'est ma vie.

Je n'ai pas fini, Messieurs, sur l'Instruction publique : car je ne fais que commencer. Ce Ministère me fait l'effet de ressembler à une asile de fous. Les voyez-vous, qui font dire à tous leurs journaux, que les moindres découvertes des savants suffisent pour balancer toutes les dépenses, que le patriotisme frrrançais permet à ces types. Quel admirable cliché, Messieurs, pour vous soutirer vos picaillons péniblement amassés, et les jeter par les fenêtres, par $n+1$ systèmes, tous navrants.

Avec cela que les savants trouvent souvent quelque chose dans leurs innombrables laboratoires. Voyez plutôt l'histoire de la Soude à l'ammoniaque : Rolland et Schlœsing de l'Institut ont échoué, malgré leur incontestable talent et de fort considérables dépenses ; un type de Couillet, le nommé Solvay, a fini par réussir, mais après avoir ruiné une fois ses actionnaires, et après avoir été réduit à *emprunter un morceau de pain* à un de ses voisins (c'est lui qui me l'a dit). Sa découverte faite, il est allé l'offrir à la Société de St-Gobain, dont le *Conseil* est Frémy *de l'Institut*.



Ce chimiste a formellement déclaré, que la proposition de Solvay était une *vaste fumisterie*, ce qui n'empêche pas, que ce type gagne tous les ans $n+1$ millions, avec ses usines répandues dans toutes les parties du monde.

Cet exemple stupéfiant vous prouve clairement, Messieurs, que vouloir remettre aux savants le soin de faire avancer l'Industrie, *à nos frais*, n'est qu'une monstruosité économique, destinée à nous ruiner à bref délai.

Et les hommes pratiques de l'Industrie, Monsieur le Ministre, pour qui les prenez-vous? D'ailleurs, qu'on fasse toutes les expériences qu'on voudra, cela m'est bien égal ; mais pour en faire les frais, zut. Adressez-vous aux industriels, appelés à profiter les premiers des bénéfices immenses des découvertes prévenues : vous verrez comment ils vous recevront.

Quant au haut enseignement de province, qui manque absolument d'auditeurs, et ne vit que des baccalauréats, on le fait avaler aux Gogos, en leur représentant que ces dignes hommes de science s'éreintent dans un calme labeur.

Quelle blague ! Messieurs ! Voyez donc à Nancy M. Bichat, professeur de physique ! Il ne fait que de la chaffouinerie. Conseiller municipal, Conseiller général, Président hableur de comités d'élections, il s'occupe de science pure comme Colin

Tampon. Nous le payons pour qu'il fasse quelque chose, et il emploie son temps à nous éreinter.

Ça, c'est raide, mais peu honnête.

J'allais oublier le gouffre des missions scientifiques, où le Ministre jette les écus des Gogos sans compter. Eh! dites donc, là-bas, vous, Monsieur au chapeau blanc! n'auriez vous pas envie d'aller faire un tour au Japon, à nos frais? Oui! alors je vais vous donner la recette : payez un verre de champagne à Yves Guyot, qui vous présentera à Bourgeois, qui vous confiera le soin de faire un mémoire détaillé sur l'épatement des universités japonaises à la vue du dernier tremblement de terre : vous vous amuserez bien, et vous recevrez beaucoup de notre argent.

Bourgeois, Messieurs, ne fait que deux choses : demander sans cesse des fonds pour nous ruiner et nous vexer, ensuite régler les époques des vacances.

O Torricelli! La vitesse d'écoulement de nos pauvres écus, par le tonneau crevé de l'Instruction publique, dépasse toute conception rationnelle. Bertrand s'unirait en vain à Poincaré pour en faire un calcul approximatif.

Qu'est-ce que ça doit être, Messieurs, au Ministère de la guerre, dirigé par la souris blanche, qui sourit toujours, mais ferme les yeux. Là, Messieurs, je m'y perds absolument.

AUX CHAFFOUINS



Vils mécréants, dont l'astuce tient du chat et de la fouine, d'où votre nom,

Qui avez le toupet de revendiquer, pour votre usage exclusif, le nom de républicains, que vous n'êtes point,

Qui avez contracté avec les youtres un pacte infâme, bilatéral, par lequel vous leur jetez le catholicisme à ronger, en échange de notre argent, que vous pompez dans nos poches pour le transvaser dans les vôtres,

Corrupteurs de tout ce qu'il y a de sain en France !

Effroi des nations, auteurs de la triple Alliance, fléau de la République !

Vos jours sont comptés.

Revêtez la cilice des pleureux.



d'après les pleureux du tombeau de Philippe Pot à Dijon

Et, comme vous n'êtes point un article d'exportation présentable, c'est votre collègue Gambetta qui l'a avoué, filez carrément pour le Soudan.

Il n'y a que ce climat qui puisse vous guérir de vos turpitudes.

Vous y trouverez des professeurs de gymnastique et de maintien, au sein des bois. Vous leur ressemblez : mais ils valent mieux que vous, étant naturels, tandis que vous avez dû faire d'immenses efforts, pour vous dégrader le caractère.

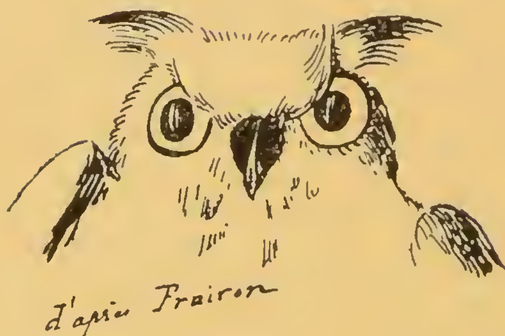


Vous apprendrez le bon coté de la vertu : vous deviendrez sages et prudents en toutes choses. Vous acquerrez bien vite l'esprit d'expansion coloniale qui vous fait défaut, et le sentiment patriotique, que vous n'avez jamais eu.

Seulement, ne vous écartez pas trop : car vous trouveriez des professeurs de matraque, qui vous frotteraient le cuir un peu trop fort.

Ecrivez moi de temps én temps : je vous servirai d'intermédiaire au Ministère des colonies.

AUX YOUTRES



Si vous avez raté l'isthme de Suez, ce dont m'a témoigné Ed. About, il vous reste Panama qui vous attend.

C'est là que nous allons vous envoyer : convenez que c'est la seule chose que vous n'ayez pas volé.

Vous avez un immense stock de picaillons pris dans nos poches, des ingénieurs, des jurisconsultes, etc., de talent, tout ce qu'il faut pour mener à bien cette belle entreprise qui est en panne.

Il est vrai que vous n'aimez pas à travailler : ça viendra.

Nous ne vous ferons pas accompagner de garde-chiourmes dont le fouet cinglerait sur vos épaules en faisant :

Hirsch ! Hirsch ! Hirsch !

Non. Nous vous laisserons aller doucement, puis crescendo.

Bientôt le cœur vous en dira. De vos ongles crochus, vous fouillerez avec enthousiasme les remblais de Lesseps, pour repêcher locomotives et matériel engloutis sans vergogne par les entrepreneurs. Bientôt, vous vous tortillerez avec délices dans la vase, comme des anguilles, pour calmer vos démangeaisons.

Le climat vous ira très bien, car tous les climats vous conviennent. Le monde entier, soulagé par votre départ, aura les yeux sur vous : comme vous êtes vaniteux au suprême degré, ça vous encouragera. Donc, vous réussirez à rendre de la valeur à nos actions.

Pour vous récompenser et continuer à vous distraire, nous vous donnerons à faire $n+1$ tunnels, à travers l'épine dorsale des deux Amériques.

Veinards ! Vous recouperez en profondeur tous les filons d'or et d'argent du Pérou, de la Californie, de l'Eldorado de Jonathan, etc. Vous en colligerez les moindres parcelles : vous pilerez, broierez, patouillerez, fonderez, raffinerez et emballerez à notre destination. Quand vous aurez suffisamment trimé pour expier vos crimes (Dieu sait ce que ce sera long), nous aviserons.

CLICHAGE ET LIBRE-PENSÉE

Ecrire pour écrire, non je n'aime pas ça. C'est l'effet de la mer et des montagnes, surtout des montagnes. Musarder indéfiniment, quand je suis arrivé en haut, interroger les allures des vallées, les moindres escaliers des horizons, pour tirer des conséquences sur les bouleversements préhumains, ça c'est gentil. Mais gribouiller du papier, pour raconter mes impressions à d'autres, c'est pénible.

Croquer des types, c'est une autre affaire. On tient sa victime au bout de sa plume, et on la tripote à son gré, comme de la terre glaise.

C'est l'œil que je vise surtout, avec les coins de la bouche et les ailes du nez : avec ça, on fait d'une tête ce qu'on veut, comme le fabricant de jouets de Dickens.

Et puis je pique des étrangères sur l'étrangeté des événements ; quelquefois je songe à ma femme, à ses douleurs, aux soins dévoués qu'elle a su me prodiguer, dans les grandes détresses morales ou physiques, à son énergie sous une frêle

enveloppe, et je confesse que nous autres, hommes sommes bien peu de chose, en comparaison des femmes qui se font nos esclaves. Je songe qu'il n'y a que le catholicisme qui comprenne la femme, comme lui seul comprend tout ce qui est grand et beau, l'Art, le grand Art. Mais si je songe à ses yeux rougis, à ses démarches sans nombre toujours repoussées, aux quelques cheveux blancs que j'entrevois déjà sur ses tempes,

Alors, je me venge sur mes croquis : je mets au bout de ma plume tout ce que je trouve de plus âcre, et je noircis toujours, surtout les yeux. Je ne vous rendrai jamais assez odieux, tas de gredins !

L'EMPOISONNEMENT DES INSTITUTEURS

Sous l'empire (un républicain faire l'éloge de l'empire, c'est raide, mais c'est comme ça), avant 1866, l'instituteur vivait tranquille et heureux. Il était bien avec tout le monde et avec son curé ; il avait même la ressource de se désopiler la rate en chantant au lutrin. Rien ne soulage comme le chant au lutrin : avec les noms redoutables d'Israël et de Jacob, on expectore tous les ressentiments qu'on peut avoir contre ses supérieurs et, après les vêpres, on a le droit d'aller boire un coup avec l'adjoint. Tout allait donc ben.

Mais voilà madame l'Impératrice qui arrive à Nancy avec le petit Loulou. Mauvais tabac.

Depuis longtemps, une sourde rivalité de zèle couvait entre deux Inspecteurs d'Académie, Maggiolo à Nancy et Malgras à Epinal. Chacun des deux rivaux conçut la même pensée : rassembler le ban et l'arrière-ban des instituteurs de son département, et obliger ces malheureux à se transporter et à s'héberger, à leurs frais, comme ils pourraient, en la capitale de la Lorraine.

Nous étions tous sur l'estrade en bel uniforme : Malgras et son corps d'armée défila le premier, en poussant des hourrahs formidables. Le père Maggiolo, tout pâle de fureur, changea sa tactique compromise : commandant d'un geste les vociférations obligatoires, il s'élança, en pleurant comme un veau, dans les bras de Loulou, en criant : mon cher enfant ! mon cher enfant !

Epatement attendri de madame l'Impératrice et de la belle compagnie. Le soir, en regagnant les pénates, Maggiolo me disait : enfoncé Malgras ! je tiens la queue de la poële.

C'est çà qui m'a fait républicain. Rentré chez moi, j'ai mis mon uniforme en pièces : j'ai fondu les galons, pour retirer le précieux métal qui les colorait ; il y en avait pour 0 fr. 75.

Depuis cette mémorable journée, les chaffouins ont compris tout le parti qu'on pouvait tirer des instituteurs, en les enrôlant, de gré ou de force dans la chaffouinerie officielle.

On leur a donné des appointements disproportionnés à leur modeste rôle et à la pauvreté des pères de famille, dont ils ont les enfants ; on les a logés dans des palais ruineux pour les communes, et qui insultent à la misère du laboureur et de l'ouvrier, surtout dans le Midi ; les entrepreneurs et les architectes s'en sont donné des bosses de rire dans toute la France. On leur donne des fa-

veurs dans les chemins de fer, pendant que ceux qui les alimentent paient place entière. Sous le fallacieux prétexte de les délivrer de la tyrannie cléricale, qui n'est qu'un mythe des chaffouins, on les a privés de leurs pieuses expectorations. Il est à présumer, que la presque totalité des contribuables n'a pas lieu de se louer de l'enseignement nouveau et de ses résultats pratiques. Car, si les élèves des instituteurs de l'Etat prennent modèle sur les chaffouins, çà doit faire de tristes sires, quand ils rentrent à l'humble foyer paternel. Quelle misère morale !

Les conséquences économiques sont un désastre incalculable : le bien être exagéré des maîtres tente les élèves, et les bras désertent les travaux des champs et des vignes. A quoi bon trimer et suer, quand on peut se la couler douce dans les beaux logis officiels ? Tout le monde crie assez là-dessus, et le nombre des candidats aux brevets augmente tous les jours, dans une effrayante proportion, quelque soin qu'on prenne de charger les programmes. Les instituteurs sont-ils plus heureux ? Certainement non.

Bassinés par les conférences pédagogiques, les statistiques, avachis par la politique des chaffouins, dont ils sont les agents obligatoires, détestés des habitants qui redoutent leur espionnage, leur avidité et leurs dénonciations, ils sont cent

fois plus malheureux qu'avant ; et ils en ont l'intime conviction, ce qui les rend enragés et dangereux.

Tous les ambitieux influents les exploitent sans vergogne. Une histoire amusante pour rire un peu. Dans une de mes tournées de montagne, un instituteur fort complaisant m'accompagnait, et me raconta qu'un type du chef-lieu d'arrondissement avait réussi, pour se faire décorer, à imposer aux instituteurs la confection de la carte géologique et agronomique de la commune de leur résidence. Pour récompenser cet instituteur de son obligeance, j'eus l'idée de lui proposer de faire son travail, et j'y consacrai deux jours entiers, pour l'achever *avec soin*. Mon travail n'ayant rien obtenu pas même une mention honorable, je contai l'affaire à tous les fonctionnaires, qui en pouffèrent et *le type* rata sa décoration.

Si dans une commune, il se fait un mauvais coup, le procureur se dit : cherchez la femme ; moi, je suis enclin à conseiller : ayez l'œil sur l'instituteur. Quand en 1881, j'ai gagné mon procès contre la Lorraine Industrielle, tous les faux témoins avaient été rassemblés par un instituteur ami du Juif de Mézières. J'ai dû, par-devant le conseiller Germain, les menacer de police correctionnelle : alors, ils se sont évanouis comme des spectres.

VISION HYPNOSUBTILE

Les voilà, là-bas, sur le plateau vers Tiercelet, près de la croix qui domine la tranchée ébouleuse de la voie ferrée, rassemblés par l'instituteur traître à tout le monde, pour engueuler les curés, et faire une ovation au député républicain.

Je distingue les singes d'Uckange, Rédange, Russange, Dommeldange, Differdange, Rumelange, Ottange.... (que d'anges ! que d'anges !) ;

Voici encore le gros Révemont, l'ancien marchand de vins, qui aime à roupiller dignement au syndicat de Longwy ;

Voilà Welter, l'ami de Manteuffel, qui s'applatit devant tout le monde, surtout son ami Révémont ;

Voilà le gros Symphorien, son fils, qui excelle à se faire bête, et dont le métier est de colliger *avec soin*, dans sa turne de mastroquet, les précieux picaillons des mineurs échangés contre d'infectes eaux-de-vie.

. . . .

Le train siffle et va déboucher de la tranchée.

S'élève un brouhaha rés ! zières ! rés ! blique ! blique !

Dans son compartiment, Mézières, fronce le sourcil ; en face de lui, le Juif, sous son énorme paupière, lui décoche un coup d'œil qui n'est pas au lavissium. Il paraît que ça va mal.

C'est Bibi qui rit en voyant tout ça de $2p+1$ kilomètres, en fumant sa pipe !

UN BON TOUR A MAGGIOLO

Nommé recteur, Maggiolo redouble de zèle à l'égard des instituteurs, c'est-à-dire qu'il les tanna sous toutes les formes à son profit. Quant à s'occuper des progrès du véritable enseignement, il s'en fichait comme de la Lune : des intérêts privés des instituteurs tout autant.

Un jour, l'instituteur d'Essy-les-Nancy vient me trouver : mon cher Monsieur Bracpasniais, puisque vous êtes à la Faculté et connaissez le recteur, ayez donc l'obligeance de lui recommander ma demande de changement de résidence, que j'attends avec impatience depuis plus de six mois. A ma recom-

mandation, Maggiolo répondit qu'il ne pouvait rien tirer de ces paresseux du Ministère. Au Ministère le chef de bureau que je connaissais bien, me fit savoir que Maggiolo n'avait jamais écrit. Je dictai moi-même un poil original, que le Ministère signa sans le lire : ce poil était virulent. Le lendemain, me montrant de loin le poil en question, Maggiolo me criait : mon cher, je viens de recevoir une bonne lettre du Ministre. Vous pouvez dire à votre protégé que tout va pour le mieux.

Ce type a eu l'oreille fendue par Jules Simon ; ce qui prouve que ce Jules est un bon républicain ; sans cela avec les Chaffouins, il serait devenu Ministre.

LES COURS DES FACULTÉS
EN PROVINCE

A part l'histoire, intimement liée à la Géographie, et que sait rendre palpitante d'intérêt tout type semblable à Lavisse, les lettres et les sciences, en province, ne méritent point les cours continus, et fort dispendieux pour les contribuables, qu'on ap-

pelle cours de Facultés. Les auditeurs brillent par leur absence : car les étudiantsen droit et en médecine, qui paient régulièrement des inscriptions pour les suivre, s'empressent de ne point y assister. En quoi il n'ont pas tout-à-fait tort, attendu que les programmes de ces cours sont cent fois trop chargés, pour les besoins pratiques de leur carrière.

Mais rappelons nous toujours qu'en France, et surtout depuis le règne des Chaffouins, les cours sont faits, non pas dans l'intérêt des contribuables qu'on plume à outrance, mais dans l'intérêt des professeurs, afin qu'ils soutiennent la Chaffouinerie.

Or donc, poussé par ce diable de Lavisse, le bon type de Duruy me fit l'honneur de me charger de cours de Géologie à la Faculté de Nancy.

La première séance eut salle comble, tous les chefs chaffouins au premier rang, quelques curés dans le fond : on s'attendait à quelque scandale scientifique. Grand désappointement ! pas la plus petite attaque à la Genèse ! De grandes lignes sur l'amplitude de cette science, qui emprunte à toutes les autres, sert à toutes les autres, et vient puissamment en aide à l'Industrie comme à l'Agriculture.

Les $n+1$ autres séances, je retombai à 6 auditeurs, un de plus que Nicklès le chimiste. La préparation de mes dessins me coûtait 5 heures ; 6

heures étaient nécessaires, pour épurer la leçon du fatras scientifique et lui donner le galbe voulu ; en tout 12 heures pour 6 pékins, et quels types ! je vois encore, à 20 ans de distance, la tête d'un homme à paletot bleu, qui ouvrait de grands yeux ronds, sans aucun signe d'intelligence ; ce type suivait tous les cours sans distinction.

Au bout d'un an, malgré les avantages pécuniaires, je renonçai à ce supplice : il y avait quelque chose de plus sérieux à faire dans ce riche pays.

UN TYPE DE CHAFFOUIN UNIVERSITAIRE



Le nommé Grandeau, comme on dit à Nancy, n'annonçait pas, dans sa jeunesse, les prestidigitantes qualités que le Chaffouinisme a fait surgir en lui, comme des champignons. C'est Volland qui me l'a dit, ayant été son camarade de classe.

Quelque diable le poussant, il fit une thèse sur la spectroscopie appliquée à la source minérale de Pont-à-Mousson. Ça m'a toujours épaté : car cette source, pure décoction superficielle de vils schistes bitumineux et pyriteux, autant que minérale n'est qu'une blague. Mais je fis cette réflexion : voilà un type qui a de l'os en masse ; il se donne la peine de faire une thèse ; il est bien naturel qu'on ait pour lui un peu de complaisance.

Après, vivant à Paris, assez grand train, il dût faire de bonnes connaissances : Develle, Troost, Debray. Ils étaient de bons types, bien complaisants, le cœur sur la main : je les connais depuis fort longtemqs.

Boum ! Tout d'un coup, le nommé Grandeau tomba, comme une bombe, professeur de chimie agricole à la Faculté de Nancy, ayant droit d'user du domaine de Nicklès et, de plus, nanti de $2p+1$ billets de mille pour se construire, aux frais des contribuables, *dans sa propre propriété*, un luxueux laboratoire connu sous le nom de « Station Agronomique de l'Est ».

A son cours, il avait les mêmes auditeurs que moi, moi en plus ; ça faisait 7. Moi j'admirais l'aisance et la grâce, avec laquelle il savait parler, une heure durant, pour ne pas dire grande chose, chic que je ne saurais jamais attrapper.

A sa station, pour se mettre au niveau, il me

chippa mon garçon de laboratoire, que j'avais eu assez de peine à former. Faisait-il de bonnes analyses, avec son tarif très cher? je n'en sais rien. Le type Hussenot, qui suivait ses conférences, et qui doit faire actuellement du champagne quelque part, m'a dit qu'il ne savait pas le dosage de l'acide phosphorique. Quoi qu'il en soit, il est certain pour moi, vu l'état très très-variable du sol en Lorraine, que les analyses qu'il donnait pour les sols, à raison de 100 fr. par échantillon, ne valaient pas 20 sous. *Pour prendre un échantillon, il faut en avoir la grande habitude.*

Son système était bien celui des Chaffouins : le tamtam à toute volée. J'ai vu un procès-verbal d'une de ses expertises à Dieuze, imprimé sur beau papier, et distribué comme un prospectus de Géraudel. J'y ai trouvé des absurdités, écrites avec un toupet de première force.

Il fit faire, à son nom, mais par les soins d'un pharmacien, un gogo, une splendide statistique agricole de Meurthe et Moselle, imprimée avec luxe comme celles des Ministères : c'est beau comme typographie ; mais, comme agronomie, c'est terriblement douteux, hm ! hm !

Il ne tarda pas à découvrir que l'Ecole forestière était d'un crétinisme parfait, faute d'agronomie, et se fit nommer d'office professeur en cette pépinière d'Inspecteurs. Il leur enseigna pourquoi les arbres

poussent tout seuls sans engrais ni fumure. Non content de cette nouvelle source de picaillons, il s'applica *avec soin* à cultiver partout le monde forestier officiel, afin d'être guidé dans le choix des opérations à entreprendre pour le placement avantageux de ses capitaux.

Le comble a été, pour lui, de découvrir que l'École Forestière présentait le débouché naturel des élèves du fameux Institut Agronomique de Paris, dont l'Agriculture paraît se soucier fort peu. Quelle magnifique démonstration de l'inutilité de cet Institut, créé pour verser l'argent des Gogos entre les pattes de $n+1$ professeurs plus ou moins cumulards !

Après de pareils services, la place du nommé Grandeau n'était plus à Nancy, mais bien à Paris tout près du Ministère : combien émarge-t-il ? je n'en sais rien ; mais ça doit être respectable. Il publie de beaux petits bouquins à la boutique de son ami Hébrard du Temps, sur le Boulevard. Son ami ! entendons-nous : c'est-à-dire qu'il a su, depuis $n+1$ années, lui passer la main sur le dos pour pouvoir glisser, contre argent, quelques articles dans ce journal d'un chaffouinisme modéré ! Pour peloter les gens, Grandeau s'y connait. Au besoin, même à Paris, pour faire le populaire, il arbore sa pipe et son feûtre mou : avec quelque

désordre dans sa barbe et ses cheveux, il se paie le chic d'avoir l'air d'un sectaire de Bebel.

Il voyage du reste gratis sur l'Est, ayant su agronomiser la Compagnie dont il est Censeur : ses comptes sont vite rendus aux Assemblées ; car il approuve tout et, si Liégeois se rebiffe, il se contente de lui envoyer sa bénédiction du haut de l'estrade. La liquidation de la Station agronomique de l'Est a été pour les Gogos de l'Est une dure leçon : ils prétendaient, les povres, conserver cette institution créée pour eux avec les billets de mille de l'Etat, c'est-à-dire avec leurs propres picaillons. Mais le nommé Grandeau a su leur démontrer, par $n+1$ articles publiés sans vergogne dans les journaux, que cette station était bel et bien le pivot de la girouette de sa fortune personnelle, et qu'en conséquence, il ne saurait s'en séparer. Les Gogos ne sont pas convaincus par tant d'effronterie, mais ils se taisent, se bornant à penser : Et dire que nous voulions en faire un sénateur !

Quant au *coup du lapin*, le nommé Grandeau l'exécute avec la précision d'un artiste : j'en sais quelque chose, moi, comme on verra plus loin.

Comparez un peu ce cliché à celui du vénérable frère ignorantin Eugène-Marie, dont le cinquantenaire a été publiquement et glorieusement fêté, en 1890, par les anciens élèves de son institut agricole

près Beauvais, à qui le marquis de Dampierre, au nom de la Société nationale d'Agriculture a décerné un objet d'Art.



Et vous jugerez qui des deux types a le mieux servi la patrie.

Quel cliché ! Un ex-doyen de la Faculté des Sciences tombé par un frère ignorantin ! Flandrin seule serait de taille à peintre ce tableau.

L'INSTITUT CHIMIQUE DE NANCY

L'Université, transformée par les Chaffouins en un ramas de gens aux doigts crochus, pleins de perversité, étend ses griffes sur l'universalité de tout ce qui peut s'attraper scientifiquement. Elle ratisse la France avec autant de prestesse, que les croupiers de Monte-Carlo colligent les louis des Gogos pincés par la fièvre du jeu. Elle crée des Instituts partout où il y a un semblant de justification pour les crédits à demander à la Chambre. Ainsi, à Banyuls, à côté du magasin des vins, il y a un Institut, où l'on voit une pieuvre se déplacer lentement dans un bassin circulaire. C'est l'image de l'Instruction publique, réussie par Lacaze-Duthiers : il est vrai de dire que personne ne va à cet institut, tandis qu'on va volontiers déguster le rancio à côté.

A Cette, patrie fortunée de la blagologie la plus carabinée, on voit l'Institut d'ostréi-pisci-culture, fonctionnant sous les auspices de la Faculté de Montpellier : on voit là $n+1$ pékins qui contemplent d'un air attendri autant d'huîtres en bas âge.

C'est positivement révoltant d'insanité et de toupet.

O Laissac ! Qu'as-tu fait ! Tu t'es fait rouler, petitou !

Il y en a partout, maintenant des balançoires de ce genre, par lesquelles nos écus sont jetés à tous les vents pour épater les nations.

A Nancy, la faculté, éduquée par Grandeau, ne pouvait rester dans la somnolence. Bleicher, connu par son activité plus que dévorante, emboucha une trompette plus longue que celle des coachmen de Paris à Versailles et Poissy. Un pays, aussi fécond en grands hommes et en immenses industries que l'Est, ne saurait se passer d'un Institut chimique. Il est bien vrai que tout est déjà créé et réalisé : mais ça ne fait rien. En dépensant beaucoup d'argent, on arrivera peut être à quelque chose. Nancy la capitale, du monde civilisé de l'Est, ne saurait se passer de cet Institut.

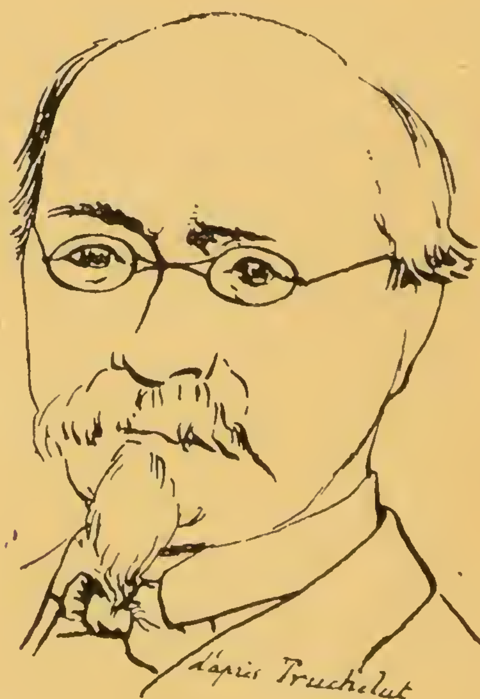
Comme c'était les Gogos qui devaient payer, l'Institut fut approuvé par tous les gens consultés, et créé à grands frais sur l'emplacement de l'ancienne citadelle : c'est Carnot qui prendra le goupillon pour le bénir solennellement. Après quoi, il dira aux populations peu charmées :

Payez toujours sans mot dire et vous serez considérés.

DES ATHÉES

Il n'y a pas. C'est une scie.

Tout athée signifie fumiste : les gens de cet acabit ont un stock immense de sérieux pour vous débiter leur scie continue, et finissent par se faire



une réputation de conviction chez les gogos. C'est un truc assez difficile à attrapper : mais une

fois qu'on l'a, on s'en sert très fructueusement pour la réclame publique. Dame ! que voulez-vous? c'est dur, de se faire sa place au soleil !

Et puis, ce qu'on rigole intérieurement, quand on a bien jobardé les gens !

Ainsi rigolait Robin, le célèbre Robin de la faculté de médecine, en compagnie d'Ed. About et de Bibi, Robin l'inventeur du colonel Faugas, l'homme à l'oreil cassée.

Quelles chose singulière que la caboche de certains gens ! Ca me fait penser à l'entêté Marmin, qui fit 4 ans de Pipo en deux fournées, et fut sec deux fois, pour n'avoir pas voulu entendre parler de chimie. Pendant les cours, insipides d'ailleurs, de l'illustre Regnault, Marmin tentait d'attrapper des moineaux, en leur offrant, sur le sable, du pain entre ses deux mains étendues pour saisir. Pas veinard Marmin.

HORRIPILATION GÉNÉRALE

DES RONDS-DE-CUIR

C'est très joli de croquer en musardant, voire même de gribouiller du papier dans une bonne intention.

Mais pour parvenir jusqu'aux yeux des Gogos, et leur donner, par quatre nerfs principaux, une dose suffisante de médecine, il faut des picaillons.

Quand on n'en a plus, c'est peu facile : à Paris le crédit, c'est un mythe, surtout quand on possède un cliché façonné par les juifs et les chaffouins.

Je frappe à $n+1$ portes. Zut. — Personne. — Toujours la vaste conspiration du silence : Ceux qui ont dit que le silence est d'or, en ont menti comme des crétins ; de l'or ! alors l'or n'est qu'une chimère et plus n'y faudrait compter.

J'invente le truc du carreau à savoir :

A un rez-de-chaussée, Boulevard St-Germain, demeure un agent d'affaires de mes amis ; dans son avant-bureau, siègent un commis de 32 ans et un mousse de 13. J'entre et dis au commis : le patron y est-il ?

Non, Monsieur, il regrettera beaucoup :

Et moi donc ! j'étais venu lui causer d'une affaire extrêmement importante ; mais je repasserai.

Je sors, puis je rentre, disant au mousse : le commis est parti ?

Oh ! non, il est allé causer au patron.

Je ressors, puis je rentre, passant devant le commis stupéfait, à qui je lance ces mots : Le patron vient de me frapper au carreau ; et je pénètre dans le Mihrab. Tête du patron qui bafouille et nonobstant m'éconduit.

Alors, je me volatilise à la température de 7000 degrés trouvée par le fils Le Châtelier pour celle du soleil. Devenu fluide élastique, je me glisse par les trous de serrure, les fissures, lézardes et autres ouvertures.

Rien !

Mince alors ! Le vide n'est donc pas une fiction ! ! Et moi qui déblatère après les blagophiles de l'Instruction publique ! ! !

Tous dans la panne ! plus de manne ! les quadrumanes ont tout pris.

Si les quadrumanes ont tout pris, allons aux quadrumanes ! ! !

Aussitôt résolu, aussitôt fait.

Faut vous dire d'abord que ma colonelle, c'est-à-dire mon épouse, ne me ressemble pas du tout, ce qui fait que nous nous entendons très bien.

Ainsi elle est pour la théorie de l'aplatissement des épaules et, quand elle commande à l'exercice, c'est toujours

das gewehr ab !

Moi, je ne dis rien, mais ma diable de libre-pensée dit en dedans :

Bayonnett auf !

Ce qui est en allemand la traduction libre de notre

Sursum corda !

Or, l'hypnosubtilisme étant une puissance redoutable, l'idée me vint de suggérer à mon épouse, d'aller au Ministère solliciter un secour de 500 fr. pour payer son terme de juillet, elle y fut inconsciemment. Là, les employés, qui sont tous indignés des procédés des ministères à mon égard, et font tout ce qu'ils peuvent, pour nous rendre, sous forme d'aumônes, une parcelle de ce qui m'est légitimement dû, s'empressèrent de concéder cette obole. Horreur ! je mis la main dessus ! ! !

D'autre part, je fus trouver un juif, à qui je fis comprendre, que la justice saurait bien me faire rendre, dans peu de temps, les débris de mes biens saisis par les chaffouins qui prétendent, par leurs lenteurs, m'amener à une ruineuse transaction. (Transiger, Bibi, quand mes droits sont déjà clairement reconnues en 1re instance ! je me ferais

plûtot chiffonnier [1]) Aprês $2p+1$ simagrées, le juif consentit à me prêter 2,000 balles.

Voilà comment je suis armé de l'argent de mes propres ennemis pour les écraser comme de simples punaises.

O Petiton ! Génie auxiliaire du youtre qui fait trembler les empires, diras-tu maintenant que je manque du truc commercial !

O ronds-de-cuir de tous les bureaux, voilez vous la face avec vos coussins favoris ! on vous verra tout de même par le cercle aérateur.

Et dire que j'ai oublié de faire ce cliché !.

LES MINES

Les mines sont le bagne des travailleurs : c'est pour cela que j'y suis entré. Tous les gogos vont dans les mines, se figurant monts et merveilles, rêvant filons et veines. Les mines ! les mines ! le plus souvent, on fait fichue mine quand on en sort. Sans exception, les gogos s'y font plumer par les malins.

Moi ça me bottait, d'autant plus qu'on me disait

que les Ponts s'embêtaient à casser des pierres sur les routes.

Quelle absurdité ! de même que l'hémisphère gauche du cerveau conduit la droite du corps, de même les ponts font travailler les mines à leur profit. Quand des études sont à faire, où il a profit et honneur à récolter, les ponts mettent la main dessus, après quoi ils font travailler les mines, qui leur tirent du feu les marrons de résistance, en se brûlant plus ou moins les pattes. Les intéressés attendris envoient aux ponts des témoignages matériels, artistiques ou non, de reconnaissance ; ils nous traitent de crétins.

Les mines sont des crève-de-faim, comme disait de Chancourtois ; ils ont peine à se tirer d'affaire et à se tenir convenablement vêtus ; en 1852, avec 2.500 fr. d'appointements, un ordinaire était tenu d'entretenir un cheval à ses frais. Meurgey, ingénieur en chef à Toulouse, voyage toujours en 3° classe, sur les voies ferrées, à pied sur les routes.

Les ponts au contraire ont des frais de bureau et divers, avec lesquels ils font plus que doubler leurs appointements : ils s'octroient toutes les facilités possibles et prennent toutes les positions accessoires avantageux, toujours en consultant gratuitement les mines, qui pourraient cependant leur dire : Mais ceci est plutôt de votre ressort.

D'ailleurs si les mines se plaignaient, M. Guillain, leur directeur commun, saurait les remettre à leur place.

Et cependant les ponts dépensent l'argent des contribuables, tandis que les mines en gagnent et en font gagner, souvent par millions, comme j'ai fait.

Pourquoi cette différence ? J'ai été longtemps sans comprendre, comme un certain républicain que je connais, actuellement sénateur. Ce type me disait : Je trouve absolument ignoble qu'il faille être riche pour être Ingénieur des Mines. Aujourd'hui qu'il est Chaffouin, il comprend et trouve ça commode et naturel.

L'Ingénieur des Mines représente, pour le Chaffouin, le tampon commode et obligatoire entre son administration et l'ouvrier : on ne lui demande donc pas de travailler ni d'être utile, ni de bien faire son service, ni de se distinguer. Il peut flaner tant qu'il voudra, se crétiniser, mener une mauvaise vie, etc. Ce qu'on lui demande, c'est de fonctionner comme tampon doux, discret, insipide, incolore, d'enterrer toutes les affaires embêtantes. Si l'Administration supérieure n'entend jamais parler d'un ingénieur, celui-ci est sûr de crever dans la peau d'un Inspecteur général de première classe. Si au contraire un type fait souvent parler de lui, même en cas d'absolue nécessité, il est sûr

d'être rayé du tableau d'avancement, comme moi.

Ça fait-il l'affaire des ouvriers, qui aiment bien les hommes courageux et dévoués? évidemment non. C'est pourquoi, les chambres ont été obligées de concéder à ces hommes des délégués mineurs, qui ne sont autre chose que la protestation manifeste des ouvriers mineurs contre les actes des Chaffouins.

Avec des types de mon calibre, j'ai la ferme conviction basée sur l'expérience des hommes, que jamais les délégués n'auraient existé : mais quand les ouvriers voient au Ministère des clichés comme Yves Guyot, Deluns Montaud, Millaud, etc., ils sentent le besoin de garanties sérieuses pour leurs salaires et leur existence. Les ouvriers voient clair, mieux que les bourgeois.

UN TYPE DE PRÉDICATEUR PROTESTANT

A la succursale parisienne, nous avions comme professeur de métallurgie, le célèbre Grüner, vanté par $n+1$; moi, je n'ai jamais pu le sentir, sachant

qu'il avait eu l'audace d'imprimer, trop tôt pour lui-même, que l'acier Bessemer n'était qu'une blague. Quelle belle occasion de se taire, il a perdu là !

Ce type était pasteur protestant volontaire, et perdait son temps à préparer ses sermons, au lieu de préparer son cours, qui durait indûment deux heures et demie, soit une heure de trop. Il l'employait à faire au tableau des croquis incompréhensibles de fours, auxquels personne ne voyait rien.

UN TYPE D'INGÉNIEUR CIRCONSPECT

Callon, très réputé parmi les praticiens, craignait toujours d'en trop dire et se bornait à des considérations générales, laissant deviner ses connaissances spéciales. Il est bien peint dans ses livres, qui coûtent fort cher, mais dans lesquels on ne trouve jamais que des indices insuffisants.

Dame ! Quand on se livre entier dans ses ouvrages, les clients, trouvant pour 30 fr., seraient bien fous d'aligner des billets de mille à l'homme compétent.

Ayant eu des missions considérables à remplir en Espagne et en Portugal, j'ai dû aller en Angleterre chercher de visu ce que Callon ne raconte pas à ses élèves.

UN TYPE DE VÉRITABLE INGÉNIEUR

J'ai nommé Couche, le redoutable Couche, la terreur du Ministère et des grandes Compagnies de chemins de fer.

Il n'hésitait point, le cher homme, à faire poursuivre les Directeurs négligents; avec lui, point de camaraderie d'école. Le Devoir, rien que le Devoir! Par ses soins, le grand Sauvage, très travailleur pourtant, a été condamné à un mois de prison, dont il a été gracié par le chef de l'Etat. Qu'importe! L'effet moral et salutaire était produit, et la vie des voyageurs réassurée pour un bon bout de temps. Sous son influence, Noblemaire, de la Compagnie de Lyon, fut condamné à un mois de prison en première instance, et eut toutes les peines du monde à se tirer d'épaisseur devant la Cour de Lyon. Couche fut sacrifié; mais il s'en faisait

gloire et tapait sur le Ministère dans son bouquin, qui n'eut point les honneurs de la souscription officielle.

Voilà des faits patents, qu'il est utile d'opposer à la ruse des chaffouins qu'on lira plus loin.

Couche était à peu près le seul type aimé à la succursale. Il émoustillait les jeunes types et leur disait : Quand vous serez en province, tachez donc de faire quelque chose au lieu de musarder dans la paperasse ; il y a tout à faire pour le siècle qui marche !

THÉORIE DE LA TANGENTE

Ceux qui mettaient le nez en province dans le service des anciens, puis la main à la pâte avec eux, soit dessous, soit dessus, trouvaient bientôt que ce n'était pas drôle, et n'avait pas grand chose de commun avec les cours. Fatigues, périls, tartines administratives indéfinies, poursuites judiciaires, poils divers du Préfet ou du Ministre sans rime ni raison, déplacements absurdes et onéreux à propos de botte, etc... diable ! quel métier ! alors beaucoup s'ingénient à prendre une tangente quel-

conque, permettant de rester à Paris pour guigner l'Institut ou une belle clientèle industrielle, qui ne fait jamais défaut.

Des tangentes, il y en a beaucoup, surtout depuis la Chaffouinerie. La plus originale fut celle trouvée par ce bon Fuchs :

il aidait Grüner à composer ces sermons.

Ce sont les sermons qui ont fait sa fortune et subséquemment celle de Ledoux, que les plus hautes sociétés industrielles se disputent.

JAVAL

INGÉNIEUR, MÉDECIN ET DÉPUTÉ

Ce Youtre, député actuel de Villeneuve-l'Archevêque, comme le fut, je crois, son père, le gros propriétaire de Chatou, était dans sa jeunesse à peu près christianisé, grâce à son frottement continuel avec l'élégante jeunesse de Bonaparte : les Carnot, les Lapparent, les Frossard etc. Ayant été raccroché par lui à la succursale, nous fîmes avec Elliot, un type des houillères de Ronchamps, un voyage de circumpédestration en Belgique et

en Prusmanie. Javal excellait à raconter des histoires, qu'il attribuait à son père et qu'il tirait de la morale en actions.

Ce qui ressortait de plus clair de ces narrations c'était la bêtise étrange des électeurs de son père Non, Messieurs ! vous ne pouvez vous figurer la stupidité de ces gens-là, qui avalent comme des carpes toutes les bourdes qu'on leur jette. Quand nous les recevons, c'est à mourir de rire. Mon père s'amuse avec les hommes ; ma mère et ma sœur avec les femmes. Moi je prépare les rafraichissements, et je leur compose de petits mélanges qui se portent bien et qu'ils dégustent en faisant claquer leur langue....

Aujourd'hui, ledit Javal, après s'être empêtré dans les houillères du prolongement de Graissessac, a retrouvé les dits électeurs, et ajouté à ses petits talents de mastroquet, l'arrachage gratuit et pas obligatoire de leurs quenottes endommagées par les mélanges facétieux.

L'ÉMIGRATION

CONSEILLÉ PAR LE CHATELIER PÈRE

A peine arrivé à Nancy, mon pays, encore à peu près inconnu comme richesses minérales, je fus sollicité par Le Chatelier père, le grand type de grandes Compagnies. Cet homme fort distingué avait comme principe, qu'il ne fallait pas s'encroûter, et qu'il était prudent d'émigrer de temps en temps, pour se former le cœur et l'esprit. Il voulait m'envoyer en Autriche, où Dubocq avait manœuvré fort judicieusement. Je préférai me marier et le brave Barré partit à ma place.

CÉLÈBRE THÉORIE
DE LA
CASSEROLE ET DU LIÈVRE

Dubocq, ennuyé du départ de Barré, me fit un discours en $n+1$ points sur la cuisine lorraine du fer pour l'avenir. Il s'y entendait parfaitement, ayant réalisé de fort belles choses, en Bohême et dans le Banat de Hongrie.

Sachez, dit-il, que pour faire un civet profitable, il faut du lièvre et pas de chat et que le lapin n'est qu'un piètre régal ; quant à la casserole et au système de chauffage, c'est un détail qui peut coûter plus ou moins d'argent, mais ce n'est qu'un détail.

Je prévois de grandes choses, sous peu de temps et, si l'on n'y prend garde, il y aura de terribles catastrophes dans cette cuisine métallurgique. Veillons au grain.

Nos prédécesseurs nous laissent un terrible héritage.

Levallois, absorbé par la direction de Dieuze, la carte géologique de la Meurthe, et par ses fossiles, n'a pas eu le temps de chasser les lièvres.

Jacquot, confit dans sa géologie mesquine, paresseux et détestant l'industrîe à cause de son parent Labbé, qu'il prétend l'avoir volé, et des de Wendel qui ont demandé son changement, n'a rien fait, ni Trautmann, qui préférait boire des chopes non plus.

Daubrée, c'est Daubrée, savant de salon, qui ne vise qu'à colliger les bonnes places à Paris, en se donnant le moins de peine possible, et en exploitant tous les camarades, surtout les jeunes.



Keller a bien commencé, mais il était trop loin. Aussi que des désastres financiers ont suivi cette paresse !

Voyez l'affaire de Novéant ! le Prussien Puricelli a commencé par bâtir un bon bureau pour son directeur, puis deux grands hauts-fourneaux, puis un pont sur la route de Metz, puis un plan incliné : enfin on a pénétré dans la mine et. ...

pas de lièvre à mettre dans la casserole !

2 million de raclés net.

Si les Gauthier, près de là, n'ont pas fait de bonnes affaires, c'est à cause du Lapin.

Voyez au contraire les de Wendel tout-puissants ! C'est leur excellent lièvre qui fait leur force.

Travaillez-donc à cet chasse et ayez l'œil !

Ce petit cours de cuisine fort alléchant me fit lâcher la Faculté. N'avais-je pas à payer à l'Etat ma dette de reconnaissance, pour m'avoir élevé gratuitement jusqu'à ma position ? Payons nos dettes d'abord, nous verrons après ! Ceci me paraît catholique.

Je commençai donc la révision générale de la carte de Levallois, avec applications pratiques à l'industrie, à la recherche des sources, et à l'agriculture ; j'avais du pain sur la planche pour longtemps.

L'ÉCLOSION DU CHAFFOUINISME

Pendant que les travailleurs se mettaient résolument au travail, les Chaffouins se concertaient partout, tout en ne faisant rien.

A Nancy, la réunion se faisait au café Baudot, au 1er, en face du doigt de Stanislas. On y voyait Volland et son chien, Berlet le futur sous-secrétaire d'Etat aux Colonies et $n+1$ autres avocats, faisant semblant de regarder le père Xardel jouer au billard.

A Paris, chez Procope, l'illustre Pipe-en-Bois haranguait successivement Gambetta, Freycinet, Cuvinot, Béral, Bouchez, Dupré et 2p+1 autres.

Partout la même chose : on correspondait d'un groupe à l'autre ; de vagues indices flottaient dans les airs. Tous les humaient, avec des rictus de petits vautours, aspirant une proie encore éloignée.

A Nancy, le bon Varroy, rejetant tout le fardeau du contrôle sur Keller, se gaudissait dans la Juiverie, et complotait avec Tourtel le moyen d'assurer un économique débouché à la brasserie de Tantonville, affreusement mal placée près de Vézelise, le pot de chambre de la Lorraine.

Le moyen, c'est bien simple, pére Tourtel ! Il suffit d'englober votre brasserie dans un réseau d'intérêt local. Nous monterons le bourichon au Conseil général : on intéressera la majorité des membres par des promesses pour tôt ou tard. Vous savez faire parler les cafetiers, les mastroquets ; avec eux on va loin, et vous aurez votre ligne.

Si vous faites ça, Varroy, vous serez Ministre. Je m'en charge. Mais c'est égal je ne vois pas bien comment nous trouverons un tonnage suffisant.

Et ce bön Bracpasniais, pour qui le prenez-vous donc ? C'est lui qui va dénicher du tonnage.

En effet, je trimai pour ces bons pélerins, rôdant partout, me glissant dans les trous de renard ou dans les anciens travaux des Gallo-Romains, ana-

lysant, comparant, calculant. J'arrivai à des chiffres de tonnage énormes qui ont été dépassés. Ces chiffres ont décidé le belge Stockelt à construire la ligne du père Tourtel : ils ont du flair ces Belges, pour les bonnes affaires de France ; du reste, leurs ingénieurs sont très pratiques, à part ceux de Bruxelles. Cette affaire, cinq ans après, donnait 11 0/0.

Varroy n'y croyait pas à mes chiffres : nous nous sommes chamaillés à propos de ses tracés, qui n'étaient pas à la hauteur des besoins à desservir dans l'avenir. Aussi, je l'ai combattu tant que j'ai pu aux commissions : il ne m'a jamais pardonné mon acharnement. Dame ! il craignait de rater le Ministère promis par Tourtel.

Or, le père Tourtel était un jouteur de première force dans les turnes, dans les fermes, partout. La Régie ne lui faisait pas peur : je l'ai trouvé un jour dans un train, avec Larcher l'avocat, causant d'une affaire qu'il avait sur les bras pour $n+1$ brassins non portés en compte, disaient deux agents, et cela au moment de son élection au Conseil général. Qu'est-ce que vous feriez à ma place, Bracpasniais ? Moi, j'irais trouver le Procureur et je me ferais poursuivre. Tête de Tourtel ! Je n'ai plus entendu parler de cette affaire intéressante.

CE VEINARD DE STEINBACH

Sur ces entrefaites, je vis un jour entrer dans mon bureau un type bien nourri.

Monsieur, mon frère fait du bon papier à Malmedy, pays autrefois français, annexé par la Prusse.

Moi, j'ai fait mes études à *Lièche* en Belgique, et je ne fais rien : ça m'embête fortement. Ayant du quibus, on m'a conseillé de venir faire de la métallurgie à Nancy, et je viens vous présenter mes civilités.

Très bien : çà m'intéresse immensément. Déboutonnez-vous hardiment. Il n'y a pas de mouchards ici.

Or donc, comme du bas de Malzéville la vue est charmante sur la forêt de Haye en face, au-delà de la rivière, et comme par derrière, sur la Côte Rôtie, pousse du bon petit pineau, vous comprenez que la situation est toute indiquée, J'ai donc acheté conditionnellement tous les terrains nécessaires.

Fort bien : ça c'est pour la casserole, mais le lièvre ?

Qu'entendez-vous par ces paroles ?

Ah voilà ! c'est un terme technique à Dubocq. Le lièvre c'est le minerai.

Eh bien ! il y en a beaucoup dans la côte derrière ?

Non, Monsieur ! il n'y a que du chat.

Eh ! Monsieur ! j'ai fait un *pouits* de 62m50 au fond de la carrière, sur le plateau, et j'ait rouvé une couche de 2m50 de fort bon lièvre.

Non, Monsieur ! c'est du chat. Bibi a vu tout ça depuis longtemps.

Par exemple ! c'est trop fort ! Venez-y donc voir.

Tout de suite nous y fûmes.

Voilà, Monsieur, tous les échantillons bien alignés dans l'ordre. Ça c'est du pur chat, avec quelques poils de lapin. Quand vous aurez dépensé un million, pour le moins, à bâtir la casserole, je vous garantis que vous ne serez pas long à vous ruiner de fond en comble, et la casserole restera à la ferraille comme celle de Puricelli. Faites analyser et vous verrez.

Tête de Steinbach ! Je le laissai sur son *pouits*.

Huit jours après réapparition du type.

C'est du chat ! Monsieur. Comment donc faire ?

J'avais pensé dans l'intervalle et lui dis : J'ai votre affaire et très chiquement. Voyez sur cette carte cette mine de Chavigny : elle est remplie de

lièvre fort estimé des Gallo-Romains, dont les crasses sont pleins les vignes. Je compte sur 120 hectares à 2m70 d'épaisseur, ça fait huit millions de tonnes ; à 1 fr. de bénéfice, au moins, j'en suis sûr. Ça fait au moins huit millions de francs qu'on peut réaliser rapidement.

Vous voyez que si j'aimais l'argent, il y aurait là un beau coup à faire : car le propriétaire, M. Moreau, fils du conseiller à la Cour, et membre du Jockey-Club à Paris, n'y connait rien, et se borne à palper les sous que lui envoie le régisseur de sa petite usine, bonne à démolir. Voyez-le donc. D'autre part, voyez cette petite ligne, qui serpente au pied de ces charmants coteaux de Messein, Ludres, Houdemont : c'est un chemin de fer que va faire votre ami Stockelt. Ici vous pouvez établir votre plan incliné à peu de frais. Voyez ce raccordement à Jarville, avec dérivation, au-delà du canal, comme ligne de ceinture à l'Est de Nancy jusqu'à Champigneulles ! Là dans ce petit coin, vous serez comme un coq en pâte, entre canal et chemin de fer. Achetez ces terrains dont personne ne connait la valeur, si ce n'est Bibi, et tout ira ben.

De vrai, je mettrais la main sur tout cela avec de bonnes promesses de vente, je gagnerais 500,000 fr. en huit jours. Mais, je n'aime pas l'argent. Voilà comment nous sommes dans le Corps des Mines français.

Tête de Steinbach ! Il s'en fut hébêté.

En voilà un veinard ! me disais-je, qui tombe juste à point pour gober ma meilleure prune. Si Moreau savait ça ! Mais quels titres en somme a ce Moreau à palper cet argent ? S'il était industriel, énergique, désireux de bien faire pour son pays, j'irais lui dire. Mais ce n'est qu'un jouisseur de la vie : il ferait un coup avec quelque banque sans profit pour le public. Ce Steinbach, en somme, c'est un industriel, qui vient résolument travailler et tailler dans le neuf. C'est un Belge, c'est vrai, mélangé de Français annexé ; mais les Belges sont des Français. A lui la prune !

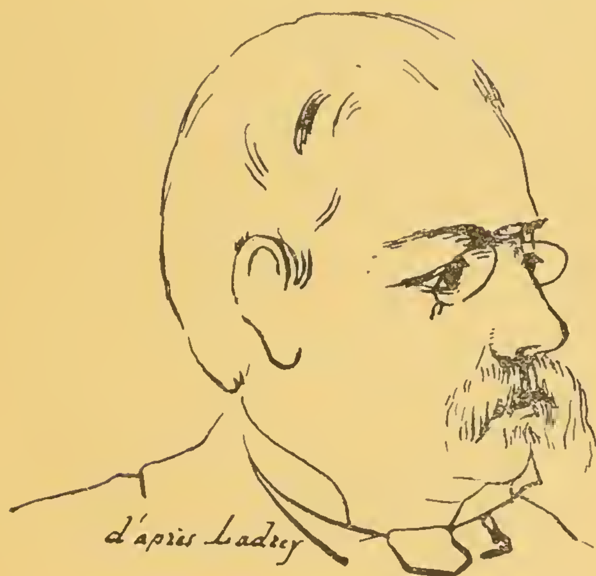
Au bout de quinze jours entre Moreau. Dites-donc, mon bon, connaissez-vous le nommé Steinbach ? — Parfaitement, c'est moi qui vous l'ai envoyé. — Vous êtes bien gentil : savez-vous qu'il m'offre 360,000 fr. de mon affaire ? — Ah ! s'il m'avait consulté, il n'aurait offert que 200,000 et vous auriez accepté. — Tête de Moreau, qui déguerpit instantanément, pour aller signer le contrat chez le notaire.

Revient Steinbach, qui me dit négligeamment : j'ai fait cette affaire, et je viens vous remercier. Je lui conte la fuite enthousiaste de Moreau. — Tête de Steinbach !

J'aurais du faire ces clichés délicieux : mais le temps efface les lignes du souvenir.

Pour en finir avec ce type, je dirai qu'il fit de bonnes affaires, et revendit, grâce encore à moi, son affaire à une délégation de la Banque de Paris et des Pays-Bas, avec un bénéfice de $n+1$ millions, pour aller planter ses choux à *Lièche* ou a Bruxelles. A son dîner d'adieu je fus invité : mais, comme ça déplaisait au Juif Fould, je fus désinvité. C'est tout ce que m'a rapporté ma première prune : *un affront de première classe* ; tout Nancy a su ça. Une bonne occasion de faire jouer mes pompes Aplusbi.

BARBE N'EST PAS VEINARD



Pour un type, Barbe fut un type comme on en voit peu ; moi je ne dis pas veinard. Avec une activité et une énergie extraordinaire, il a mal tourné, ayant négligé de se coller dans la boule la pharmacie de St-Mathieu. Sans cette *chaouatte*, comme disents les flotteurs de Raon-l'Etape, le train va toujours par zigs et par zags, et paf ! on se flanque dans les piles ou dans les aiguilles des barrages. Va-t'en un peu rattrapper ton bois quand il file comme ça dans la furie du bouillon !

Or donc, Barbe avait lâché l'artillerie, pour faire de la fonte non loin de la patrie de Jehanne-la-Pucelle. Son papa, qui avait gagné une tapée de picaillons, en faisant suer les brodeuses de Nancy et autres lieu, lui en fit part.

Séduit par la beauté du paysage de Liverdun et la cuisine de la mère Bugnet, il s'établit en cet endroit, près du canal et du chemin de fer. Il avait bien calculé que ses galeries souterraines seraient juste à la hauteur du gueulard de ses fourneaux. Ça c'était bien. Mais il ne connaissait pas la théorie du lièvre, et son lièvre n'était qu'un pauvre lapin fort mêlé de chat.

Aussi Dubocq et Keller, qui avaient le nez fin, refusèrent-ils avec ensemble d'assister au dîner d'inauguration.

Pas veinard, Barbe ! s'être donné tant de mal à transporter à Liverdun tout l'outillage de Novéant, pour cracher de la fonte coûteuse et infectée de soufre ! Attrapper des reproches de toute une clientèle, des procès-verbaux coup sur coup de ce cochon de Pugnière, de ce sale Puton ! toujours courir, à 17 kilomètres de voie de terre, chez ce sale juge de paix pour ces cochons d'ouvriers ! Et ce sale Bracpasniais, qui a le toupet de m'adresser des admonestations, le crétin ! Tout ça pour arriver à la faillite ! Pas de ça Lisette !!! ça c'est bon pour les Gogos !

A l'aide de la Société Industrielle, dont le chef, Bureau, fut condamné à $n+1$ mois de prison, Barbe père et fils firent la grrrande Société de Liverdun. On posa des affiches jusqu'à Constantinople et Téhéran, et les Gogos aboulèrent leurs écus.

J'ai dûment éreinté cette sale affaire dans un rapport officiel qui n'a fait aucun bruit. Voilà comment j'analyse, de mémoire, à peu près, les éléments de la pilule de quatre millions.

600,000 fr. gratifications à divers.
1,200,000 fr. valeur maximum de l'apport.
2,200,000 fr. Bénéfice net de l'opération, moins 100 ou 200,000 fr. de frais de publicité.

Ceci, n'amenait ni fonds de roulement, ni de quoi construire une forge. On y engloutit, je crois, cinq ou six millions d'obligations, puis d'obligations hypothécaires.

Pendant ce temps, les Barbe écoulaient leur papier, sous formes variées, dans toute la Gogoterie française, en complicité de $n+1$ Juifs et se désempêtraient de cette mélasse. Ils y ont bien laissé quelques petites bribes par-ci par-là : car un certain nombre de gogos dégogotés les ont menacés de la Justice et ont obtenu le remboursement.

Pour se garer absolument, ils se sont lancés jusqu'au cou dans le chaffouinisme le plus éhonté : le père a été décoré, et le fils est devenu Ministre de l'Agriculture, despote absolu de l'administration

forestière, qui l'accablait de procès-verbaux. Personne n'a rien dit, tant la stupéfaction était profonde dans tous les camps. Quel signe d'horrible démoralisation ! ! !

C'est encore Bibi qui en a subi les ennuis. Une tapée d'actionnaires de mes amis m'écrivaient de partout, sans m'envoyer de timbres-poste. Vendez ! Vendez ! répondais-je, pour 100 fr., pour 50 fr., pour 30 fr. Il ne restera rien que des ennuis.

En effet, les fers à T, l'espoir des actionnaires s'obstinaient à criquer partout sous l'embrassade des laminoirs. Pour empaumer les clients, Barbe, Vian, (je crois, son successeur à la Chambre), et autres directeurs, employaient des trucs que je ne veux pas raconter tant c'est shocking ! Demandez la narration à Rogé de Pont-à-Mousson, le patron des acquits à caution : il a la langue aussi bien pendue que le bras long, et saura vous en dégoiser autant de kilomètres de tartines qu'il fait de kilomètres de tuyaux.

Et les administrateurs de la boite s'acharnaient à me mettre ça sur le dos.

Un jour, à 6 heures du matin je monte dans un compartiment, pour aller faire ma visite annuelle à Liverdun : j'avais prévenu le directeur de ma scie obligatoire. Dans ce cabanon étaient assis deux types : l'un, Perruchot, ancien fondeur de l'usine, puis préposé aux immenses caves à dy-

namite, où Barbe flouait les Contributions indirectes, l'autre inconnu. Chemin faisant, l'inconnu, qui était simplement l'Administrateur délégué, dit à l'autre : Hier, j'ai fait route, de Paris à Nancy, avec un type qui m'a bêché Liverdun de fond en comble: Ça ne peut être que ce brigand de Bracpasniais — Tête de Bibi.

A Liverdun, le directeur nous reçoit avec ensemble et fait la présentation : Tête de l'inconnu.

Encore là un tas de clichés que j'aurais dû faire !

Nonobstant, la faillite survint, laïque et obligatoire ; seuls se tirèrent d'épaisseur les quincailliers de Nancy qui accoururent avec $n+1$ charrettes, et pillèrent tous les magasins, ne laissant que 11 gros fers a T honteusement ratés. Les procès furent splendides, dit-on, mais n'aboutirent pas à grand chose. Trop tard ! Tas de gogos ! Mr le Président du Tribunal de la Seine me fit l'honneur de me confier une expertise conservatoire de la boite. Je m'y introduisis avec précaution, en sortant du bois : car je m'étais payé le plaisir de venir pedibus, avec ma carte, donnant par-ci par-là quelques coups de crayon discret. Ma carte ! c'était mon ministère ! ne perdons pas la carte !

Les misérables maisons d'ouvriers (elles rapportaient 33 0/0 aux patrons, le reste perdait) gisaient là aux trois quarts effondrées. Est-il possible qu'une famille ait pu grouiller dans ces taudis,

tandis que ces chaffouins mettaient effrontémént les millions dans leurs poches ! Ah ! ça ne m'étonne plus qu'ils aient été faire des coupes réglées dans les bois de l'Etat !

Les machines sont graissées, c'est bien. Les toitures sont misérables : mais avec un peu de zinc on peut s'en tirer.

Mais les maçonneries ! Säkerhets ! où est donc le mortier ? Bigre de Bigre ! ce n'est que de la grouine ! Misère de bon sang ! Ne touchons pas à ces piliers ! ils me tomberaient dessus. Et ces tuyauteries, minces comme du carton ! Mince, alors !

Je fus chez la mère Bugnet, manger ma choucroute et ma saucisse, et faire un rapport conservateur mais bien senti. Et je repris ma carte pour faire un autre tour pedibus.

CÉLÈBRE DISTRIBUTION DES PRIX
A POMPEY

Faut pas croire, Messieurs, que nous n'avions pas quelques doux plaisirs, surtout sous l'empire, avant le règne des Chaffouins.

Un jour, le père Maggiolo, le recteur, jugea opportun d'aller en personne faire le discours de la distribution des prix à Pompey, point éminemment stratégique. Vous voyez ça d'ici, confluent de la Moselle et de la Meurthe, d'où Meurthe et Moselle.

Derrière l'orateur, la claque imposante, présidée par le facétieux de Baine, l'Inspecteur le plus rigolo de la Cie de l'Est, Lavisse avec ses cheveux, Bibi avec sa tête, le sympathique Henry, professeur d'histoire, Claude le médecin, le joyeux père Gautherot de Marbache, Pailler le maire, viticulteur en blanc, le curé, l'instituteur et $n+1$ autres. La claque fonctionnait comme un seul homme, si bien que l'orateur en pouffait malgré lui.

Têtes des parents ! Têtes des enfants. Quel admirable cliché !

Après la dernière salve, la claque tout entière, s'en fut dévorer, chez Pailler, une quiche au lard, arrosé du blanc du crû. Nous l'avions bien gagnée.

Jamais ! non jamais, Lavisse ne retrouvera, à l'Académie française, de journée aussi désopilante que celle de la quiche à Pompey !

Aujourd'hui, le pauvre Pompey tremble, comme les feuilles d'automne, devant l'armée d'Israël régie par Fould et Dupont ! Et c'est moi qui ai fait ça !

Quel gredin je suis !

LA GUERRE

J'étais sur le Hohneck, avec mon épouse, à musarder devant les horizons : au loin la Forêt Noire et pourtant riante et hospitalière, où j'ai fait $n \times 1$ tours ; tout près, l'Alsace chérie, avec ses splendides et étranges vallées infestées de youtres ; là-bas le Hohenkönigsburg, où, un jour, ma tête sortit du brouillard pour glisser une œillade sur une grande mer d'argent ; là-bas le ballon de Guebviller, dont la descente sur Wesserling n'en finit pas, ce qui m'a obligé de porter mon épouse sur mon dos pour ne pas rater le train. Derrière, les belles sapinières de Longemer, qu'on a envie de caresser, comme un grenadier son bonnet à poils ; les lacs paisibles, entourés des grands troupeaux et des boîtes à fromage. Sous soi, des myrtiles qui font des clichés sous vos pantalons.

Tout allait ben.

Lorsqu'arrive la terrible nouvelle : la guerre est déclarée.

Ça c'est autre chose.

Se ramasser, et regagner son trou fut vite fait. En route, d'Epinal à Blainville, de Blainville à Nancy, à toutes les stations, les cuirassiers s'em-

piffraient des casquées et des cuirassées de vin bondé dans des cuvées, les adieux des parents! bas chic! là pas chic!

Devant chez moi, sur le cours Léopold, encore des cuirassiers, plein, tout plein. Une table d'officiers sous ma fenêtre. Pas de vin dessus! Mon épouse dit : je vais leur envoyer du Beauregard ou de la Côte des Chanoines. Bien dit, que j'dis. Mais voilà que l'planton débouche de la rue St-Michel, avec deux seaux de glace et huit bouteilles de champagne dedans. Alors j'dis : mauvais tabac.

Grandeau, d'son coté, disait : vous êtes foutus : j'ai vu les allemands à Heidelberg. Gare!

Mince! j'étais aussi de cet avis là, connaissant les types.

Et cependant, il y avait quelque chose dans l'idée de Bazaine : les allemands du sud nous sont sympathiques. D'autre part, j'avais une certaine confiance dans ce Bazaine, l'ayant vu de près, à Jarville, au dîner d'inauguration du père Leclerc, où il parlait sec et buvait comme six.

Quoi qu'il en soit, le dernier turco de Mac-Mahon venant de filer par la vieille route de Toul, les 4 uhlans de Stumm firent bientôt leur entrée solennel par la porte St-Georges : je les vis dans la rue des Dominicains et j'en reconnus un, le larbin qui m'avait ouvert les portes à Neunkirchen. Il m'a semblé qu'il me faisait de l'œil, le gueux!

Je m'en retournais l'oreille basse, lorsque, devant la boite des étudiants, cours Léopold, je rencontrais Volland et Varroy, qui causaient mystérieusement : Bracpasniais ! nous aurons la République !

Jeanfoutres ! pensai-je et je rentrai. Cest bien çà, ces sales types ! ces jours ci, ils ont déjà organisé, pour se défendre des voleurs imaginaires, des compagnies de volontaires, et nous avons passé les nuits à rôder, comme des crétins, dans le faubourg de Metz désert, des triques à la main, pendant que le gros Sidrot, notre commandant, roupillait tranquille ! quels crétins nous sommes, les gogos du Devoir ! nous aurions bien mieux fait de réveiller ce gros fumiste et de lui carresser les côtes !

Mais c'était pas le moment de musarder : les Bavarois tombaient dans les maisons comme des nuées de fourmis. La première fournée, j'en eus 36 : 4 officiers dans nos lits, 8 sous-offs au salon, le reste dans les bureaux. Moi et mon épouse, la bonne et l'enfant à la cuisine, servant ces intrus. J'utilisai la blagologie de Javal, et composai des breuvages substils. D'ailleurs, pour ne pas perdre la carte, je l'avais glissée, comme cuirasse, entre ma chemise et mon gilet de flanelle. Ils me l'auraient prise, ces farceurs !

En ville, Welche se démenait comme un beau diable, pour sauvegarder les picaillons de tout le

monde, sans se plaindre des officiers prussiens, qui le pillaient, et laissaient, pour témoignage de leur satisfaction, leurs ordures dans les lits, sur les canapés, sur la table de la salle à manger.

Les chaffouins, eux, se tenaient cois, sans rien faire. Comment s'y sont-ils pris pour échapper à la plaie des logements militaires ? Je n'en sais vraiment rien. Ils avaient chacun un officier en permanence, bien doux, bien discret : c'était tout.

A moi, on envoyait les allemands par peletons : un beau jour, nonobstant ma pharmacie et les menaces de deux grands diables d'artilleurs, qui avaient tiré leurs sabres, je laissai ma femme avec les casseurs d'assiettes, et je fus à la Commandatur. Là, on me donna un gendarme à pointe, avec lequel je fus à la mairie, bureau des logements. J'enlevai le chaffouin de dessus son siège, et me mis à sa place. Puis, prenant 2 billets de 8 hommes qui m'avaient été envoyés, je dis : Je mets ces billets sous le tas des autres, et j'en prends deux dessus. J'veux pas tricher.

Je repartis avec mon gendarme, qui cueillit 16 de mes larbins, et nous fimes un monôme original jusqu'à la rue d'Auxonne, chez le propriétaire du grrrand Picard. Dupuis cette aventure, les chaffouins me laissèrent un peu respirer.

Je ne vous raconterai rien de la guerre : je ne suis pas un historien.

Je m'indignais de rester sans nouvelles de l'Administration : comment, rien de rien ! Ce serait cependant bien facile !

Enfin, j'apprends, à ma grande surprise, que Varroy, Pugnière et mon cher Joseph viennent de filer pour Bordeaux. Quels fumistes que ces Ponts ! laisser Bracpasniais dans la panade !

Je pris un laisser-passer pour Heidelberg, la ville chérie de Grandeau.

En route, le père Frécot, à Metz, me donna un papier pour Freycinet : je le mis sous le cuir latéral de mon chapeau.

De Metz à Kreutznach, je rencontrai $n+1$ Prussiens de connaissance, tant de l'Ouest que de l'Est : nous causâmes comme en pleine paix : il me sembla qu'ils voulaient déjà m'annexer.

A Mainz, je dînai en face d'une rimbambelle d'officiers prisonniers : point ne les regardai. Quand je me levai pour reprendre mon chapeau, plus ne le retrouvai ; un convive allemand emportait sur sa tête le papier à Frécot. Il restait un chapeau, je le pris et m'en fus. J'eus la frousse jusqu'à sortie de la Germanie.

Voyez vous Bibi, errant dans les rues désertes de Heidelberg, toute la nuit, avec la frousse? Je cherchai en vain le chemin des philosophes, et point ne le trouvai. Enfin je grimpai sur un bloc de grès, pour musarder au clair de la lune.

PETITS CLICHÉS BORDELAIS

Arrivé à Bordeaux, je fus d'un trait à la boite administrative, sans me laver.

A quoi bon ! sommes nous pas en guerre ? La poussière noire des chemins de fer vous donne un cliché martial.

Le père Boureuille siégeait, comme à l'ordinaire, et me reçut bien. J'aimais d'ailleurs beaucoup ce type, qui menait le personnel posément, sans s'effaroucher de rien, et faisait les avancements en bloc, par promotions et sans choix, calculant fort sagement, que, si les uns travaillent beaucoup et les autres fort peu, en somme, ça faisait balance dans le compte. Moi ! qu'est ce que j'ai jamais demandé ? avancer à mon tour et rien de plus.

Ce type m'ayant béni, je fus au Génie civil des armées, où trônait le bon Dupuy, flanqué de Cuvinot, de Bazire et $n+1$ jeunes juifs à Crémieux. Tout ce monde se chauffait le derrière fort commodément. Pugnière et Joseph avaient déja leur commission pour le 26e corps de Billot.

Qu'est-ce que vous venez fiche ici ? me dit-on. Il n'y a rien pour vous.

Tête de Bibi.

Nonobstant je répliquai : si, dans $n+1$ minutes, je n'ai pas ma commission de commandant, je r'file à Nancy, et j'affiche l'histoire sur les murs de la Mairie. Alors j'eus satisfaction.

Je me précipitai chez un tailleur recommandé, et je trouvai un uniforme tout fait en gros bleu. J'enfile le pantalon : crack ! il se fend quelque part. Heureusement, j'avais un pardessus qui masquait l'avarie, sans quoi les gavroches auraient pu me faire la conduite.

Ces diverses émotions m'autorisaient à chercher un gite. Près de la boite à Boureuille, je trouvai un hôtel où, en plein jour, on est obligé d'allumer sa bougie. Quelqu'un sortit de la chambre voisine, toujours avec une bougie. C'était Barbe !

Qu'est-ce que vous venez foutre ici ? Eh bien ? et vous !

Moi ! mon bon ! je fais de la dynamite à Paulille, près Port-Vendres, aux frais de l'Etat.

Figurez-vous que j'ai trouvé ça à Sarrebrück, au mois de mai, chez Puricelli. J'ai acheté le brevet à Nobel, et j'ai fait les essais à la pyrotechnie à Metz. Après avoir rendu Toul, j'ai emmené mon lieutenant, et nous avons monté l'affaire, pas avec mes sous, mais avec ceux que me fournit Gam-

betta. Je suis ici pour lui en tirer encore. Venez voir ça. Il y a une fortune là-dedans.

Le soir, tout en recousant mon pantalon, je musardai quelque peu sur l'emploi de cette terrible substance, et sur les grands services qu'elle pouvait rendre, en empêchant les Allemands d'affluer toujours sur Paris. N'avais-je pas vu, de mes yeux vu, à la gare de Metz, les landsturm ne s'embarquer en wagon que sous le baton de leurs sous-offs ! oui, la résistance était possible ! Ah ! brave Gambetta, qui sort de Paris dans son ballon ! quel type ! quel type !

Le lendemain, je fus chez Cuvinot, lui exposer mon projet : avec la dynamite de Barbe, on pouvait faire sauter le tunnel du chemin de fer prés Lutzelbourg, en profitant du voisinage du tunnel du canal. Un bateau de minerai de Démonet, envoyé à Stumm, serait facilement muni d'une charge d'explosif, et engagé sous la voûte à la tombée de la nuit. Quand il ferait explosion, on serait déjà loin en route, pour faire sauter les ponts sur d'autres lignes, En peu de temps, avec quelques copains résolus, on ruinerait les communications allemandes, à peu près sans danger, etc., etc.,

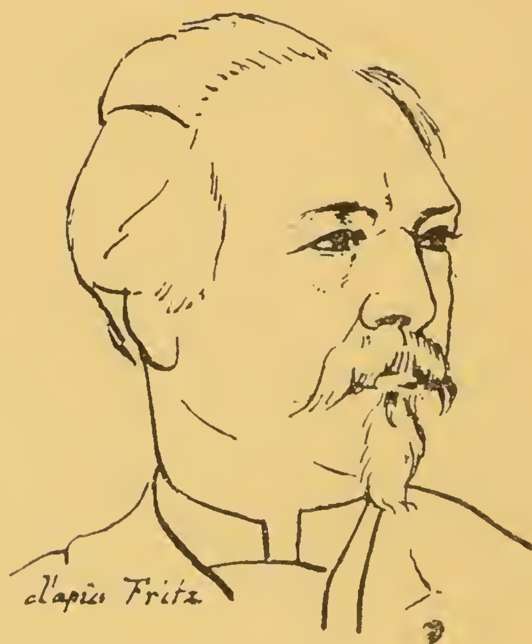
Le digne Cuvinot m'engagea à voir Freycinet.

J'y fus, mais le jeune Rabel et la cohorte sacrée des enfants de Crémieux m'interdirent toute ap-

proche. Je vis sortir Varroy avec un sourire énigmatique.

Je refus chez Cuvinot, qui me dit qu'il se chargeait de la commission ; il me donna, comme mission d'urgence, l'instruction sur place, à Paulille, des jeunes dynamiteurs.

J'allai voir Linder, qui s'occupait de capsules, et



lui exposai mes moyens : il en parut frappé. Tout allait ben et je fus me présenter au cercle national d'alors, en face du théâtre. Là, je retrouvai Keller, Joseph, Pugnière, le grand Haton de la Goupillière, qui préparait tranquillement sa leçon de Cinématique aux élèves de Pipo. Tout d'un coup

arrive Pipe-en-Bois, saoul comme un cochon, sortant de chez Gambetta.



d'après Caran d'Ache

L'patron est aussi saoul que moi ! Farceur ! il est v'nu ici à Bordeaux, parce qu'il s'trouvait trop au chaud en Picardie, où il est tombé ! Oh ! la la ! Ah ! ces farceurs de Paris !...

On le mit à la porte !

Mais le coup était porté. Comment tout cela serait de la farce ! Ces canons, qui s'amoncèlent sous les allées seraient en carton ! Alors que la résistance est réellement possible ! Alors qu'une poignée d'hommes peut anéantir l'Allemagne ! Mais qu'on flanque donc des tas de picaillons à Barbe et qu'on marche ! On règlera les comptes après sur le dos des Allemands.

Je partis pour Paulille, encore plein d'espérance. Là on manipulait la terrible nitro-glycérine avec un toupet de chien. Nous avons vu un jour un

seau de dix litres prendre feu devant nous : il y avait de quoi réduire un bataillon en molécules. Jamais je n'ai eu une frousse plus intense. Voir la mort possible à chaque centième de seconde, et se dire qu'il n'y avait qu'un seul moyen de salut, savoir de ne pas bouger ! Le lendemain, on n'y pensait plus et on allumait carrément des cartouches avec une allumette, sur une planchette posée sur la paume de la main, pour prouver aux conscrits que la dynamite était tout ce qu'il y a de moins dangereux. Je ne recommencerais aujourd'hui aucune de ces petites fumisteries. Les conscrits passaient 2 nuits avec des névralgies et des coliques épouvantables, produites par l'empoisonnement, puis ils rejoignaient.

Rien ne venait d'ailleurs de Bordeaux touchant mes grands desseins : au bout d'un mois, j'en eus assez. Pas d'autre distraction que d'aller à Perpignan, voir toujours les mêmes Garibaldiens étaler, avec leurs chemises rouges et leurs grands sabres, le même enthousiasme bruyant dans les mêmes cafés, criant contre les traînards et ne démarrant pas davantage. Les braves Catalans les regardaient comme des curiosités de la foire, et trouvaient que le soleil du Midi vaut mieux que les frimas du Nord et du Centre.

Je revins donc à Bordeaux relancer Cuvinot qui, très mécontent, me renvoya rejoindre Joseph et

Pugnière, au 26° à Argenton. Avant de partir j'eus une nouvelle représentation de Pipe-en-Bois.

Figurez-vous, disait-il, que l'patron a reçu ce matin un type de Lunéville, le nommé Parisot, ancien notaire. Après lui avoir octroyé une chope, l'patron lui proposa d'être colonel d'Etat-Major : Non, ça c'est plus que rigolo ! Un notaire colonel d'Etat-Major ! Oh ! la la ! Mais l'type, qu'est pas bête, a simplement dit qu'il voulait être sous-préfet, après la paix, et c'est convenu. Elle est bien bonne !

C'était vrai : en sortant du cercle, je trouvai Parisot sur la place du théâtre. *Quantum mutatus ab illo Parisot*, pilier du café de l'Europe à Lunéville et meneur de cotillons chez les Juives fortunées ! L'air digne et compassé, il m'esquissa un sourire protecteur : je lui envoyai une grosse tape à la place où est ordinairement le ventre, et il éclata involontairement d'un rire convulsif. Hideux ! Serait-il donc possible que tous ces vampires voient la réalisation de leurs rèves dans l'anéantissement de la patrie? Je filai sur Argenton, où je trouvai Joseph et Pugnière tânés, comme des veaux, dans une salle d'attente : j'imitai leur conduite irréprochable. Le lendemain, dès l'aube, on se frottait le dos, pour se remettre, et nous cheminâmes à travers les rues encombrées de corps de soldats endormis. Sont-ils bêtes, pensai-je, ces chefs, de faire coucher les gens à la belle étoile,

quand il y a des maisons, où tout le monde peut se loger ! Mais ici, il faut mettre sa langue dans sa poche.

Nous faisions les besognes de bien des types, qui se moquaient de nous, notamment le commandant Brugère, qui allait se balader avec les officiers payeurs, pendant que Bibi faisait son projet d'étape. Si encore j'avais eu du cœur au ventre : mais c'était fini ; je fonctionnais comme une mécanique. Je me rappelle un soir : Joseph était parti d'un côté et moi d'un autre, pour faire couper des routes. J'avais des hommes qui piochaient, et je piochais bêtement. Commandant ! v'là des Prussiens ! ils vont nous tirer d'sus. Pas de danger ! allez ! ils n'tireront pas. Quelque jours après, la paix était faite, et Varroy député. Je rentrai chez moi, trouvant ma petite fille qui hurlait après notre prussien, pensionnaire obligatoire.

Sale pacha !

Il riait le brave homme ! ! !

Quel horrible souvenir que tout cela ! Penser que des héroïsmes sans nom auront été dépensés en pure perte, pour la frime, pour qu'un ramassis de chaffouins puissent se faire une gloire de la résistance opiniâtres des Gogos, et mettre la main sur la chose publique, gaspillant notre argent, en se fichant de nous.

Tous ces mâtins-là, chaffouins et juifs, se sont

bien gardé de rejoindre, ou ils se sont confinés, *avec soin*, dans les positions officielles ou dans les bureaux.

Ce sont les gardeurs d'oies et de dindons : nous sommes ces intéressants volatiles, depuis Saussier le général en chef, jusqu'à Bibi qui n'est plus rien.

Ces gardeurs se fichent bien de l'Alsace et de la Lorraine : ils se fichent de tout, pourvu qu'on les laisse plumer le Gogo.

Le doux Dupuy nous proposa tous pour la décoration. Personne n'eut rien : ça ce fut bien.

Je repris ma carte avec fureur, et j'y annexai un laboratoire, à l'aide de 5000 balles que me fournit le père Boureuville, sur la recommandation de Dubocq.

DIGRESSION SUR LES JUIFS

Dans l'Est, il est difficile de ne pas être enyoutré dès sa plus tendre enfance : car les youtres tiennent presque tout dans les villes, et dans les principaux centres, à la campagne.

Mes parents travaillaient pour les Caen et les Berr de Lunéville, et je faisais $n+1$ courses chez ces youtres. C'est là que j'ai vu les malheureuses ouvrières, se tuant pour gagner dix, quinze sous par jour, heureuses quand on ne les renvoyait pas, avec leur ouvrage à refaire, pendant que ces féroces exploiteurs se gaudissaient dans un luxe rapidement croissant.

C'est dans ma jeunesse que les juifs ont commencé à christianiser leur religion. Les petites filles juives de Lunéville étaient furieuses de ne pas faire de première communion. Alphonse Berr a eu l'idée de la cérémonie de l'initiation, et les petites juives ont eu leur robe blanche. J'ai vu longtemps les juifs venir aux sermons catholiques, pour apprendre une apparence de morale chrétienne. Aujourd'hui, dans leurs choules, quand on entend un prédicateur intelligent, on croirait entendre Freppel ou Didon traitant de grands sujets de morale.

Leurs rabbins ont pris les costumes catholiques.

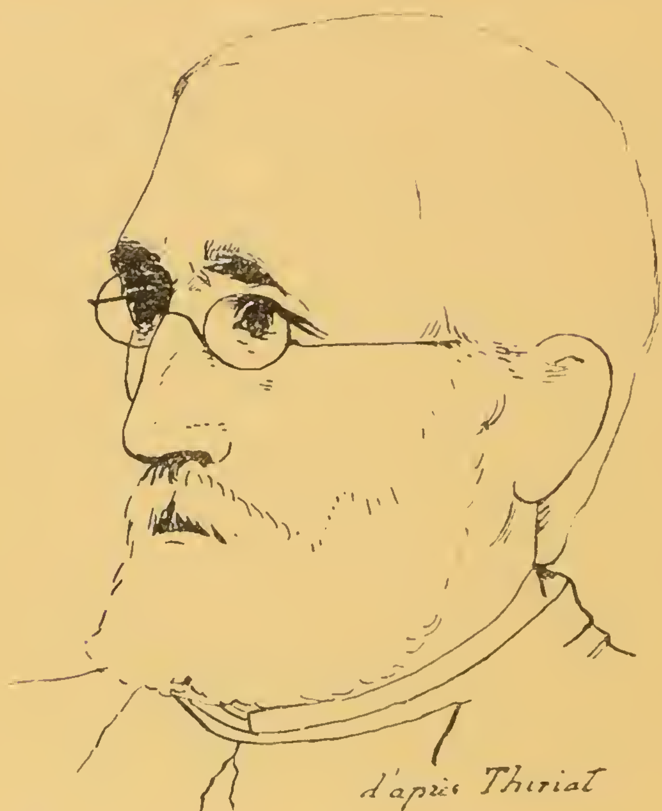
Voyez Dreyfus avec son petit air innocent : on



dirait un frère de la doctrine chrétienne. Isidor



pourrait passer à première vue pour bon type de curé. Quand à Zadoc-Khan, il fait tout ce qu'il



peut pour se mettre du Lavissium dans l'œil : mais il ne réussit pas. Son expression reste aussi effrayante que le regard d'un reptile vénimeux.

Les juifs font tout ce qu'ils peuvent pour amadouer les chrétiens, et ceux-ci tombent généralement dans le panneau, d'autant mieux qu'on les prend par la gueule et par les plaisirs.

Je me rappelle à Nancy, le riche Salmon, rue des Dominicains, qui donnait, bien que célibataire,

ou veuf, des soirées avec splendides gueuletons : Tout le beau monde allait là, s'empifrer de bonnes choses, sans réfléchir que tout cela était le produit du vol fait à l'Etat par fournitures de mauvais fourrages.

Partout c'est la même chose. Pensez cela, ô Gogos, tout ce qui vient des juifs est un composé de la sueur et de la peine de $n+1$ chrétiens ; s'ils vous flattent, c'est avec le ferme espoir de vous ratiboiser à fond.

Le jeune juif souvent se christianise partiellement : s'il y arrive totalement, c'est malheureux pour lui ; car il arrive, le plus souvent, à avoir pleine conscience de l'état de dégradation morale de son peuple ; alors il se tue de désespoir, comme mon ami Jacob à Nancy. Ordinairement le jeune juif garde en vieillissant un vernis civilisé : méfiez-vous ! car la haine contre le chrétien est d'autant plus intense qu'elle se dissimule sous ce vernis d'amabilité.

Le Chrétien c'est le *Goye*, suivant leur charabia : entre Goye et Gogo, M. Egger pourrait trouver une singulière ressemblance.

L'ANNEXION DE LA LORRAINE

J'ai l'intime conviction que la forteresse de Metz n'a été qu'un prétexte pour l'annexion de la Lorraine. Car indépendamment de la forteresse qui est peu de chose, et du riche territoire qui n'est pas rien, il y avait d'immenses, immenses richesses minérales, que Stumm et autres grands industriels convoitaient depuis longtemps, à savoir :

1° le grand bassin salifère de Dieuze, Moyenvic, Vic et Chateau-Salins qui taillait des croupières aux pauvres salines de Kreutznach et de la Ruhr;

2° le bassin houiller de St-Avold qui gênait l'Administration royale à Sarrebruck ;

3° l'immense et riche gisement minier étalé depuis le Rupt-de-Mad près Arnaville, jusqu'aux frontières du Luxembourg et de la Belgique, autour de la puissance déjà formidable des de Wendel.

La rectification de Francfort, sous couleur d'avantages pour Belfort, n'a été qu'une exigence supplémentaire des maîtres de forges allemands qui voulaient à tout prix, les riches minérais d'Aumetz, Audun-le-Tiche, Russange et Rédange.

Sans l'indomptable courage de Pouyer Quertier, tout le bassin de Longwy y passait avec Pont-à-Mousson et Marbache. C'est la seule fois, à ma connaissance, qu'une forte capacité pour le champagne a servi à quelque chose : on dit que Pouyer-Quertier a roulé Bismark sur ce liquide ; il faut qu'il ait eu une capacité singulière.

L'avidité avec laquelle les Industriels de toute l'Allemagne se sont précipités sur ces gîtes, et la rapidité avec laquelle le morcellement s'est fait, par une triangulation, immense ne peut se comparer qu'au travail des fourmis nettoyant une tête de chien. La fièvre était intense, et les Ingénieurs allemands, tels que Blees, ne dédaignèrent pas de se réserver leur part. J'ai vu de mes yeux plusieurs actes portant sa signature. J'ai même reproché à un français de Paris, d'avoir associé son nom à celui de ce gredin.

Les conséquences de ces faits peuvent être interprêtées par les hommes d'Etat. Mais je m'abstiens de commentaires, ayant mes raisons.

THIERS

Thiers, le père de la République conservatrice, est une des plus grandes figures de l'histoire française, le dompteur de l'atroce Commune, le Libérateur du Territoire, la Terreur des chaffouins et des Juifs.

C'est lui qui a dit ces grandes paroles qu'il faut répéter partout :

LA RÉPUBLIQUE SERA CONSERVATRICE OU ELLE NE SERA PAS

ce qui est tout aussi évident que d'appeler Gambetta un fou furieux ou un chaffouin.

Les chaffouins ont réussi à le démolir, en lui tendant un piège ; puis ils ont versé des pleurs de crocodile sur sa tombe.

A Nancy, ils ont eu l'effronterie de lui élever une statue, et de choisir le jour de son inauguration, pour essayer de retaper sur les Jésuites.

Jules Simon a eu le courage de défendre les Pères au nom de la liberté. Nous fumes deux sur l'Estrade pour applaudir. Je ne nommerai pas le second : il n'est pas en situation d'affronter la haine des Chaffouins.

DISTRIBUTION GÉNÉRALE

L'annexion doubla mon service : j'héritai du terrible bassin de Longwy, patroné depuis par Mézières.

La fièvre industrielle croissait partout : il semblait que les grandes découvertes imminentes flottaient dans l'air et qu'on les humait.

Les affaires pleuvaient de partout. Mon bureau était assiégé de quémandeurs de toutes sortes, depuis Duclerc, le Président du Conseil, jusqu'à de tout petits. Empêcher les uns de faire des bêtites, écarter les spéculateurs éhontés, conseiller les honnêtes gens, calmer les inimitiés, donnant, donnant toujours sans compter, les résultats de mon travail. Quelle gymnastique !

Le Génie militaire menaçait d'occuper, pour ses ouvrages, les gîtes les plus précieux. Il fallut combattre contre $n+1$ généraux, et combattre à outrance pour réussir, et j'ai réussi, non sans mal.

Pour suffire à mon laboratoire, j'enrôlai de charmantes dames, qui me confectionnaient, de leur jolis doigts, 100 filtres par jour. Dame ! il fal-

10.

lait finir ma carte pour l'exposition de 1878, et les résultats obtenus par moi trouvaient, au jour le jour, leur emploi chez des mains toujours tendues.

La théorie du lièvre et de la casserole a, bien entendu, toujours eu le rôle prépondérant : aux électeurs de Mézières, qui ont les sens aussi ouverts qu'ils sont avides, elle fait annuellement gagner au moins deux millions de plus qu'autrefois. Ils tapaient autrefois avec frénésie à l'ouest : ils se sont reportés avec enthousiasme à l'est, et je les ai vus distribuer avec joie 15,18 0/0 à leurs actionnaires, ce qui ne les empêche pas de crier aux Ministères, que la Métallurgie ne va pas. De leurs repaires de Longwy-bas et de la place Vendôme, que j'ai contribué à organiser, ils étranglent toute la France, après avoir repoussé les Anglais, les Belges et les Allemands, ils crient misère aux Chambres par l'organe de Mézières et pouffent de rire en sablant le Champagne.

Ceux qui n'ont pas suivi mes conseils s'en mordent les pouces. Le gros Dorlodot a fait perdre $n+1$ billets de cent mille à sa société de Jarville, en barbotant hébété dans la chattière de Vandœuvre, où je l'ai repêché, en lui conseillant d'acheter tout bêtement son lièvre à Steinbach. Ses actionnaires l'ont mis *avec soin* à la porte : il est retombé sur ses pattes avec les actions des aciéries de France ; ce n'est pas moi qui ferai mousser ces actions.

Les victimes le plus à plaindre de la casserole sont les fils Pougnet, les parents à feu Rolland de l'Institut. Contre mes avis multipliés, ils ont suivi les conseils du prédicateur Grüner, qui leur a fait bâtir, près des carrières de Jeument, fameuses par la blague des blancs cuirassiers à Bismark, une splendide casserole : mais, comme il n'y avait pas de lièvre, rien qu'un affreux chat, ils se sont perdus corps et bien, avec la banque de Darmstadt.

Et ce que tout ces gens-là m'ont traité de cré tin ! depuis le Juif de Mézières, jusqu'à Marrel de Rive-de-Gier. Vous comprenez ça : un type qui s'esquinte à enrichir les autres, par pur devoir, à raison de 16 heures par jour de labeur, à ses dépens ; qui réfuse (ô Jamblile !) toute liquidation touchant au service, toute propagation intéressée (ô Closson !) d'idées nouvelles, ça ne peut être qu'un crétin de première force.

Aujourd'hui, quand on parle de tout cela, à tous ces types, ils disent tout bonnassement que c'est pas vrai. Ce n'est pas à eux qu'on fera croire que c'est arrivé. Il y a bien $2p+1$ rapports dans les archives du Ministère, mais là, on fait bonne garde.

Crétin pour les Gogos, oui. Mais pour eux, non. Ils ont bien su me dénicher, pour m'envoyer rouler à l'Etranger, de Gibraltar à Smolensk, et de Toulon en Ecosse, avec la sainte autorisation de l'Administration. Je pourrais écrire pas mal de volumes

rigolos de mes aventures : un seul, sur la guerre Carliste dans les minerais de Bilbao, suffirait à disopiler tout le monde. Pas cher Bibi, pas cher ! Je demandais 3,080 balles d'honoraires à ceux qui m'en préparaient 30,000 (pas vrai Boulanger !) J'ai liquidé aussi fort honnêtement quelques étrangers qui s'étaient fourvoyé en France sans guide : dame ! depuis que notre pays est enferré dans la mélasse des chaffouins et de juifs, il est devenu quelque peu coupegorge. Qui croirait, qui pourrait croire qu'un barde sympathique, qui réussit à charmer les oreilles de Mézières, a tenté de piger un Anglais pas mal roublard ? Il n'y a que Bibi pour savoir ça : car il a tiré milord de guêpier.

Au Ministère, je devins une bassinoire de première force. Pour tout ce monde, qui ne désirait que le calme absolu, je devins un agitateur furieux, moi qui n'étais que la victime directe d'un énorme mouvement naturel, auquel je devais prêter seulement le concours le plus dévoué à mon propres dépens.

LES DÉBUTS DES CHAFFOUINS

Les Chaffouins ont commencé leur campagne de démoralisation, par la création d'infectes journaux destinés surtout à taper sur les curés. Volland et sa clique ont créé à Nancy le Progrès de l'Est, à Lunéville, l'Eclaireur. Rambaud, lassé d'être turlupiné par ses élèves, a consenti, non sans peine cependant, à prêter sa plume à cette sale besogne. On a fortement bataillé pour l'en récompenser. Benoît, le catholique, n'en voulait point à la faculté de Nancy ; Varroy pistonnait à Paris, écrivant à Volland tout son tracas (j'ai lu les lettres). Enfin, si je ne me trompe, on a obtenu du Ministère de l'Instruction publique, une mission littéraire chez petit père. Ce fut la voie vers la Sorbonne. Arriver à la Sorbonne en engueulant les curés ! C'est Lavisse qui a fait une tête !

Partout, ça a été la même chose. J'ai connu un type des plus misérables à Lunéville, louche au physique, aveugle au moral : c'est le fils à Totor, mon parrain, vous voyez ça. Volland et la clique le dépêchèrent sur Quimper-Corentin : il y engueula

dans son journal une tapée de curés : deux ans après il était sous-préfet. Totor me disait : l'eusses-tu cru ?

LES EXPLOITS DE PARISOT

Parisot, revenu de Bordeaux dans sa sous-préfecture de Lunéville, fut bientôt atteint du délire de la persécution ; tout ceux qu'il détestait sentirent ses terriblent griffes. Un jour, il eut le toupet de venir de me sommer, puisque j'inspectais, grâce à Freycinet, les enfants dans les manufactures, d'aller pincer dare-dare le directeur de la filature de Blainville, dénoncé par l'instituteur. J'allai enquérir et fis remarquer au directeur, qu'avec de semblable lapins, il lui serait sage de se conformer scrupuleusement, non seulement à l'esprit de la loi, mais encore à la lettre ; avec un petit bout de rapport, ce fut tout. Parisot, furieux, vint relancer le Préfet à Nancy ; mandé et invité à poursuivre, je déclinai tout simplement la proposition. En sortant, Parisot m'appela : cochon ! je lui dis : zut !

Cet actif fonctionnaire fut envoyé Préfet dans l'Ariège ; en un an il démolit $2p+3$ malheureux

fonctionnaires, p. étant considérable. Il s'embêta bientôt dans ce pays de charmantes montagnes, lui qui n'aime que la platitude, et revint à Rosières-aux-Salines, le pays des oua-oua (prononcez go-go). Je le rencontrai, un jour, à la gare de Nancy, adossé à la boîte aux journaux, l'air un peu sombre.

Tiens ! qu'est-ce que vous fichez ici ?

Mon cher, j'suis embêté : j'comptais sur la préfecture de Nancy. Mais on m'a r'calé. Tout d'même j'sens bien qu'j'aurais été trop terrible. Oh ! si j'les t'nais, ces gaillards-là, qu'elle boucherie j'en ferais ! On m'console avec la trésorerie d'Epinal. J'viens d'me commander un mobilier très chic. Dans la chinoiserie ça f'ra très bien. Il n'me faut plus qu'mon cautionnement. Vous n'avez pas 80,000 fr. à m'prêter ?

Hélas ! non.

Son cautionnement point ne trouva. Les Juifs, qu'il avait tant cotillonné, s'y opposèrent avec ensemble, et le chic mobilier fut vendu aux enchères.

Tas de canailles ! continue à crier Parisot dans son fromage. A qui s'adresse cette douceur ? aux curés naturellement, car il ne sait pas la vérité.

Ainsi, tout un chacun a ses poutres dans les yeux.

Ça me rappelle une étrange aventure. Un de mes amis, fort innocent, avait été englobé dans

une pénible mystification; sa femme fut trouver un homme réputé bon et charitable. Ayant deux énormes poutres dans les yeux, cet homme la remballa avec perte. Ayant appris l'histoire, je me mis en rage, çomme quand je vois tomber un brave cheval sous le fouet d'un cocher ivre. J'envoyai même la pharmacie au diable ; mais, point elle ne voulut déloger, et ma pompe me cracha dans l'oreille ; âne bâté, rappelle-toi donc qu'outre les poutres que tu as dans les yeux, tu as deux barres noires en croix sur ton dos. Va t'asseoir.

LES CHAFFOUINS AUX MINISTÈRES

Le père Tourtel tint parole et Varroy fut Ministre des Travaux-Publics. Sa grande réputation d'ingénieur étant connue, même de Leroy-Beaulieu du collège de France. On appréciait les difficultés de sa ligne de St-Dié construite en plaine, la hardiesse de sa courbe de Blâmont, où en pleine gare, les voyageurs inclinés à $n+1$ degrés s'étonnent de ne point ressentir les effets de la force centrifuge, puis mettent la tête hors de la portiére, pour

voir le fameux tunnel, que Bibi a fallacieusement transformé en tranchée, pour avoir la coupe certaine du Muschelkalk supérieur ; on savait que les maléfices du curé de Faulx avaient fait foirer les remblais de la ligne de Nomeny, construite pour le bon plaisir des Juifs de Pompey, etc., etc. Quel grand homme que le petit Varroy !

Il rétablit le tableau d'avancement pour son personnel et, ayant sous les yeux une liste de 15 ingénieurs en chef proposés pour le grade d'Inspecteur général, se paya la douce satisfaction de n'en nommer qu'un, le dernier de la liste. *Exaltavit humiles*, pour embêter le Conseil général des ponts.

De ces $2p+1$ petits tripotages, il ne reste plus pour les générations futures, que son arrêté sur les fumeurs, qu'on voit affiché dans tous les compartiments de chemins de fer.

Ah si ! Il reste encore le grrrand Picard, dit le grrand hareng saur, qui préside au Conseil d'Etat et à la Commission mixte, devant les généraux épatés de son toupet. Faut que j'vous explique ça.

Picard a liquidé le canal de Dieuze annexé par l'Allemagne ; puis il est entré comme sous-verge dans la boîte au père Frécot, qu'il traitait de farceur et de cumulard. Chargé sous les ordres de Jutier, Inspecteur général des Mines, de l'alimen-

tation des forts d'Epinal en eau potable, il venait me chercher, pour lui expliquer ça sur place. Au contrôle, avec le célèbre Bizalion, il avait un truc particulier, pour vouloir me faire avaler qu'un train déraillé, dans une voie en voie de réparation, ne concernait point du tout le service de la voie. Je l'ai néanmoins proposé pour Ingénieur en Chef du canal de Chiers, aux gens de Mézières.

Il serait resté un type fort ordinaire sans la modestie de Joseph, qui refusa carrément à Varroy d'entrer au Ministère. Ça c'est tapé ! Voilà un vrai catholique, qui se dit : ne montons sur le dos de personne. Varroy prit donc Picard, qui devint directeur au Ministère, réformateur de cette boîte, officier de la légion d'honneur, enfin ce qu'il est ; ce qui est honteux.

Qu'est-ce qu'il a fait de plus sérieux ? Une indigeste histoire parlementaire des chemins de fer, qui a coûté beaucoup d'argent aux Gogos, et que personne ne lit, bien entendu.

Quant à moi, il a tenu *avec soin* la porte fermée à tout avancement. Il en a balancé bien d'autres que moi (pas vrai, Nivoit !)

J'assistai presque à la crevaison du chaffouin Varroy : il mourut, comme Barbe, de macabétise rentrée, les pieds enflés dans la flanelle, un casque troyen sur le chef. Dans cet attirail, il me chaffouinait : Eh ben ! Bracpasniais ! Vous n'êtes pas

encore sur le tableau ! Entendez-vous donc avec Jacquot. !

Lamé-Fleury, orléaniste bien connu, fut le premier à crier : Vive la République ! Il était avantageusement réputé, pour avoir passé sa carrière à faire un recueil de lois et ordonnances dans le quel on ne met le nez, que pour trouver quelque bonne balançoire ministérielte à opposer à des Gogos embêtants. A la succursale parisienne, il professait carrément, que la loi de 1810, ayant été faite sous les bottes du grrrand Napoléon, n'était que le régime commode du bon plaisir, et qu'on pouvait s'en donner à l'aise : Il professait aussi l'agriculture, avouant ingénument qu'il n'en savait pas le moindre mot. On en fit le seul Directeur des Mines que nous ayons jamais connu.

Pour un drôle de type, il l'était. Il m'écrivait que les formalités prescrites par la loi de 1840, pour la garantie des propriétaires de la surface, n'étaient obligatoires que sur le papier, et que je ferais bien de ne pas insister ; que les redevances sur les mines devaient être colligées à la lettre, sans s'inquiéter si c'était épouvantablement absurdes, etc. Il me priait de lui fournir de quoi lui permettre d'aller poser au Conseil des Arts et Manufactures, ce qui ne me regardait point. Nonobstant, je faisais les courses, dépensant 32 francs, alors qu'il ne m'en octroyait que 12 : car il

réservait pieusement les écus du Ministère, pour satisfaire les ronds-de-cuir, (pas vrai, Philippe !)

Tant de services le désignaient au Conseil d'Etat, où il siège avec Picard. Avec de pareils types, en supposant que tous leur ressemblent, point ne faut s'étonner, si les mandements des Monseigneurs sont frappés d'abus. Aucoc et Compagnie n'auraient point toléré pareille chose. Nous verrons plus loin comment on les a mis dehors.

Jacquot, le farouche ennemi des casseroles, en passant la main sur le dos des Chaffouins et des Juifs, arriva bientôt au Conseil général du Bagne et à la tête de la carte géologique de France.

A la boîte du boulevard Saint Michel, il se colleta avec Daubrée, qui, d'une diaclase tomba dans une cataclase, sans paraphrase, tout ça à propos d'une porte.

Au Conseil, à l'ahurissement de Curières de Castelneau qui servait de lapin, il assaillit Harlé, qui servait de trucheman à Dubocq et à Bibi. Le lièvre et le chat ! Ce sont, Messieurs, d'infectes fumisteries, que la science condamne, des coyonnades, que ces deux crétins ont inventées pour se faire mousser. Ne donnez pas dans ces clichés ! Dubocq fut envoyé au contrôle de la ligne de ceinture à Paris. Il se pendit : faut croire que sa pharmacie était insuffisante.

Moi, je payai mes forfaits par $n+1$ mortifica-

tions officielles, signées Lamé-Fleury, mais dans lesquelles le mot *manifestement* révélait clairement la griffe de mon perroquet. Vous comprenez pourquoi j'ai été indéfiniment rayé du tableau. J'avais osé écrire, que Jacquot s'était mis le doigt dans l'œil avec les failles du pays Messin. Je croyais ça permis, puisque Jacquot, dans son livre (dû d'ailleurs en grande partie à Dargnies, Barré et Terquem), ne se gênait pas pour taper sur Reverchon, qu'il tournait en ridicule partout dans ses tournées.

Quand, en 1878, ma Carte, fruit de 14.000 heures de travail, arriva aux portes du pavillon ministériel, Daubrée la reçut ; Jacquot, la mit dehors. Enfin, après $n+1$ oscillations, elle finit par être fixée tout en haut à gauche, au fond. L'un m'envoya une médaille de bronze, la même qu'à Wickersheimer, qui avait fait envoyer, par son garde-mines, $n+1$ échantillons, sans même les regarder. L'autre me fit savoir, par la main de Lamé-Fleury, contresignée par le Préfet que, *manifestement*, cette carte n'était qu'un vil plagiat des cartes antérieures, ce qui fit pouffer les chaffouins. Un troisième me fit décorer, avec la mention *services exceptionnels* : Jacquot en grinça des dents.

Quelle boîte que ce ministère ! où l'on vit affluer les Juifs et tous les chaffouins possibles :

les Worms, les Lax, les Cendre, etc., tous actuellement bien pourvus, ailleurs.

Entre temps, Volland fut maire, après Bernard bien pourvu. Je l'ai vu une fois recevant, au Champagne, les officiers d'un nouveau régiment, criant d'un geste sec et sans ampleur :

Je bois à l'armée ! ! !

Mon œil rencontra celui du brave colonel ; il se disait : Crétin ! Faut-il avoir du toupet de boire à l'armée, quand on est resté chez soi en 1870, auprès de son magot, attendant la curée, alors que la patrie avait besoin de tous les hommes valides. On l'a décoré : vous savez tous pourquoi.

Ensuite, il prit sa retraite comme sénateur. Il était temps, car les esprits s'échauffent déjà en Lorraine contre tous ces bélitres. J'ai entendu l'avocat Courtois, que je méjugeais, leur crier : Ma place n'est point au Conseil Municipal ! j'appartiens à l'armée ! Ça c'est tapé, et le coup a bien porté. Trois bons points à Courtois.

Au Sénat, il a parlé une fois, pour les enfants naturels. Dame ! Il en est le père moral, puisqu'il a démoralisé.

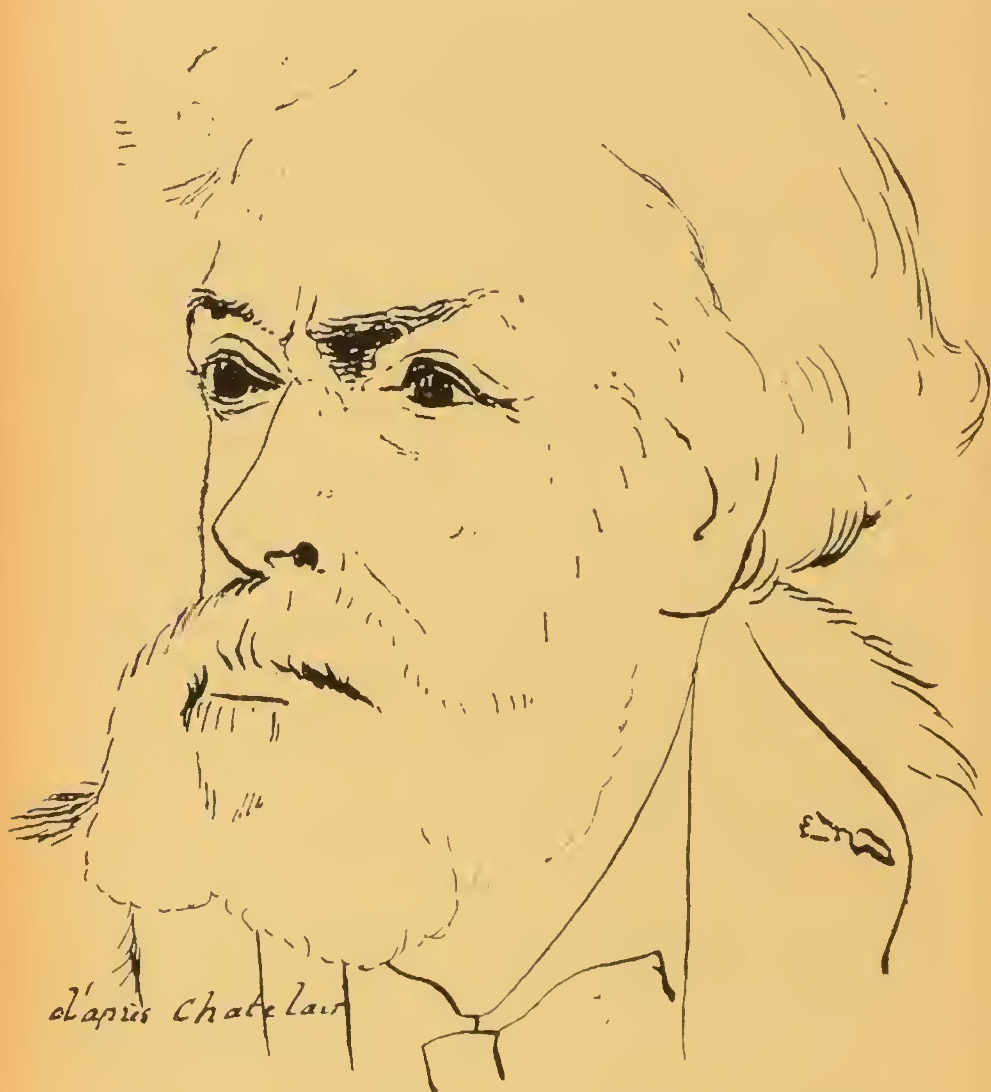
Faites un peu, ô Gogos, le parallèle entre Volland, le millionnaire, et le pauvre du Prat, qui, dans son fauboug de Villers, passait son temps à légitimer les bâtards ! Qui des deux a le mieux mérité de la patrie ?

A Jacquot, succèda Linder, son toutou à Bordeaux, son toutou à Paris, son toutou partout. Lîsez le cliché qu'il s'est payé dans le nº de *l'Illustration* du 22 mars 1890, et pensez tout le contraire. Vous serez bien près de la vérité. Toupet ! toupet ! toupet ! Ça ne lui a pas suffi à la Société Impériale Autrichienne, où l'on veut du solide, ni même à la Succursale Parisienne. Mais au Ministère des chaffouins, c'est ce qu'il faut : on l'a nommé Vice-Président du Conseil du Bagne, le faisant sauter par dessus les honnêtes gens (Car il y en a beaucoup). J'ai vu ses libellés, où il a le toupet de faire l'éloge de son perroquet, pourtant à la retraite, et je connais des républicains, qui trouvent maintenant, que le Chaffouinisme n'est pas précisément ce qui leur convient. Quels gros malins !

LA YOUTRERIE SUR LE PONT

Dès 1869, les *chenses* d'Ars se sentirent pincés d'une colique intense : le liévre semblait fuir devant le lapin et le chat.

En conséquence, Dupont vint colloquer un puits



à coté de la mine à Démonet, avec qui il entama une *bedide gonésance*.

Puis, il fut chez moi, me prier de palper tout leur bazar

Je ne le connaissais que pour l'avoir rencontré, de temps en temps, à la gare de Metz, où il m'offrait invariablement son équipage pour traverser cette pauvre porte Serpenoise, qui vient de disparaître sous la dynamite des Prussiens, avec ses souvenirs de Harel et de Guise.

Je fus à Ars inventorier le bazar. Chateau de Jouy somptueusement oriental, avec des meubles colligés *avec soin* par le père Dreyfus, à l'Hôtel Drouot. C'était sa spécialité ; point ne s'occupait de fabrication, mais il montrait orgueilleusement aux visiteurs un fil télégraphique grimpant sur la côte et servant, disait-il, à communiquer du bureau jusqu'au fond de la mine ; après quoi le malin Rémaury vous expliquait, que ce n'était que le tire-suisse du plan incliné.

Ça c'était tapé.

La forge, c'était bien : on voyait encore quelques cylindres, objet du fameux procès en contrefaçon intenté par les Thomas, Laurens et Cie ; mais ça c'était un détail ; Barbe avait sagement arrangé les plaideurs.

La mine ! Hélas ! Trois fois hélas ! ! ! plus rien que deux petits ronds de lièvre, pour trois ou quatre ans ! je vois encore d'ici les deux petits ronds, sur le croquis annexé à mon rapport officiel, marqués M et N.

Tout le reste du vrai chat, sur $2p+1$ hectares !

La ruine en perspective, fatale, inévitable, dans $n+1$ années, n'étant très petit.

Le déjeûner fut triste, triste, triste. Pas une goutte de Guentrange. Le bère Trèvuz aurait bien voulu pleurer : mais pas moyen. Les yeux de Dupont distillèrent des flammes tellement âcres, que Rémaury fut sur le point de s'enfuir. Je cueillis une de ces fulgurations et je reconnus le terrible

Youtrium,

métal plus subtil que l'hydrogène et que le lavissium seul peut repousser.

Je m'enfuis inquiet de cette collection de clichés.

L'annexion les sauva : car la fièvre industrielle induisit une puissante société allemande, dirigée par le baron de Pumpernickel (je ne me rappelle plus son nom) à offrir 17 millions de tout le bazar.

Décrire la joie folle des youtres serait impossible : les artistes du quartier Montparnasse appellent ça une *joie vache*, par ce qu'on y hurle.

Tromper de sang froid des Goyes, ayant en poche la preuve, signée par Bibi, qu'on leur vole au moins 10 millions ! Ça c'est israélite et raphaélique ! !

Pendant que Dupont palpait les picaillons et que Trévuz disputait, pour emporter ses meubles,

Hirsch, le gendre, débarquait chez moi avec Ré-



maury. J'avais justement en main un mémoire, fait pour les Industriels et imprimé par les soins du père Frécot, pour chauffer le Canal de l'Est qui gelait un peu. Je leur offris le premier exemplaire, et fus à leur disposition, pour les piloter pendant deux jours, partout où le bouquin indiquait du lièvre. Avouez que c'est commode de trouver un ensemble pareil d'éléments favorables.

C'est ainsi que Pompey fut créé.

Hirsch mit Rémaury à la porte : Fould, le gendre à Dupont, envoya Hirsch au diable.

Avec sa part de millions, Hirsch est à Paris aux Ponts et Chaussées et au Conservatoire des Arts et Métiers. Il prétend avoir une sainte horreur de l'Industrie : mais à quoi diable utilise-t-il son argent, pour le maniement duquel il a un agent spé-

cial, un type aussi effrayant que Zadoc-Khan ? Permettez — ceci c'est un mystère : mais faites attention.

Rémaury, lui, sur le moment, ça l'a étourdi, d'être flanqué dehors aussi franchement, lui qui se trouvait si bien à Pompey, avec un personnel de choix (dont le fils à Duvau le Ministre), Conseiller d'arrondissement, décoré. Il comptait si bien être associé : Dupont, Fould, Rémaury, quelle chique raison sociale !

Bast ! Il avait plus d'un tour dans son bissac. Ainsi les de Wendel racontent partout les trucs suivants : 1° pour leur dérober leurs plans, il leur envoya un jour un dessinateur, dont M. Henri de Wendel força un jour le pupitre, qu'il trouva bondé de calques pris en cachette ; 2° pour enlever les clients, malgré les conventions syndicales, il livrait la tonne anglaise (1,050 kil.), au lieu de la tonne française ; 3° pour voir les usines (la casserole) il se glissait honteusement derrière une société nombreuse quelconque, s'imaginant qu'on ne le voyait point, etc.

A Paris, il a trouvé emploi de ses trucs. Chez Lespinats, il a renouvelé le truc du dessinateur et obtenu ainsi des plans très précieux, qu'il a revendus fort cher à la société de Châtillon et Commentry, avec renseignements divers fournis gratuitement par Bibi. Il s'est glissé dans la saline

des Aulnois, près Jarville, où on lui a donné $n+1$ actions gratuites, pour avoir amené comme actionnaires Carnot et $2p+1$ autres pékins solvables; il correspond avec Démonet, etc.

J'ai assisté un jour, en chemin de fer, à une joûte assez curieuse entre lui et le juif de Mézières : deux serpents cherchant à se manger, en se faisant mille politesses ; quel cliché !

Il a fini par arriver à la Présidence du Génie Civil, où il a entraîné Nivoit, pour avoir en main le corps des Mines. Gare à toi, camarade ! on blague déja sur ton compte du côté d'Ottange ! on voulait même me payer pour te démolir, il y a 4 ou 5 ans.

Fould, c'est autre chose. Mettez ensemble tout ce que vous aurez de plus ignoble en tout ce que vous voudrez (avant d'écrire ces lignes, j'ai pris la précaution de lui écrire pour lui demander un emploi : ça a du le dépister ; le bougre a cependant un flair incommensurable).

Mettez le à la porte, comme fit le général Peaucellier à Toul, il rentrera par la fenêtre : il ne vous paiera son chèque que le samedi, par ce que vous ne pourrez le toucher que le lundi, d'où bénef de 2 jours ; s'il peut vous le reprendre, il ne manquera pas : ayez l'œil !

A Rémaury succéda, à Pompey, un de mes bons camarades, le nommé Philippe Genreau, qui

est allé se décroter à Tunis, après avoir beaucoup travaillé dans les Pyrénées (pour les Ponts). Ce brave Philippe s'imagine encore que Fould lui a payé ses 25.000 balles par an, pour le mal qu'il s'est donné, notamment en organisant la fabrication de l'acier. Sache donc, cher ami, la vérité : la femme Fould avait besoin de la tienne et de tes charmantes filles, pour attirer le beau monde de Nancy dans ses somptueux salons. Tête de Philippe !

C'est comme ça, et Démonet raconte ça dans les turnes.

Méfie-toi, Philippe ! car Fould, battu à plat, pour le Conseil général, par les soins du préfet Stéhelin, qui est au fond un bon zig, ne déroge plus, éjaculant son youtrium par tous les pores. Il cherche à rattraper ses argents. Aie l'œil !

O Gogos ! n'allez plus à la Tour Eiffel ! c'est du fer Dupont-Fould. Qu'on mette cette tour en quarantaine, ou plutôt que Rotschild l'emporte à Nouméa pour éclairer ses domaines. Elle m'horripile.

Il a rossé son beau père, un beau jour, près du pont du chemin de fer voisin de l'Ecole Normale, devant Démonet, qui me l'a conté. Ça c'est tapé ! Le fils Dupont pourra le lui rendre : ce sera justice !

LES JUIFS PARTOUT

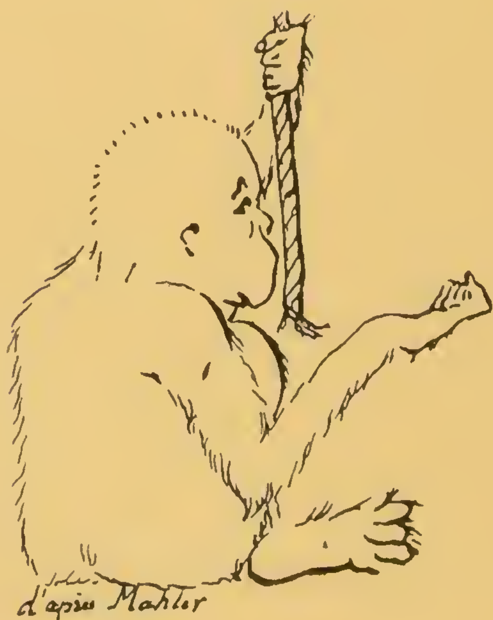
Voyez-les, par exemple, Boulevard St-Michel. Lorsque Jacquot fut mis au rancart, sans arriver à l'Institut, à cause de Daubrée, les Juifs tout puissants imposèrent Michel-Lévy comme Directeur du service de la Carte géologique de France : position d'un grand relief. Il y avait des gens fort méritants, comme Potier et Fuchs, qui postulaient la succession, ayant bien travaillé depuis fort longtemps : les Juifs ont exigé, et les chaffouins ont cédé ; Fuchs est mort de chagrin.

Qu'a donc fait ce youtre de Michel Lévy ? quelques mémoires sur ce qu'on voit à travers des roches coupées en plaques minces. Ça c'est fort mince, renouvelé de Fouqué du Collège de France. Ça est aussi pratique, que de demander l'âge du capitaine, quand on connaît la contenance des colis du navire. Pratiquement cela ne sert absolument en rien.

Son second, Douvillé, est le gendre d'un Juif ; il continue à placer les camarades dans les grandes Compagnies, Carcanagues au Paris-Lyon, etc.,

et s'entend avec les Pelletan et compagnie. Les Gogos ordinaires, quelque haute position que leur ait assuré leur valeur personnelle, n'obstiennent plus rien des chaffouins qui encombrent les Ministères, parce que les Juifs ne veulent pas.

DEMONET ET SA CLIQUE



Ce petit type est fort curieux : voilà plus de 20 ans que je l'observe et que je le cultive, à titre de *macabêtisomêtre*, sans qu'il s'en soit jamais douté!

Sorti de l'Ecole centrale, il me fut recommandé

par Bertrand, Conseiller général de St-Nicolas, comme neveu d'un de ses amis et fils d'un Conducteur des ponts et chaussées. Je chargeai mon Garde-Mines de voir pour lui, et il eut la chance d'entrer dans la maison de Dietrich de Niederbronn, comme directeur de la mine de Laxou concédée par mes soins.

6000 francs d'appointement, cheval et voiture, commis aux dessins et commis aux écritures ; il avait juste rien à faire que d'être convenable. Rien n'en fit.

Laissant la mine au chef mineur César qui, probablement, la laissait souvent au basculeur, il se mit à courir les turnes. On me l'a cité au nombre des $n+1$ personnes qui, avec le célèbre Namur, (condamné aux assises à 15 ans de travaux obligatoires pour faux au préjudice des propriétaires de la mine de Maxéville) s'amusaient, chemin de la Foucotte, à faire promener des femmes nues dans un jardin, pour embêter les religieuses du voisinage. Ca c'était pas bien.

Dupont n'a pas eu de peine à s'adjoindre ce sire, à qui il a fait exécuter ses travaux de recherches à Faulx et $n+1$ autres localités.

J'ai trouvé ce petit singe fonctionnant partout, à la saline de Laneuveville, à celle de St-Laurent, à la brasserie Benting, etc., soit ouvertement, soit sous le couvert du fils de son chef mineur.

J'aimais à lui emprunter non pas sa voiture, mais sa propre personne avec, pour lui faire raconter toutes ses histoires : les gens vaniteux se livrent toujours, et j'étais le premier à rire avec lui de mes désagréments, pour en attraper la véritable origine.

Jusqu'au 4 mai 1892, je lui ai vidé son sac, dont je profite dans l'intérêt général.

C'est lui qui a servi d'intermédiaire principal entre Volland et les Juifs : aussi est-il fort bien posé à Nancy. Conseiller d'arrondissement, Conseiller municipal, il fonctionne dans toutes les enquêtes, et trahit tous ceux qui l'obligent. Joseph a eu la mauvaise idée de l'employer dans quelques travaux de grande canalisation : le type l'a remercié, en l'engueulant dans le Progrès de l'Est à diverses reprises.

Un jour, j'ai été imprudent, et je le regrette bien. Un accident grave étant survenu à sa mine, je fus fort embarrassé ; mon chef encore plus. Le Président du Tribunal Demontzey me fit appeler, et nous tombâmes d'accord que ce type méritait une semonce. Je l'administrai : c'est là l'imprudence, d'ailleurs fort excusable. Quoiqu'il en soit, peu de temps après, le Président était épuré et mon chef dénoncé à Paris par le Petit Troyen, correspondant du Progrès de l'Est.

Sous la haute direction de Démonet, travaillent

$n+1$ petits youtres, tels que Schil, Schwab, etc. et pas mal de petits chaffouins tous venimeux.

Un tas de vessies que les Gogos prennent pour des lanternes. Ce type de Démonet me doit encore 300 fr., pour un théodolite que ses ouvriers m'ont brisé. J'ai beau le lui rappeler : il fait sourde oreille.

JE REFUSE LA DEPUTATION

Le toupet de Volland était épatant. Un beau jour, il donna un dìner suivi d'une soirée. Le dîner était politique. Présents : MM. Ballot-Beaupré, Premier Président ; de Guerle, Trésorier-payeur Général, Bibi et le gros voyou qui rédigeait le Progrès de l'Est. Têtes des invités.

Pendant que les hauts fonctionnaires rivalisaient d'esprit pour raser l'amphitryon, le gros voyou m'entreprit sur la nécessité d'avoir de fortes têtes, pour assurer el triomphe du Chaffouinisme.

Point ne mordis à cet appas.

A la soirée, Volland nous fit lecture d'un chapitre de Legouvé : un chaffouin parlant de devoir et de convenance ! ! quel toupet ! ! ! Je crois que M. de Guerle n'a pas joui bien longtemps de son poste avantageux : il doit savoir pourquoi.

LES GRANDS ELECTEURS DE JULES FERRY



J'en ai connu deux, l'un commis-voyageur en épicerie, qui avait un chic épatant à crier en entrant :

Immense ! Immense ! Immense !

l'autre c'est Benjamin, le gros petit Benjamin, qui



s'entend, comme pas un, à mettre en mouvement toute la polichinellerie des Chaffouins.

Je voulus un jour tâter ses opinons :

Est-ce que mon Garde-Mines vient quelquefois vous voir ?

J'crois bien ! le vieux salop ! tous les ans j'lui fous mes vingt balles pour qu'il n'entre pas. — Tête de Bibi.

Et votre curé ?

Ah ! quel gueulard !

Et vos ouvriers ?

Quel tas de crapules ! ça s'empifre tous les jours des pintes de sale eau-de-vie de contrebande, et j'ai toutes les peines du monde à les faire voter.

Nonobstant, je buchai pour ce type et sur mes indications, les Hébrard et Cie ont fondé l'établissement de Bussang et obtenu une voie ferrée, qui vous permettra d'aller dans des sites merveilleux.

Naturellement, Benjamin a été décoré.

LES CANAUX DANS L'EST

L'absence de capacités dans les Ministères entraine les audaces privées, en province, à se lancer dans des entreprises, dont l'étendue est supérieure

aux capitaux, et qui, conduites avec fièvre, n'aboutissent qu'à des mécomptes.

De ce nombre il faut compter le Canal de l'Est, pour lequel les ingénieurs Frécot et Cie ont fait positivement des prodiges de valeur, étant donné l'éxiguité des ressources fournies par les départements syndiqués. Mais pourquoi aussi cette nullité de l'Administration supérieure, qui laisse agir, sans direction et sans contrôle, des fonctionnaires qui, d'une affaire d'utilité générale exigeant de la patience et du dévouement, font une question d'ambition et d'utilité personnelles, et ne produit forcément que des résultats piteux. Il n'y avait pas péril en la demeure. Je regrette positivement d'avoir tant travaillé pour ces Ponts-là, toujours fourrés dans mon bureau, me faisant faire des reconnaissances, des mémoires à imprimer pour l'industrie, des mémoires pour lire aux Chambres, etc., ce dont ils ont amplement profité et non pas moi.

J'insisterai seulement sur l'aventure des eaux de Nancy.

Pour faire réussir la souscription du Canal de l'Est, il fallait obtenir du Conseil Municipal de Nancy une importante garantie : on proposa l'amenée des eaux de la Moselle, que j'ai démontré devoir forcément se troubler par les pluies, et qui sont alors infiltrables. On a dit que non, et la Fa-

culté a déclaré officiellement que les eaux de sources étaient compromises par les travaux des mines ; on a même été prendre à la préfecture des extraits de mes rapports. Or, tout cela n'est une misérable fumisterie, attendu que Dubocq, Keller et moi nous avons toujours prétendu, avec raison, que les travaux de mine captent régulièrement les eaux, les rassemblant au lieu de les perdre, du moins, pour Nancy.

On avait aussi promis d'amener ces mauvaises eaux sans l'intermédiaire de machines : mais les fonds manquant, les machines devinrent nécessaires. Le Conseil Municipal étant furieux, le sénateur Bernard fit du boucan au Ministère ; celui-ci répondit : Les ingénieurs proposent, mais le Ministére dispose, et le tour fut joué.

Qui est-ce qui en a pàti ? Tout Nancy. Qui en bénéficia ? le gros chaffouin Sidrot, qui fut décoré.

LES SCORIES A SÉPULCHRE

ET LE CONSEIL D'ÉTAT

Ce cliché est assez réussi.

Un jour Varroy et Frécot, n'ayant plus de fonds, firent cette réflexion mémorable que les Sépulchre de Maxéville, ayant formé un cercle catholique pour leurs ouvriers, méritaient d'être fumistés. Vous comprenez que les scories de leurs deux hauts fourneaux, à raison de 100 mètres cubes par jour, font pas mal de cube en un an. Donc, en obligeant ces types à aligner ces scories gratuitement suivant des formes administratives, on résolvait le problème intéressant des canaux et chemins de fer gratuits et obligatoires.

Ils proposèrent donc de soumettre les rivières de Meurthe-et-Moselle au régime de la Loire, afin d'avoir tous les tas de scories et laitiers sous la main.

Le Conseil d'État, présidé par Aucoc, faillit se laisser jouer : averti par un procédé que je ne veux pas décrire, il fit comparaître à sa barre Frécot et Bibi. Appelé par dépêche du haut du Drumont

ou je musardais, je n'eus pas le temps de changer à Nancy et dus me payer, à Paris, un costume complet pour la circonstance. Je dus confesser officiellement que le procédé me semblait étrange. Frécot ne m'a jamais pardonné ça.

Pour enterrer l'affaire, qui donna de la réputation et de l'argent à l'avocat Gutton, l'Administration prescrivit une enquête, qui fut faite par Bibi et Picard. Naturellement Bibi eut tout le mal, et Picard la signature. De splendides rapports furent faits, et classés dans les cartons du Ministère.

Aucoc n'a pas fait long feu.

GAMBETTA ET FREYCINET

Après mon coup droit chez Stumm, dont j'ai parlé plus haut, je revenais à Paris avec ma lettre pour l'ambassade allemande.

En faire usage, me dis-je, serait une coyonnade. Voyons Gambetta.

L'ami About me fit entrer dans l'antre du grand homme, rue de la Chaussée d'Antin.

La première salle était bondée de pétitionnaires,

qui pour un rectorat, qui pour une robe de procureur général, etc.

Arrivé devant le gros type, je lui fis un sermon en trois points, lui disant sans ambages que lui, Freycinet et la clique n'étaient que des coyons dont nous avions honte, nous sur la frontière; qu'ils avaient grand tort de toujours baisser pavillon devant les Allemands, et je lui contai mon coup à Stumm.

Après avoir molardé $n+1$ sur le mur du fond, il conclut que j'avais raison, et écrivit à Freycinet une lettre que je portai à Cuvinot.

Celui-ci ouvrit des yeux comme des écubiers d'un navire à trois ponts : asseyez-vous, dit-il, pendant que je vais remonter la mécanique à mon Ministre. En revenant, il ajouta : allez, voici ce qu'il vous dira.

Une phrase pompeuse dont j'ai la copie officielle.

J'ai conté la chose à Volland pour le faire enrager : ô ce tyran ! nous le tomberons !

Tyran toi même ! pensais-je.

Quelle comédie ! les grands hommes de l'opportunisme rendus au courage par Bibi !

LES CHAFFOUINS A L'ETRANGER

En France, les Chaffouins, pour plaire aux Juifs qui ont le projet de les manger, oppriment le catholicisme, qu'ils jettent en pâture aux prostitués de la plume et du crayon.

A l'Etranger, ils ragent d'être obligés de reconnaître que le Gouvernement français n'est respecté (???), que par ce qui représente le catholicisme ; en Egypte, à Tunis, en Algérie, etc., partout ou juif fils de juif est le comble de l'injure.

Donc à l'Etranger, nos prêtres sont comblés d'honneurs par les Chaffouins, tandis qu'à l'intérieur on les crosse d'injures. Et les journaux *manifestement* subventionnés par eux, ont la platitude d'en convenir.

Quel comble d'impudence.

NOUVEAU MOYEN D'OBTENIR
DES CONCESSIONS

Quand on a su, dans la grande industrie, qu'en tapant sur Bibi, on faisait le bonheur du perroquet Jacquot, les grands chefs des sociétés par actions, s'empressèrent d'user du moyen. Après quoi, ils venaient charitablement m'en prévenir. Tête de Bibi.

L'EFFONDREMENT DE DAGUIN

La grande mine de sel gemme de Daguin à Varangéville, le bonheur des touristes, s'effondra un beau jour d'un seul coup, brisant les carreaux à St-Nicolas. Chautard, de la Faculté, qui n'avait pas encore émigré vers les fromages de Hollande, en fit une tartine sur les mouvements séïsmiques.

J'arrivai au moment où tout le monde déménageait, plein d'ahurissement, sans même saluer le Préfet, arrivé avant moi.

Le brave contre-maître Michel ayant consenti à m'accompagner, nous descendîmes dans le tohu-bohu du dessous. Pour drôle, point n'était ce carnage de blocs énormes, les uns tombés, les autres pendant en l'air par les cheveux. Après avoir poussé $n+1$ saints hurlements, qui firent tomber $2p+3$ fragments, il fallut se glisser là-dessous. Dire que j'avais peur, ça ne serait pas beau : mais tout de même nous retînmes notre souffle pendant les deux heures de l'inspection.

Les piliers réservés sur les propositions de Dubocq et Bibi, pour soutenir chemin de fer et canal, s'étant galamment comportés. Tout allait ben.

Je passai plusieurs jours à remonter le moral à Daguin, qui rebâtit son usine, et rétablit son exploitation.

Tout ce que j'eus de ce dévouement, fut un poil du Ministère, pour n'avoir pas envoyé au temps prescrit, le rapport sommaire réglementaire.

Il est certain par là que, si j'avais simplement passé mon temps à envoyer à l'Administration des balançoires quelconques, aux époques réglementaires, j'aurais reçu des félicitations.

EFFONDREMENT GÉNÉRAL DES SALINES

L'affaire à Daguin me bouleversait étrangement. Car, ayant roulé $n+1$ pays, j'avais vu bien des choses, qui ne m'avaient point frappé tout d'abord, et dont les clichés se représentèrent vivants à mon esprit. Je revis les runs de Northwich, entraînant les maisons dans les gouffres et, en divers lieux, des lacs assez étendus, dont l'origine ne me fut plus douteuse.

Ayant conclu que les salines de Lorraine, qui exploitent par sondages, *devaient* s'effondrer les unes à la suite des autres, j'en prévins l'Administration qui ne fit rien. Ma conscience m'ordonna d'avertir la Compagnie des chemins de fer de l'Est qui prit la mouche, et provoqua une enquête.

La Commission, après bien des oppositions, me chargea d'un rapport détaillé, qui fut contresigné par Picard, imprimé et distribué par la dite compagnie. Il y était spécifié, que les effondrements seraient successifs, et notamment, que la saline d'Art-sur-Meurthe descendrait, au plus tard, le 1er janvier 1877.

Ce rapport fit grand bruit à *l'Etranger* : car la

ville du Middlesbro en Angleterre jugea à propos de m'envoyer deux Ingénieurs pour conférer.

En France, ce fut autrement : Jacquot jeta le dossier dans un carton, où il moisit pendant deux ans.

Le 15 novembre 1876, la saline d'Art-sur-Meurthe descendait suivant toutes les règles de mes formules, faisant baisser de quelques millimètres les rails de la Compagnie de l'Est. Un peu plus l'express déraillait.

Dans tout autre pays, le Ministre eut flanqué Jacquot à la porte. Ce fonctionnaire fit prendre au Ministre des mesures tellement arbitraires, que le Conseil d'Etat ordonna à leur sujet une nouvelle enquête. Voyez-vous Bibi, éreintant son Ministre par ordre d'Aucoc ! Quelle pétaudière ? Je ne sais pas si on en est sorti.

Car d'autres salines dégringolèrent, et j'ai lu récemment dans les journaux, que la Compagnie de l'Est, fait au voisinage de Varangéville, des travaux considérables.

Quel mal ce Jacquot a fait à ces régions de l'Est ! et bien ailleurs encore ! Son influence néfaste règne avec son toutou. Qu'on est donc crétin en France de tolérer tous ces chaffouins !

L'ÉPURATION DE LA MAGISTRATURE

C'est tellement honteux, que j'éprouve une grande peine à en parler, la magistrature représentant tout ce qu'il y a de plus élevé dans le monde laïque, à savoir la défense de notre liberté, de nos biens, de notre honneur.

Qu'est-ce que les chaffouins ont bien voulu faire? D'après ce que j'ai vu, ça ne pouvait être qu'une aggravation dans la persécution des catholiques. Ils en ont évidemment profité pour leurs amis. Mais s'ils ont eu l'intention d'asservir la magistrature, ce dont ils sont bien capables, ils se sont bien trompés. Les magistrats ne coupent pas dans ce pont-là.

LA FIÈVRE DE L'ACIER

Je regardais en l'air, du bas de la forge de Stenay et je vis le gros Taskin, en bras de chemise, qui me faisait signe de monter. Il est de *Lièche*, savez-vous.

Donc, dit-il, je sortais du restaurant chinois, poursuivi de cette idée que cette déphosphoration des fontes pouvait bien ne pas être une blague. Alors je fus à Londres, acheter à Thomas une licence, pour une usine dans l'Est de la France. Il voulait savoir où, le curieux : mais moi, je suis cachotier, savez-vous ! D'ailleurs il était encore dans la panade des expériences, et, pour 1.250 balles, j'eus l'affaire. Aujourd'hui mon bon, j'en veux 800,000 balles, savez-vous ! pas un fiferlin de moins.

Donc, en revenant, j'étais à Creil, prenant une chope, pendant l'arrêt : Voici qu'aboule Rocour, un Pont de Bruxelles, savez-vous ! D'où qu'te v'là ? qu'il m'dit. J'lui conte la chose. Si nous r'tournions, qu'il ajoute, pour prendre ça pour toute la France, à nous deux ?

Tope-là ! que j'réponds. Nous en buvons une autre et nous r'piquons sur Charing-cross.

Colle-toi la dans c'salon, que j'lui dis, pour lire uu journal, pendant que j'vas m'raser. On n'y voit pas clair ; mais ça n'fait rien : t'as d'bons yeux.

Pendant qu' j'm' rasais, il s'esbigna sans bruit chez Thomas. Ouand j'descendis pour déjeuner, j'étais rasé. C'est-y tapé, ça ? hein mon bon ! Pendant que j'rentrais ici tout penaud, l'autre rigolait d'moi à la Banque de Paris et des Pays-Bas, avec

les Thors, les retords, le gros Dorlodot et la clique !

C'est égal, savez-vous? il me faut mes 800,000 balles.

Ainsi débuta la fièvre de l'acier, qui bouleversa le monde en 1879, par $n+1$ fumisteries du meilleur goût. Le juif Salomon fumista les de Wendel en Alsace-Lorraine et ceux-ci furieux, prirent le brevet pour Meurthe-et-Moselle, pour embêter mes paroissiens. Ça, c'était pas ben. J'étais précisément en haut du Rud-Mont, à musarder, contemplant trois casseroles sans lièvre, à savoir :

1° celle du Sépulchre à Novéant, que les Prussiens allaient s'amuser à démolir à la dynamite ;

2° celle à Pumpernickel qui fumait de travers, avalant du chat ;

3° celle à Karcher et Simon que le chat étranglait, les pauvres auteurs des expériences de Daubrée.

Tout d'un coup, je reçus dans l'œil une des fulgurations de Mézières :

« Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement. »

Je filai dare-dare à Hörde, où l'intéressant mais intéressé Massenet répéta devant Bibi $n+1$ expériences des plus concluantes.

En r'venant, j'tombai dans l'compartiment de Stumm, qui riait avec Rœchling, Böcking, Haldy, Vopelius, Flamm, Kræmer: ils voulurent m'arrê-

ter, pour me faire boire du Champagne. Flûte ! Je piquai sur Longwy, où le type d'Adelswärd



avait construit, avec les monacos du père Trévuz (quel taux l'intérêt?) j'sais plus au juste, une fort belle casserole avec $n+1$ accessoires fort coûteux, inspirés par les Anglais. Son fils Gustave, qui posait pour le Polytechnicum de Zurich, s'en attribuait carrément tout l'mérite, ayant tué impunément des ouvriers sous sa halle inégalement chargée de tuiles.

Le père, déjà fort inquiet des échéances prochaines, faillit avoir une attaque à mon récit, mais revint à la vie, quand je lui déclarai ma résolution d'agir sans délai pour tous mes paroissiens. Après m'avoir étouffé sous ses embrassements (ça m'a réchauffé, car le thermomètre avait marqué 21° à mon arrivée), convoqué Raty, d'Huart, Labbé et Saintignon, mis dans ma main 1.000 balles de provision, il m'expédia comme une bombe chez Thomas, que je tançai d'importance, et qui me ren-

voya, d'abord à Richards d'Eston, pour prendre $n+1$ notes, ensuite chez Taskin, dont le naïf récit est ci-dessus. L'affaire de mes paroissiens était faite.

La lettre-ci-dessous vous dépeindra les sentiments du chaffouin d'Adelswärd à cette période.

« Herserange, le 10 Décembre 1879.

« Mon cher Monsieur,

« Je vous remercie des communications que vous m'avez faites et je reste silencieux. J'ai bien pensé à vous, vous sachant en route par ces affreux temps et je me rends bien compte des fatigues que vous avez dû en éprouver. Si cela peut vous encourager, je vous déclare que, pour mon compte, je trouve la situation si pressante, si urgente, que je suis très décidé, coûte que coûte, à assurer au Prieuré la possibilité de transformer ses produits.

« Je ne sais en vérité si on pourra s'entendre ici : il règne parmi nous un si déplorable esprit, un tel manque de confiance naturelle, que tout concert est rendu impossible et que celui qui agit ouvertement est fatalement la dupe des autres. *Pour bien faire, it faudrait agir seul*, puis s'organiser avec *ceux* qu'on voudrait appeler : autrement, on échouera, soit par tergiversation, soit par trahison.

« Si vous désirez me voir, faites moi *un signe* j'irai à Nancy : j'aimerais bien cependant attendre; car je n'ai plus votre vigueur et suis à un âge où l'on doit compter avec ses forces : en tout cas prenez note que je suis prêt mardi, 16 du courant.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués et cordiaux

« O. D'ADELSWÆRD. »

Un type avide, avec ce cliché, aurait obtenu sans peine de ce tentateur un petit million.

Mais Bibi n'est pas comme ça et ne connaît que son devoir ; il agissait pour tous ses paroissiens qui n'en savaient rien. Point ne voulut mordre ni faire *signe*.

Le mardi, le clan des 5 types me mit le marché en main : lâcher les autres et accepter 100,000 balles d'appointements. Je répondis, zut! et convoquai tous mes paroissiens pour le 3e samedi de janvier 1880.

Après mon exposé bien senti fait devant mes 15 paroissiens, le chaffouin d'Adelswärd me vota $n+1$ remerciements, et convoqua les 14 autres, pour délibérer d'urgence, ailleurs.

Là, se faisant valoir comme le vrai guide dans la situation, il démontra mon crétinisme et la nécessité de ne rien faire pour le présent. Puis s'en fut dare-dare chez Taskin qu'il trompa, empochant

les marrons que j'avais tirés. Je lui rendis ses 1000 francs de provision.

Bibi, qui savait tout, n'y pouvait rien. Nonobstant, il riait avec $n+1$ amis, sachant que le type Muller, de l'Ecole Centrale, avait résolu la question bien avant Thomas.

Poussé par les sollicitations des dits amis qui se faisaient forts de trouver tous les capitaux nécessaires, voyant d'ailleurs que Jacquot me couperait tout avancement, je consentis à fonder la Société lorraine industrielle qui devait faire fonte, fer, acier, sel et soude en utilisant les chaleurs perdues. Mes armes étaient formidables : je tenais les usines de Steinbach et de Hussigny, les deux clefs de la métallurgie lorraine, des concessions de mines assurées, d'immenses ressoures dans la Philippardise du Luxembourg ; comme Président du Conseil, Claude, le Sénateur, amenait Hébrard et $n+1$ autres, etc. D'ailleurs, pour prix de mes apports, je ne demandais rien que 8 0/0 dans les bénéfices.

J'offris au reste de mes paroissiens de se joindre à moi. Dupont dépêcha Roge pour m'offrir tout ce que je voudrais, à condition de ne pas faire de nouveaux hauts fourneaux. Je n'eus pas de peine à lui prouver que je jouerais vis-à-vis du public un rôle fort compromettant pour moi, qui serais exposé à servir de couverture à des speculations aussi

effrontées que faciles. La guerre fut déclarée, elle était prévue, mais pas la guerre par procédés infâmes.

Grandeau porta le premier coup en m'enlevant, par calomnie, mon président : c'est Claude frère, de la Société de Bussang qui m'a renseigné.

D'Adelswärd, agissant au Conseil d'Etat sur son ami le chaffouin Béral qui disposait des concessions, m'en subtilisa une, et en fit, contre tout usage, payer une autre fort cher au profit de Rogé qui encaissa.

Rémaury essaya de pousser sa pointe, mais fut repoussé avec perte.

Dupont aidé de Démonet et Schil, sut démoraliser les actionnaires successivement, en empêchant d'abord l'affaire Steinbach qui passa à la Banque de Paris et des Pays-Bas, puis fomenta dans le Conseil d'Administration des désordres tellement graves que des procès devinrent inévitables.

Grâce à un mémoire bien senti, je gagnai au Tribunal de Commerce ; j'allais aller en Cour d'appel, pour avoir mieux, lorsqu'un incident curieux me rappela ma pharmacie que j'oubliais et la sottise que nous faisions, anciens amis, de nous taper pour faire plaisir aux chaffouins et aux Juifs. Je travaillais, 5, rue de la Monnaie ; les fenêtres de mon appartement donnant sur la turne Henriet, lorsque j'entendis des cris de joie vache

poussés par Démonet, Schil, Schwab et la clique. Pour m'assurer, je pris une carafe et fus chercher subrepticement un litre de Bavière, par la porte de derrière. J'ouvre doucement et passe en souriant devant les chaffouins et Juifs interdits. Je rentre, m'applique une douche intérieure, faisant jouer aussi les pompes Aplusbi. J'étais renseigné, calmé et guéri. Au milieu de cette fièvre, j'appris à faire connaissance avec les grandes Banques telles que la Société des dépôts et Comptes courants, leurs interminables corridors qui débouchent dans un tas de rues, les Ingénieurs à la Villars, à la Max-Lyon, les experts à la Champouillon, la manière dont les études d'affaires se revendent de niveau en niveau, jusqu'à être faites par des types d'une nullité charmante. Aussi si ces Banques croulent, ça me paraît bien naturel, connaissant aussi les types qui font semblant d'administrer. Tout cela rentre dans la Macabêtise.

LE TYPE BOUCHEZ



Le célèbre Bouchez, qui s'est mis le doigt dans l'œil en croyant voir arriver Boulanger, était un de mes amis d'enfance ; ses parents étaient de bien braves gens, amis de Bédorez et de mes parents à Cambrai. Il était classé second par son professeur qui récitait invariablement les places des compositions en commençant par ces mots : Hattu, Bouchez, Lepot ; (du moins c'est ce qu'on disait ; car je n'étais point dans sa classe). Il perdait malheureusement beaucoup de temps à lire à la Bibliothèque publique, tenue par son père, un tas de saloperies révoltantes qui lui ont faussé le cœur et l'esprit. Les types de ma classe vagabondaient dans les champs : c'était plus sain.

Je retrouvai le beau Camille faisant son droit à Paris. Etant à Pipo, je perdis un jour contre Sé-

rand, qui doit être quelque part colonel, un pari bête qui me couta un dîner chez Véfour, que je regrette toujours (pas Véfour), attendu que le Bouchez s'invita avec désinvolture, sans jamais me rien rendre par la suite. Point ne m'en offusquai : car je me rappelle encore, qu'étant à la succursale parisienne du bagne, je l'invitai souvent à faire la petite partie chez moi avec Lapparent, Villié et autres bons types.

Je le revis, en 1881, au fameux bouge à chaffouins qu'on appelait alors le Cercle National. Quelle turne ! quelle turne ! On voyait le Lepère jouant 20 fr. la fiche avec Quantin, Cochery racontant des blagues à Delmas et Bouchez sautillant avec grâce pour taper sur le ventre à tous ses arlequins. Au dessert, après un festin, j'ai entendu $n+1$ voix hurler : Bouchez ! un laïus ! plusieurs fois. Le type allait blaguer : mais m'apercevant, il piqua un soleil et se tut.

Vous verrez bientôt comment ce chaffouin s'est conduit à mon égard.

Je me suis demandé longtemps à qui il ressemble depuis sa dégommation et j'ai trouvé : au garçon de café de Coppée dans un de ses romans.

L'ÉLECTION A LA CARTE

Avant de rentrer au Bagne, l'idée me vint de combattre l'élection de Berlet au Sénat, en me présentant contre lui. J'avais surtout pour but de poser nettement le maintien du Concordat.

J'inventai l'élection à la carte.

Armé de mon travail, dont je fis présent à toutes les communes de Meurthe et Moselle, Carte au 80000e et bouquin de texte explicatif avec nombreux clichés, je me transportai, parallèlement à moi-même, dans les principales localités, exposant l'utilité pratique de cette Géologie locale dans une conférence appropriée à chaque endroit. J'eus un succès rare : les salles se remplissaient par enchantement.

Lorsque je démasquai ensuite ma candidature, les chaffouins effarés s'adressèrent à la Faculté ; le successeur à Chautard leur suggéra la pompe à vide, système Sprengel. Quand je reparus dans les localités pour pérorer contre les blagueurs, vanter les travailleurs et soutenir le Concordat, je ne trouvai plus personne à très peu près.

Néanmoins je ne perdais pas courage ; ce que voyant, le vieux d'Adelwärd, vint m'achever à une conférence privée entre les délégués dont je fus

exclus. J'ignore ce qu'on y a dit, mais j'ai deviné que ça dut être salé.

J'obtins une veste de 7 voix dont je ne connais pas les coupables.

LA BALANÇOIRE A MILLAUD

Vous pouvez voir ça dans l'Illustration, 20 novembre 1886 p. 340 : « Une idée qui s'est considé-
« rablement répandue depuis *quelque temps*, c'est
« que les ministres ne doivent pas être de la car-
« rière et n'avoir avec le fonctionnaire auquel ils
« vont commander aucun lien de camaraderie pro-
« fessionnelle. » C'est le vieux cliché de Jules Ferry. A. Millaud, Lyonnais de Tarascon, de Tartarin, l'a réédité, avec succès, pour porter une dernière botte à Mac-Mahon.

Je vous ai fait le cliché de Couche pour vous montrer qu'entre fonctionnaires, la camaraderie professionnelle n'est qu'un vrai mythe. D'autre part, il est avéré et patent que, si un type quelconque, mais *capable* arrive Ministre des Travaux publics, tous les Pipos lui emboîtent le pas avec enthousiasme.

Mais ça ne fait pas l'affaire des chaffouins qui

se sont démenés comme de beaux diables, avec l'argent des Gogos, pour leur acheter les écailles qu'ils leur ont mis sur les yeux.

C'est ainsi que nos Ministères sont encombrés d'incapacités antiprofessionnelles, depuis Berlet dont la Géographie s'étendait du Café Baudot à la rue des Maréchaux, jusqu'à Yves Guyot, le champanisateur gratuit, et Freycinet, le sinistre blagueur.

Et l'argent et l'honneur des Gogos filent, filent toujours en filets visqueux dans le réservoir général de la mélasse.

UNE FUGUE DANS LE MIDI

L'excellent Guillebot de Nerville avait lu mon bouquin de Géologie, et reçu de Philippe mon cliché un peu flatté « c'est celui de nous tous qui a le plus travaillé, et qui a été le moins récompensé », aussi me donna-t-il le mandat impératif d'aller nettoyer, à Carcassonne, les écuries à Wickersheimer, débrouiller les mines du Canigou, etc. : Faites tout ça *avec soin*, je vous piquerai une bonne note pour vous aider à franchir votre Rubicon. C'est en effet, dégoûtant de vous voir toujours en queue,

alors que vous devriez être en tête. Je filai comme un trait à Toulouse.

Tu es en retard de 3 minutes et demie, me fit, pour tout accueil, mon nouveau chef, le terrible Meurgey, sortant sa maigre dégaine d'un monceau de dossiers. J'vas faire du feu et t'expliquer les mystères des redevances du Juif Simon de Graissessac, le cousin d'Alfphonse Berr à Lunéville.

Des Juifs par ici ! Ah, non, par exemple ! Faut pas me la faire tout de suite comme ça ! J'sors d'en prendre.

Faut vous expliquer que ce terrible type, abruti par $2p+1$ années de cours de mécanique à la succursale de St-Etienne, s'est transformé en un pantographe de précision. Ses mollets absents sont remplacés par des podomètres ; son cœur transformé en réveille-matin, et son cerveau en appareil enregistreur.

Ajoutez à cela une sordide avarice et un esprit positif de justice exécutoire, obscurci fort souvent par la monomanie inconsciente de la persécution. Il se délecte isolément à exécuter a la lettre les instruction ministérielles ; franchement il doit être souvent embarrassé. J'ai vu dans les préfectures de mes rapports portant son annotation à l'encre rouge: approuvé sous réserve de mes corrections. Il avait ajouté trois virgules.

A St-Etienne, devenu Directeur, il ramassait

les morceaux de charbon et les reportait pieusement dans les coffres, puis il se postait à la porte d'entrée, montre en main, disant aux professeurs ses ex-collègues : Monsieur vous êtes en retard de $n+1$ minutes.

D'études générales et intelligentes sur le terrain, pour faire avancer quelque chose, jamais.

Il aimait à se balader à pied sur les grandes routes bien poudreuses, chiquant des amandes prises dans les haies. Après $2p+5$ kilomètres, p étant considérable, il ôtait ses chaussettes extirpant avec soin le gendarmium dans un courant d'eau claire, et, pendant qu'elles séchaient sur un bloc jurrassique, il consultait ses podomètres et notait ça *avec soin* sur son calepin.

Les chaudières ! ayez l'œil aux chaudières ? alors, à Narbonne, entrait chez $n+1$ collecteurs de foudres le père Feyte, un garde-mine fort instruit et très courageux que l'Administration aurait pu décorer. (moi je ne lui reprochais qu'une chose c'est d'avoir un caniche que mon Biqui ne sentait point)

Puis Bibi repassait chez les mêmes collecteurs; enfin le terrible type y repassait encore si bien que les collecteurs lui disaient proprement : Ça c'est une vraie scie. Si ça dure longtemps, nous allons tous gueuler.

Mais, ça faisait des tas de procès-verbaux telle-

ment effrayants, que le chef de division de la Préfecture hurlait dans sa boite : Qu'est-ce que je vas fiche de tout ça ?

Un jour, le type m'exorta à le suivre dans un bouilleur fort long et fort étroit à Lodève, et s'engagea dans ce tunnel d'acier tout encrassé de tartre. J'étais déjà à moitié enfilé lorsqu'un sinistre craquement retentit, annonçant la rupture du fond du pantalon de mon ancien.

De vrai, là, j'ai vu $n+1$ fois la mort sans trembler, et sous les formes les plus étranges. Mais rester ainsi, dans un boyau, sous le vent du terrible type ! non ! j'ai honteusement canné et je m'enfuis. Je ne le revis plus.

Quant je fus tombé par Benoist, le terrible assembla son personnel d'ordinaires et de gardes, faisant mon oraison en ces quatres mots : C'était un ingénieur !



Je l'admire, dit le type Lantenois et $n+1$, dont le type Drouot, versèrent des pleurs.

Suffit ! cria le terrible ; allez à vos chaudières !

Le Wickersheimer conduit en triomphe à Paris par le Pelletan, qui l'offrit à Raynal, qui le colloqua dans un bon poste avec 0 besogne

et beaux appointements, où les gogos lui apportèrent des masses d'affaires lucratives (C'est son beau-frére qui me l'a dit à Banyuls), me laissa son écurie à nettoyer : quelle scie ! ! !

N° 1 Monsieur, dit le Directeur de l'Ecole Normale, pourriez-vous m'aidez à porter chez moi les ustensiles du laboratoire dont le Wic ne faisait rien ? Volontiers (et je rageais)

N° 2 Monsieur, dit le Président du Conseil Général de Perpignanne et de la Cerdagne, s'il vous plaisait de faire la carte géologique de nos montagnes ? nous donnons notre argent à Wic qui s'en sert pour préparer son élection dans l'Aude. — Merci, j'sors d'en prendre.

N° 3 Monsieur, dit Pons, (pas Pilate) le Wic m'a dit de continuer tout droit dans ces diables de calcaires : ça n'en finit pas ! Piquez transversalement et vous y serez tout de suite.

N° 4 Monsieur, c'est moi l'notaire qui ai rossé le Wic sur la place publique de Prades, parce qu'il a dit en pleine gare qu'il ferait donner la concession à Ménard-Dorian, alors que j'en suis déjà pour plus de 100.000 fr. de recherches. — Tant pis ! votre argent me semble diantrement malade, je n'en donnerais pas 10 sous.

N° 5 Monsieur, j'suis l'type Duthu de la maison Ménard-Dorian, qui fait de l'acier pour les limes de Durlach et Gugenheim de Nancy ; depuis $n+1$

années, je monte des scies à ce gueux de Philippart, qui a eu l'toupet de v'nir monter une affaire au Canigou ; à moi tout seul, j'embête le Conseil des Mines indéfiniment, d'autant plus qu'pas un n'ose monter dans l'Canigou, pour vérifier les théories que j'ai soufflées à Aguillon, l'toutou à Lamé-Fleury. Le Wic avait la bonne habitude de v'nir chez moi à Ria, vacharder $n+1$ semaines, pendant qu'son garde Reboul lui faisait sa besogne. La place est toute chaude, si l'cœur vous en dit. — Ça c'est honnête de votre part ; mais j'aime mieux vous dire que ça m'est défendu.

N° $2p+1$, Monsieur, si vous êtes le successeur à Wic.... — Assez ! mille trombones à coulisse ! où j'déguerpis !

O doux Midi ! quand aurai-je du temps et des sous pour faire avec tes types une concurrence à Tartarin !

O Bourgeois, à quoi bon envoyer les jeunes Normaliens à cette École d'Athènes où ils s'ennuient terriblement, dans un affreux pays, à regarder les descendants macabétisés des héros antiques, alors que, du Vigan à Biarritz, et de Mende à Gavarni, ils trouveraient encore, vivants et parlants, tous les siècles passés depuis l'âge de pierre ! Pas besoin de reconstituer, suffit de faire abstraction du tricorne du gendarme.

Pour un pays à surprises, c'en est un. Ainsi un

jour, j'musardais sur un gros bloc, pas loin d'Amélie, chère aux Pereire, fumant ma pipe et regardant deux énormes lézards verts qui me faisaient d'l'œil. C'était pas très loin non plus de Maureillas, où le maire assassinait, dans le temps, les passants.

Voilà que j'lève la tête et qu'j'aperçois devant moi : Barbe, le dynamiteur, qui m'emprunte une pipe de tabac, et qui m'dit : N'auriez-vous pas découvert une bonne mine de pyrite ? Ça f'rait bien mon affaire ! — Non, que j'réponds, mais ça peut v'nir — Alors, à r'voir. Pas fier, Barbe ! il savait toujours tendre la main : faut dire qu'y avait des hameçons après.

Allez dans l'Midi, Parisiens, tas d'abrutis ! allez-y, pas en été ! c'est laid ! mais en carême, quand les montagnes sont encore pleines de neige. Vous verrez le cirque de Gavarni avec ses cascades raidies par le froid en immenses épées étincelantes et Roland est derrière ! Comme ça, c'est ben.

Mais n'allez pas au Canigou,
qui rend fou,
à preuve le commissaire de la gare de Prades qui s'est sauvé au Sénégal, pour échapper à l'obsession.

Du reste, partout où il y a des mines de fer, c'est extrêmement sujet à caution. Ainsi à Porté, les conducteurs d'omnibus assassinent les voya-

geurs ; tout près, les sinistres habitants du Val d'Andorre, rient comme des buffles, quand on leur parle de leur fameux télégraphe, qui doit simplement assurer la fondation d'une vaste succursale de Monaco.

C'est tout autour du Canigou, que rampent les mines dont j'ai fait l'étude approfondie. Grâce aux lectures que j'avais faites de quelques types Suédois ou Américains, j'eus facile à démolir les idées fallacieuses et préconçues des Noblemaire et Aguillon. Tout le monde m'aida, vue l'importance du sujet, surtout Martinencq, le gendre à Combescure : ce type avait des jambes de cerf pour escalader n'importe où.

Ça m'a procuré un plaisir immense accompagné de 2 attaques de choléra et d'une dépense de 460 fr. que l'Administration, désavouant feu Nerville, n'a jamais voulu me rembourser.

Bien au contraire, par un petit truc du type Duthu, je fus à nouveau reporté à la queue du tableau d'avancement. Les députés et sénateurs locaux s'en émurent sérieusement, au point de faire deux démarches collectives. La première fut balancée par Picard et Gouzay, autre toutou de Jacquot. La seconde visait pour moi un poste d'ingénieur en chef à Marseille, vacant par le départ de Villot. Gouzay mentit, disant que le poste devait être supprimé par décision de la commission du

Budget : trois jours après, ce poste était donné à Cizancourt. Ce Gouzay est mort dans la pourriture et la gangrène : ça n'est pas étonnant.

Tirant la langue depuis si longtemps, je finis par saisir que la Narbonnaise manquait d'herbe, à cause des vignes. D'ailleurs, quand j'en semais dans mon jardin, elle levait la nuit, poussait le matin et jaunissait l'après-midi. Que voulez-vous devenir, sans herbe ?

Nous nous enfuîmes. En route, près de Chalon, le Biqui se perdit. Je courus pendant 2 jours après, de St-Côme à St-Jean-des-Vignes, pays illustré par Jordan de l'Institut. Ce fut une débandade ; ma famille échoua à Nancy, et moi dans le pays des casques à mèche.

COMMENT ON GUÉRIT LA GRIPPE
DANS LE MIDI

Un jour que je musardais sur le Canigou, avec des isards, par hasard je braquai mon hypno sur Nancy, et reconnus que mon épouse avait la grippe.

Je lui suggérai instantanément de venir me re-

joindre à Tarascon, pays à Tartarin. Elle partit, la povre, dans un compartiment tout gelé, croyant débarquer à Carcassonne. Je la conduisis subrepticement à Barcelone, la grande fleur des Espagnes.

Le patois local lui parut étrange, mais doux ; à l'Église, elle fut surprise d'être obligée de s'asseoir par terre comme on fait en Italie, mais les mantilles des dames la ravirent. Le grand port, ombragé de palmiers, la dérouta ; je lui expliquai que sa géographie, qui datait d'Auguste, avait été réformée par cet excellent Pingaud de Besançon.

Tout allait ben jusqu'au déjeuner. Mais l'après-midi, lorsque nous fûmes nous cuire à la Rambla, pour voir passer les équipages, les costumes des carabineros trahit ma fumisterie. Je fus conspué et c'était justice.

Je me vengeai de ma défaite en allant cueillir sur les rochers, des figues de Barbarie, dont je fis un gros colis pour les enfants restés en détresse. Les employés de l'octroi de Nancy farfouillèrent avidement cette boustifaille et, comme ils ne mettent pas de gants, les doigts leur en cuirent pendant trois jours. Ça, c'était bien fait. Mais mon épouse était guérie.

Si ce remède vous tente, arrêtez-vous en revenant, à Banyuls, chez la mère Motet : vous y serez ben, dans les chambres qui regardent les barques.

Le matin, vous êtes sûr d'être réveillé par un nombre incalculable de moineaux qui font : pie ! pie ! pie ! Le soir, en vous promenant en barque près de la boite à Lacaze, vous verrez les oursins se balader au fond d'un azur étrange tout pailleté de microbes étincelants. Le jour, on grappille d'excellents raisins dans les vignes abandonnées, après quoi l'on pionce sur le sable fin, en attendant la bouillabaisse. On n'y voit ni Chaffouins, ni Juifs.

UN TYPE DE GOGO



Je fréquentai à Montpellier, rue du Manège, le plus vrai type du Gogo que j'ai jamais vu. Ancien

magistrat de Cayenne et autres intéressantes colonies, il avait échoué dans l'instruction, où sa perspicacité n'était dépassée que par son intégrité.

Ayant refusé d'aller comme Conseiller à la cour d'Alger, il plantait ses choux et taillait ses arbres comme pas un, ne dédaignant point la pêche dans le Lez.

Son amour pour la République était intense, comme le père Pappas renouvelé des Grecs ; souvent il abandonnait son jardin aux gamins de l'école pour y faire de la gymnastique, sans remarquer qu'ils lui chippaient ses cerises. Il déboursa même beaucoup de monacos pour leur payer des instruments de musique qui firent beaucoup de bruit pour un temps. Au mieux avec son curé, il faisait voter avec enthousiasme pour un chaffouin patronné par les bouchers juifs. Toujours la bourse à la main, il faisait $n+1$ voyages, à ses frais, pour inspecter les écoles, les manufactures, remuer les maires, sous-préfets, juges de paix, préfets, députés, ministres, toujours à ses frais, demandant tout pour les autres et rien pour lui. Dans son village, il fît établir une halte qui rapporta beaucoup à la compagnie, puis fût maire pendant tout le temps que sa force le lui permit. Quand on lui conseillait de profiter de sa légitime influence pour débarrasser ses propriétés de servitudes gênantes, en payant honnêtement, il s'in-

dignait. Quand on lui disait de se méfier de ses banquiers juifs, il se révoltait. Quand on lui induisait que le gouvernement n'était qu'un ramassis de chaffouins, il aurait tapé tout le monde, même le père Combescure, son ami. Il demanda un jour quelque chose pour son gendre détesté par les chaffouins : on lui dit : zut. Le chagrin abrégea son existence.

A son enterrement, point ne vinrent les chaffouins qu'il avait tant servi ; en revanche, j'y ai vu l'élite des magistrats.

Sa mémoire, à ce Gogo, sera chérie de ses petits enfants : je les connais, ce sont de bons types.

J'APPRENDS LA PEINTURE

A Troyes, j'arrivai à temps pour sauver le laboratoire qui allait passer régulièrement en des mains étrangères. Cet établissement, placé rue Thiers, non loin de la ruelle des Chats, dont les maisons disloquées s'envoient leurs pignons l'un dans l'autre, pour ne pas fatiguer les ébats des habitants des toits, abrité enfin par le temple de la Justice, me sembla un petit Paradis. Je choisis

pénates à côté. J'avais bien un mauvais voisin, le petit Troyen dont l'infecte prose a sans doute déterminé $n+1$ ouvriers macabétisés à brûler dernièrement le Cirque, la Préfecture et autres habitations. Mais j'en était séparé par un Juge. Tout allait ben.

L'intérieur étant moisi, et le crédit départemental exigu; je résolus d'être économe. J'achetai couleurs et pinceaux, puis donnai aux murs les trois couches réglementaires. Ça faisait ben. Ensuite je démolis les vieux fours pour les remonter autrement. J'avais presque fini quand mon chef survint :

Ça, c'est pas régulier.

Comment ? vous trouvez que je n'ai pas le compas dans l'œil !

Si, mais, aurait fallu faire des plans avant et les soumettre à l'approbation du Préfet.

Je fis les plans ensuite : à présent ils n'existent plus, puisque la Préfecture a brûlé.

Les gros bonnets des environs, qui pouvaient faire des analyses partout, en payant un tarif assez uniforme, trouvèrent commode de m'inonder de terres, fumiers, viande pourrie, poudrettes et guanos que j'analysai gratis. Mais, ça fonctionnait si bien, qu'avant la fin de l'exercice, mon crédit fut dépassé. Je croyais que le Conseil Général, enchanté de voir des résultats, allait voter un

supplément. Il parait que ce n'était pas régulier ; car j'ai dû payer de ma poche.

L'incurie du Juif Bère de Bordeaux (ce youtre passait son temps à vendre des clôtures de sa fabrication) ayant amené les sinistres bien connus des carrières de la Gironde ; l'Administration fit une pressante circulaire.

Voulant sauvegarder ma responsabilité, je crus vraiment digne et juste d'établir un inventaire régulier au commencement et à la fin de l'exercice.

Naturellement, ça se balança fortement à mon avantage, car le service était, avant moi, dans un piteux état de décomposition. J'avais découvert, dans mes tournées des choses atroces. Ainsi, j'avais vu, de mes yeux vu, non loin de Villeneuve-l'Archevêque, le pays des crétins à Javal, une carrière de craie blanche qui s'était effondrée sur $n+1$ hectares avec un bruit épouvantable, sans que l'Administration perçut aucun son. J'avais reconnu dans l'Yonne, pays des ocres et du chablis, que conducteurs des ponts et chaussées, chargés par intérim de notre service pendant $2p+3$ années, n'avaient rien fichu, se contentant de percevoir les honoraires de leurs épreuves de chaudières, etc.

Quand je présentai mon inventaire, en six expéditions de quatre pages chacune, mon chef affolé par la perspective de la fureur de Jacquot, me dit résolûment : Ça, c'est bon pour les pignoufs du

commerce! mais, sachez que dans *l'Administration*, quand on trouve un pareil pot-aux-roses, faut mettre un opercule. Tous ces types de la haute, ont du nez: faut les ménager. Comme point ne voulais, insinuant qu'en famille, il est décent de laver son linge sale, de suite fut remis par Gouzay à la queue du tableau. Ça, c'est pas tout-à-fait la queue de la poële.

Faut aussi vous expliquer que ce Gouzay avait débuté, à la boite du boulevard Saint-Germain, par copier les élucubrations du prédicateur Grüner, sur la recommandation du type Nivoit qui a le cœur au bon endroit. Le Perroquet, s'apercevant qu'il ne mettait point de persil sur ses tartines, le fit arriver dare-dare Conseiller d'Etat, lui promettant de marier ses filles à $n+1$. Vous expliquer comment Gouzay et Picard ont tombé Nivoit pour faire passer Barabant serait un peu long ! Continuons.

C'était pas tout, que l'pot-aux-roses· J'avais un garde-mines, très bien habillé, propriétaire-agriculteur, près St-Loup, fraîchement décoré par Jacquot pour l'encouragement de ces dignes types de collaborateurs. Même, au débotté, je lui avais donné l'accolade des chevaliers, armé de mon pinceau imbibé de brun Van-Dyck.

Horreur ! un beau jour, après mon inventaire, je vis, clair comme le jour qui éclaire, que ce

type n'était qu'un fumiste, entrepreneur à forfait d'enterrements de première classe, même que ses analyses de chaux et ciments, dont s'épatait le Conseil du Bagne, lui avaient été fournies par Maugras, le voisin de l'abbaye de Clairvaux ! L'eusse-tu cru ? dis-je au gros Paul. Non ! dit résolument ce cher type — Et vous, à Lefebvre ? Oui ! dit l'autre ; j'la connais.

Oh ! alors ! j'en fis part à *l'Administracilion*, qui eut la charmante nuance, de m'envoyer exprès un membre du Conseil, pour m'insinuer que je pourrais me considérer comme rayé du tableau pour in œternum — Vas t'asseoir, lui répondis-je, c'est une blague ! quand Jacquot s'ra crevé, nous ouïrons d'autres chansons ! Il s'en fut, navré. Un an après, j'l'ai vu au Louvre, se traînant : il était ramolli !

Pour me distraire, j'avais bien quelques gentilles occupations : d'abord, l'éducation de Lolo, le successeur à Biqui. Ainsi, je lui appris à adresser aux rats les plus charmantes élégies pour se laisser piger. Lolo savait par cœur $n+1$ pensées variées. Témoin celle-ci :

« Tout vrai poëte imagine ce qu'il sait,
ce qu'il voit »

que je suggérai le 1er avril dernier à Leconte de Lisle d'inscrire de sa main sur l'Album de mon fils. Pour l'en récompenser, sur le feuillet, en face,

je mettrai son cliché que je peindrai avec du jus de tabac. *Ça sera ben.*

Ne croyez pas que je perds ce tabac! non je le sèche et je le fume : faut de l'économie.

Je faisais aussi quelques affaires ; ainsi je rendis à la commune de Biesles, où l'on fait des rasoirs et des petits couteaux pour entretenir les amitiés, ses eaux qu'un mouvement seïsmique avait détournées. Les Ponts et les *architèques* n'y comprenaient rien, sans quoi on m'aurait laissé tranquille. Quand la commune voulut me payer avec enthousiasme ma modeste note d'honoraires de 300 balles, *l'Administracilion* dit : c'est pas régulier. Et j'attends encore, attendu qu'elle a bien autorisé un Pont de Paris à se faire délivrer 6.000 balles pour une petite étude dont la cité troyenne gémit encore.

PAUVRE BENOIST ! !

Echapper à Ravachol pour tomber sous la patte à Bibi qui extrait de l'Extrait du Greffe de Paris, ce qui suit :

« Vu la procédure instruite contre le nommé

« Bracpasniais, *libre* inculpé d'escroquerie. Vu le « réquisitoire de M. Boulloche, substitut (? ? ?)... « Attendu que l'inculpation n'est pas SUFFISAM- « MENT démontrée... » Total 5 fr. 30 pour Bibi.

Ce SUFFISAMMENT a son galbe, j'en conviens: c'est le comble le plus pointu de la ruelle des chats. Mais c'est pas assez fort pour Bibi.

Or, donc : oyez ! oyez ! oyez !

Comme crie l'héraut de la bonne Victoria aux gogos de son parlement.

En ce temps là, depuis le temps de sa veste du Sénat, Bibi, avec $n+1$ autres, suivait d'un œil attristé les progrès effrayants de la Macabétise. Il était clair, d'une part que Bontoux avait autant de trucs honnêtes que Philippart, ayant seulement le tort commun de s'être laissé croquer comme des serins par les grands Youtres : d'autre part que l'idée de la faillite concordataire faisait du progrès dans l'esprit des chaffouins.

De ces deux convictions naquit l'affaire de l'Ancre. Avec 14.000 balles, dont 700 fournis par chacun, un secrétaire éprouvé fut envoyé à Paris, avec mission de faire imprimer et distribuer par les soins de la maison Chaix, 20, rue Bergère, un questionnaire intéressant en une foultitude d'exemplaires, ainsi que de colliger *avec soin* les réponses, dont le résumé succinct, mais bien senti, devait dire aux conjurés s'ils étaient dans la bonne

voie. Dès le 7 août 1886, le secrétaire était rentré invitant Bibi à faire avec les *n* autres, quelques modifications, ce qu'on fit lentement, ainsi qu'il convient.

Pendant ce temps, la police mise sur pied par ordre de quelqu'un fort puissant, traquait partout ce Bibi qui faisait précisément, avec le Tribunal de Troyes, le procès d'un anarchiste et d'un empoisonneur, afin de boucher le trou du Conseil général.

Après bien des rages et des hésitations, le Bouchez insinua à X... qui se confia à Benoist qui, fort embêté, envoya l'dossier à Bondoux qui s'frottait les mains d'mes expertises.

Quelle tuile ! ! ! s'écria ce bon et doux tortionnaire. Tout d'même, comme ce secrétaire n'est après tout qu'un pauvre diable, sans le sou, il ne pourra pas crier bien loin.

Adonques fit appréhender au collet par deux sbires cet innocent et lui déclara sans vergogne qu'il fallait vendre la mèche, ou rester indéfiniment au bloc. Je fus vendu, juste au moment où j'accourais à la rescousse. Tête de Bondoux ! ! !

Son dossier était là ouvert, avec toutes les preuves de l'innocence, y compris quelques timbres-poste de retour.

Il était là, avachi, la tête dans ses mains, se sentant pincé par Bibi, l'inculpé ! Comment sortir du guêpier ?

Renvoyez-donc la balle à Benoist ! lui glissa mon œil. Point ne bougea.

Envoyez une dépêche à Bouchez ! exclamai-je, c'est mon ami.

Ses cheveux s'horripilèrent... son ami ! ! ! Il envoya.

Parait que Bouchez et la clique délibèrent longtemps dans leur mélasse ; car, le type attendit longtemps dans la sienne.

Point n'ai vu autre chose que le dos du papier télégraphique.

Nonobstant, le type fort embêté procéda avec rage, palpant d'une main tremblante les paperasses de mon bureau, pour la frime, étant trop convaincu que tout ça ne manquerait pas de lui retomber sur la caboche un jour ou l'autre. Pauvre type !

Lolo suivait tout ça de son œil effaré.

Le Bondoux acculé m'offrit le choix : deux Gendarmes avec transport aux frais de l'Etat, ou deux agents en bourgeois à mes frais.

A première vue, les Gendarmes me bottaient à cause du cliché : mais je serais infailliblement poussé à chanter le chanson de Nadaud pour faire rire les types et ça pourrait me conduire un peu loin.

Donc, je préférai financer.

Si j'avais le temps, je vous décrirais toutes les étranges choses qui se passèrent à Paris : mais au

moment où j'écris ces lignes, (25 mai 1892 à 8 h. du matin) je réfléchis qu'il faut à tout prix ne pas manquer ma tuile à Carnot en son triomphe à travers les chaffouins et les youtres de Nancy.

Contentez-vous donc de savoir que Benoist ne put point m'extirper les noms de mes n complices. Il en rage encore, bien que Bouchez l'ait récompensé, en l'asseyant au milieu des Conseillers, dégoûtés de son audace !

Quand je revins dans mon logis le lendemain, le petit Troyen et le Progrès de l'Est, instruits par leurs préfectures, inséraient de petits articles jubilatoires. Ce que voyant, le gros Paul prit mon épouse sous son bras, se promenant bravement sur le Mail, en grrrand uniforme. Ça c'était ben.

D'autre part, Lefebvre avait entendu le type Nivoit crier par sa portière à mon commissaire de surveillance : c'est dégoutant. Ça c'est vrai, qu'il dit, de son plus gros calibre ; et comme il met toujours dans l'centre du noir à toute distance, tous les honnêtes Troyens relevèrent leurs casques qu'ils s'étaient enfoncés sur les yeux en signe de douleur. Ça va leur faire plaisir aujourd'hui, d'savoir que leurs pressentiments étaient bien assis.

Le Gouzay, profitant de ce que Baïhaut, dégoûté, prenait la tangente pour fuir du Ministère, avait tout tripoté, sous l'œil radieux du Perroquet triomphant, avec le beau Camille. Vous voyez ça : $2p+1$

agents de la parquetaille en balance avec un simple travailleur !

Tas d'farceurs ! ! et mon rabot ! ! ! ! point n'y pensâtes !

Le Gouzay, donc, dit à mon épouse : Dites bien à votre type que j'ai fait tout mon possible, pour sauver son honorabilité ; d'ailleurs il peut s'esbigner dans l'Industrie, qui a besoin de fortes balles.

Pendant ce temps, j'assassinais les Ministres de pétitions, dont quelques-unes, assez raides, étaient autographiées par la presse Y qui fonctionne à rebours, quelque part rue d'Aboukir. D'autre part, j'invitai les sommités du barreau de Paris, les Durier, etc., à préparer leurs plus beaux effets oratoires. Point ne fut répondu : je sentis qu'un invisible chef d'orchestre étendait les bras

doucement, doucement, morendo

pour obtenir un délicieux apaisement des murmures embêtants.

Ça c'est un bon truc à Gogos.

J'EN BROIE DE TOUTES COULEURS

Naturellement, j'avais pris goût à la peinture.

Alors je réfléchi que les couleurs ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, attendu que l'ocre de l'Yonne, dont les tonneaux encombrent les quais de Paris par pentakiskilions, avant de filer dans tout l'univers, coûte en terre 0 fr. 011 la tonne de 1000 kilos, et en petits tubes, chez les marchands de couleurs 10,000 fr. Donc, il doit rester aux pattes d'un fabricant besoigneux quelques collections de maravédis.

Le Creuzot me confectionna, sur plans à Bibi, un broyeur perfectionné qui faisait une tripotée de besogne en très peu de temps.

J'achetai des matières très chiques en $n+1$ pays, réservant à Démonet la manne aux mexicos, afin de l'entretenir en bonne humeur, ce qui me fut d'une haute utilité, pour lui extirper tous les clichés macabêtiques dont j'avais besoin.

Une fois je fus incendié par un type que je plaçai ensuite au chemin de fer, pour le surveiller de près, mais sans succés. Faut croire qu'il n'était ni à son premier, ni à son dernier coup. Ca m'a fait mon premier accès, de $n+1$ semaines ; mais

ça n'a pas accéléré mes affaires. Car a fallu rebâtir avec perte, l'total n'étant pas assuré.

Je r'batis et développai, tout en organisant une grosse affaire dans l'Yonne, où javais habilement saisi tous les bons terrains disponibles.

Une paysanne me jette dans l'Canal d'un coup d'panier. 2e accès, pas trop méchant. Je m'fais brûler l'cuir en $2p+1$ points, et je cours à Marseille, où le type Dupuy, ancien off. de marine, ancien agent de Lesseps, m'avait réuni des capitaux suffisants.

J'arrive juste pour recevoir deux coups de cliché; l'un du petit Troyen, l'autre de Fould. Ratiboisé! Il est vrai qu'une victime de Benoist s'rase aussi facilement que les porcs de Balmagne dans l'Canigou.

Sans désemparer je r'piquai sur Cambrai où j'avais laissé $2p+1$ bons amis. Le groupe délégua Ronnelle, un architèque franc-maçon, très estimé dans son pays et aimant l'industrie à la folie.



Moi, j'étais ravi, ayant pour les francs-maçons une aveugle estime, basée simplement sur les deux mots qui les constituent.

J'étais bien loin de supposer

que ces types sont des fumistes, faisant profession d'adorer le grand Lama des Patagons.

Donc, je conduisis mons Rounelle à Troyes, Auxerre, Pourrain, Diges et $n+1$ autres localités de la bonne Bourgogne.

Ça l'botta et avec Wallerand, Wiart, Brabant, Millot, etc., etc. la fine fleur des Caimberlots, m'insinua qu'en outre, on m'enverrait six mois de l'année, chez les Mormons, pour extirper des pentakiskilions de trillions de paillettes d'or.

Crac ! Tout d'un coup, entre autres clichés envoyés en toute hâte par les Chaffouins et les Youtres, tombe, celui distillé par Fould, A-D., M. et Cie établissant que :

Bracpasniais, dans son service public, avait l'habitude de recevoir sans vergogne, *des deux mains*.

Ça, c'était tapé.

Aussi, ayant consulté Adolphe, je r'tournai dire à Ronnelle :

Je vais vous attaquer en diffamation. Gardez-vous en bien, qu'il m'répond ; veuillez penser et bien méditer que nous sommes la fine fleur de Caimbrai ; d'ailleurs, j'prêterai très carrément serment qu'vous en avez menti.

Allez-vous en, mon bon, avec ce cliché, et rappelez-vous que

«bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée».

Ça c'était encore tapé.

Ça m'a botté en ce sens que j'ai vu :

1° que les Francs-maçons sont des Francs-cochons ;

2° que j'devais gueuler plus haut qu'un pentakiskilion d'ânes, quand l'vrai temps serait venu.

LA GAZETTE DE VOSS

Ce matin, j'étais un peu en retard, car hier, qui était l'Ascension, j'avais fait une descente, avec ma smala, au Jardin d'acclimatation et, entre autres, j'avais vu la grande girafe, qui ressemble comme deux gouttes d'eau au grand Picard. Etrange ! Etrange !

Mon éditeur n'était pas levé : depuis trois jours, qu'il lit mon texte, le povre !, il s'administre de telles cuites de rire, qu'il a toutes les peines du monde à s'endormir. Ça c'est ben.

Ayant donc pris son journal, je lus :

« *La Gazette de Voss* déclare, dans un article de « fond, que les fêtes de Nancy n'auront aucun « caractère politique ; dans deux semaines elles « seront terminées, et dans quatre oubliées. »

A mon tour de pouffer : C'que c'est d'parler sans savoir !

Et la bombe à Bibi, chère gazette ! qui va tomber comme une grêle de tuiles sur les chefs de tous ces types. Tout l'univers en rigolbochade en rira pendant $2p+1$ années.

Allez à Nancy, amateurs de fusées ! j'y serai, caché derrière une certaine persienne que personne ne reconnaitra. Je rirai tout mon saôul, à l'indienne, et personne ne m'entendra.

Vous me sentirez, c'est clair ; mais vous aurez beau vous torticoliser, point ne me verrez. Ça n'vous empêchera pas de rire ! Allez !

L'ANARCHIE DANS L'IMPRIMERIE

De là je fus chez mon imprimeur, le père Reiff, homme très-mur et rassis, vu qu'il se met deux f au lieu d'un, pour le paraître davantage. Du fond de son boyau de corridor, entendant un bruit étrange, je volai jusqu'à sa boîte, à l'entresol. Horreur ! je le contemple avec une trogne comme celle de la page 9, lançant sa calotte au plafond. Au rez-de-chaussée, tous les types, depuis le contre-

maître et le prote, jusqu'aux mousses et gossaillons, avec des têtes fendues comme des citrouilles manquant d'une tranche, s'administraient des ondées de confetti avec mes propres caractères. C'était le délire imprévu de l'Antigogo.

Déjà les mousses, ayant épuisé les compartiments, se précipitaient sur mes compositions, ô Pénélope !

Je hurlai : Sauve-qui-peut ! V'la l'pompier ! On entendit :

bzz, bzz, bzz, bzz, floc !

floc, c'était la calotte qui r'tombait sur le chef du père Reiff.

Depuis cet accès, je n'bouge plus de c'te turne, et j'ai l'œil sur les typos.

SI BIBI VOULAIT !

Si Bibi avait voulu, Paris n'existerait plus, tant ses procédés sont horribles ! Mais Bibi a mis tout ça dans un coin de son vieux morion, pour une juste occase, dans le cas où quelque fumiste étranger s'aviserait d'faire tomber nos cases dans la cataclase.

Si Bibi voulait lever seulement son petit doigt, et embrayer pour braire dans le sens du potin, il

ferait lever des phalanges incommensurables d'un tas de types degourdis, qui lui feraient la politesse de le proclamer roi. Mais Bibi ne veut pas ça, ayant sa règle dans l'dos, aussi bien que son T.

Bibi s'plait à musarder avec des paraboles, qu'il décoche à une tapée de créatures, dont il est le chef bien aimé.

Il communique par vibration avec les polypes, fleurs nuancees des ondes, qui se collent après les volcans encroûtés, pour les consolider par un compact revêtement. Sans en avoir l'air, ces petits types, qui vibrolent sans tour de rôle avec leurs corolles, travaillent merveilleusement. Quand apparaît la pieuvre chaffouine, arrivee des côtes horribles du Soudan, pour exploiter le Pacifique, les types se rengaînent en lui decochant, à la Parthe, des Kilionardises de bilhardises de petites friandises ironiquement acérées, et la sale bête returne en ses affreuse cavernes.

Il fait l'œil aux moineaux francs qui crient aux hirondelles : sus aux hiboux ! et les légions empennées de petits macabés fondent sur ces horribles becs crochus.

Enfin il achève d'organiser la vis universelle de rire desopilant.

Après quoi, il sait bien ce qu'il fera. Ça se passera en plein air ; car il a fini avec les mines et les mystères et tous les secrets de polichinelle.

AFFREUX MÊLIMÊLO DES BEAUX-ARTS
AVEC LES SIEGES ET LES CRIMES

Comme l'indique ma tête, je coupai mon hypno en deux tubes égaux, que je braquai, l'un sur la vieille boîte à Baïhaut, l'autre sur la boîte à Larroumet ou Palais-Royal. Ça me faisait loucher affreusement ; mais c'etait nécéssaire. Pour m'guérir, suivant l'procédé Javal, j'allais entretemps serrer le pince à Dubois et son complice, l'Inspecteur de la boîte, 14 rue Bonaparte. Ça les étonnait, attendu qu'au Conseil de perfertionnement, les types n'étaient pas d'accord. Dubois, s'appuyant sur Yvon, disait qu'il s'agissait de couleurs ; Berthelot parlait de finances, et l'Inspecteur de cire végétale.

Voyant que vous ne saisissez pas, je vas vous expliquer.

Donc : après mon affaire avec les francs-cochons, je reconnus qu'il était inutile de persister. En effet, d'une part, les clichés des youtres et Chaffouins étaient devenus commerciaux, et la Clique à Jacquot répondait à mes pétitions par des lettres, dans lesquelles on insistait *avec soin* sur le fâchenx caractère de l'affaire de l'Ancre, et sur ma mise en

retraite d'emploi. Ces lettres, fort réussies, seront plus tard encadrées *avec soin.*

Ainsi, contre toute théorie et toute pratique, une fort bonne affaire, marchant déja et susceptible d'un grand développement, ne trouvait pas de capitaux. Ça, c'est raide mais exact.

Je dus cesser et liquider, pour chercher autre piste. Naturellement, les liquidateurs bazardent tout à la bonne franquette et les chaffouins, avec qui on a traité, vous enlacent dans $n+1$ procès.

Parlons d'abord de ces derniers. Je déclare avoir été sincèrement épaté, en voyant la Cour de Paris me donner entièrement satisfaction dans mon avant dernier procès.

PAR LE SAINT NOM DE DIEU
(qu'on ne jure point en vain)

m'écriai-je. Comment ! moi, l'escroc, avec tous mes sales clichés, je gagne mon procès ! Mais, la Magistrature française n'est donc point macabétisée ! alors, *tout ira ben.*

Aprês avoir loué un atelier, je fus tout droit chez Baïhaut.

Monsieur et cher conscrit, que j'dis, en vous laissant dérober votre signature, vous m'avez ruiné et déshonoré ; tous les coups hirschants, qui cinglent ma carapace, enveloppent du même coup tous les pipos.

Compris ! qu'il dit, j'vas les tarabuster. Aimeriez-vous à passer en Conseil de guerre ?

C'est ben ! que j'répond, et j'allai à mon atelier recevoir quelques débris d'usine, que j'façonnai en planchers, cases et fours. Après quoi, j'passai la r'vue d'mes généraux, un par un.

Le père Castel et le père Bochet, qui sont d'aussi grand mérite que de grand cœur, m'émurent profondément ;

Les suivants moins experts, furent cependant sympathiques ; ce que voyant, le Jacquot, à l'enterrement de Brame, fit les quatre-cents coups pour les faire virer de bord, mais en vain.

Le toutou me consigna à sa porte $n+1$ fois ; mais, voyant son chapeau dans l'antichambre, je finis par le pincer : Changez de peau ! qu'il me cria. — Vraisemblablement, que j'répondis.

Le père Lorieux, sourd comme un pot ; le roi des ronds-de-cuir, empoisonné pendant $2p+5$ années par le perroquet, me dit d'un ton criard : Môsieur, vous êtes très compromettant. — J'crois ben, que j'réponds ; quoi d'plus compromettant qu'la vérité? Il n'a pas entendu : mais ça n'fait rien.

Les fours marchant à des températures insensées, je fis du Portland très blanc pour la Statuaire. Ceci posé, j'appris le moulage, non sans mécompte aux prud'hommes et à la Justice de paix. Mais faut tout ça pour devenir artiste.

Pendant que le Conseil de guerre fonctionnait, j'faisais avec mon épouse, la causette chez l'concierge, qui nous racontait tout plein d'histoires, m'apprenant notamment, que l'Gouzay v'nait d'perdre son bras tout pourri, et que deux chefs de division allaient être balayés comme malpropres.

Soudain, le bon pére Bochet descend, criant : Victoire ! unanimité favorable, moins 2 voix. (Pas besoin de dire qui). C'était un vendredi à 4 heures.

Ne perdons pas de temps, criai-je, faut taper l'fer tout chaud !

Accouru chez Baïhaut, je lui insinuai énergiquement d'aller, le lendemain, piger avec Castel le Deluns, sortant tout chaud du Conseil Elyséen.

Ils ressortirent les yeux pleins de larmes de joie : Montaud, pleurant aussi, avait promis de signer, illico, après son déjeuner, ma réintégration à Albi. J'volai en cette ville aux briques rouges, préparer mes quartiers, pour revoler plus vite encore à mes moulages.

Huit jours ! Rien. Mon épouse fut, rue du Colombier, pour remontrer au fossile rapporteur, que son cliché n'demandait que 5 minutes. Point ne fut reçue. Paraît qu'c'était dûr !

Au bout d'quinze jours, une lettre, absolument dépourvue d'attentions délicates et de charmantes nuances, et signée Montaud, nous fit voir que ses

pleurs étaient de crocodile, et que le Toutou avait eu le toupet d'imposer à son rapporteur

un FAUX en rédaction de l'avis du Conseil du Bagne.

J'exposai au Salon, la tête de ma fille aînée. Pendant ce temps, Baïhaut me faisait rédiger, par Le Châtelier fils, une mission très chique sur l'Aluminium.

Donc, le matin, je travaillais à la Bibliothèque de la succursale, préparant cette mission dans $n+1$ bouquins en autant de langues. Le soir, je moulais, sous l'œil inspiré de Lolo, $n+1$ statuettes pour l'exposition à Muzet, qui m'octroya une mention honorable ; $2p+1$ exemplaires de ma tête, dont une pour Larroumet, qui m'envoya une tartine de sottises. (Toi, j'te collerai en macaron, avec les youtres, sur la Banque de l'Ancre, en te gratifiant de mes oreilles, que j'viens d'couper). Enfin, je réussissais étrangement les deux têtes de Dupont et Fould se rossant près de l'Ecole Normale à Nancy : car, Lolo n'osait pas les regarder.

Dire que je n'musardais pas fortement, en pétrissant tout ça, ne serait pas exact : conseillé par les polypes, qui sont les pères du marbre statuaire, je fis $n+1$ inventions épatantes, dont Yves Guyot et Guillain ragèrent, quand je les leur fourrai sous le nez, et que j'exploiterai avec succès, quand

j'aurai trouvé des capitaux, ce qui ne manquera pas de m'arriver *maintenant*.

Mais, la mission n'arrivait pas. Enfin un jour, j'appris, par hasard, que l'ignoble Wickersheimer, d'accord avec les Juifs et les Chaffouins, me l'avait VOLÉE.

C'en était trop pour ma pauvre boule : crack ! j'eus mon troisième.

Faut croire qu'ce fut terrible ! car, quand je pus rentrer dans mon atelier, tout gisait fracassé. Mon Dupont, mon Fould, qui devaient m'avoir une chique médaille au salon ! plus rien ! mes têtes en miettes au milieu de $n+1$ fragments de papiers !

Et Lolo, que je cherchai en vain au milieu des décors de l'Odéon ! mangé, sans doute, par une vieille Italienne, dont j'entrevis le museau rabougri à une lucarne voisine !

Sa peau !! lui criai-je, ou j'te décous la tienne !

Ma portière m'engagea doucement au calme décent.

Je bazardai tout pour payer mes termes.

DANS LES TURNES

Tous les divers types de l'humanité, je les connaissais suffisamment. Toutefois, je profitai de mes divagations dans le Tout-Paris, pour visiter les turnes où se rend l'ouvrier. D'abord le café y est aussi bon que dans les grands établissements des boulevards, l'ouvrier ayant l'bec aussi fin qu' l'œil ; ensuite, au lieu de s'ennuyer à r'garder des gens qui s'ennuient, on s'amuse immensément à entendre des discussions d'un galbe exquis, et d'un pittoresque inénarrable ; enfin l'ouvrier est une puissance non négligeable.

Seulement faut du truc. Voici l'mien.

En entrant, voyant bien qu'on m'prenait pour un d'la rousse, j'mettais sur la table, à côté d'mon café, mon petit portefeuille où sont inscrites, à côté de cercles et triangles, les $2p+1$ questions que j'ai à faire dans mes colles ; j'mettais mon tabac à côté, ma pipe en travers, notant d'un coup d'œil la disposition d'ma fallacieuse batterie, et j'filais d'un pas léger quelque part. En r'venant, la disposition s'trouvait altérée. Mais les visages avaient repris du lavissium, et les langues repartaient. Très réussi ce truc immanquable, et d'ailleurs fort innocent.

Chez les calicots, la conversation sent toujours le voyou. Chez les ouvriers, comme chez les pay-

sans, les discussions sont sérieuses : ça claque fort et droit au but. Chose étrange ! ils parlent peu de politique, mais beaucoup de la question religieuse : leur flair leur fait sentir, que c'est là la vraie question sociale.

Toujours, c'est le mastroquet qui attaque : faut



croire qu'il est payé pour ça. Son adversaire, sou-



riant, lui rétorque ses arguments avec prestesse. Les autres, très attentifs et dans des postures diverses, suivent les péripéties de la bataille.



Ce qu'on y dit ? Ça c'est des secrets qu'il importe de ne pas livrer à l'ennemi. Moi, j'en conclus que l'ouvrier, pris convenablement, est tout prêt à tourner casaque aux chaffouins. Et ce sera justice.

DERNIER CLICHE DE LA CLIQUE

A JACQUOT

Je copie textuellement :

MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS

—

BUDGET ORDINAIRE

—

Etat d'allocution de secours
(Arrêté du 10 mai 1892)

NOMS ET QUALITÉS :

Mme Bracpasniais, femme d'un Ingénieur des Mines, atteint d'une aliénation mentale.

—

Tête de Bibi ???
?

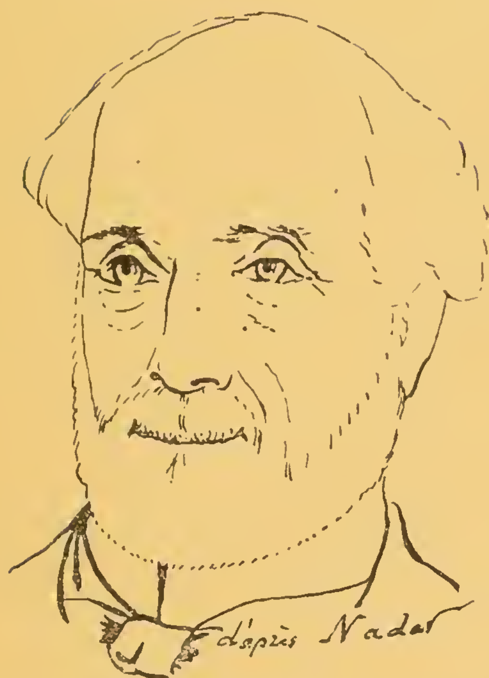
Avant de rentrer chez moi, je fus pleurer comme un veau, à St-Etienne, à genoux sur le pavé, adorant et remerciant le TRÈS-HAUT, qui frappe d'insanité les orgueilleux menteurs, et guérit les humbles.

Puis je grimpai d'une traite à la lanterne du Panthéon, pour crier aux quatre points cardinaux :

ça c'est le Clou !

Deux heures après, l'Imprimeur copiait le document, que je réintégrai honnêtement dans la boîte à Chaffouins.

FREYCINET



Tu ris en pensant : Faut-ils qu'ils soient bêtes de me garder si longtemps ; c'est vrai. Dès l'aube, tu as pris la tangente pour faire des missions, que le premier Conducteur des Ponts venu aurait pu, comme toi, aller prendre en Angleterre. Tu as fait de nous des gendarmes, pour avoir une place au Ministère sous l'Empire, tout en le trahissant. Tu as trahi ton ami Gambetta, qui t'a fait quelque chose. Tu as imaginé une balançoire de grands travaux, tout simplement pour faire entrer quelques types dans le corps des Ponts. Tu as lâché

l'Egypte en ma présence et j'en ai rougi pour toi. Tu tends des pièges à nos évêques, pour ridiculiser notre religion, et préparer la faillite concordataire. Personne ne peut te sentir, surtout les généraux, bien que tu les bourres d'argent. Tes jours sont comptés, et ta puissance ne tient plus qu'à un cheveu. Sois tranquille : ce n'est pas moi qui le couperai. Ça me resterait au doigt, et du cheveu de chaffouin dans ma soupe, je n'en veux pas.

LA GRÈVE DE LUNÉVILLE

O Faïenciers du faubourg de Villers, qui vous mettez en grève sous l'impulsion manifeste des chaffouins et des youtres, qui se moquent de vous, allez donc plutôt défiler paisiblement devant la boite à Louis Berr, l'adjoint, l'avocat, l'ancien élève de du Prat, qu'il a tourné en ridicule. Votre démonstrastion signifiera, que vous reprochez à ce polisson les pleurs et les grincements de dents des ouvrières, à qui son pére a extorqué les picaillons dont il est si fier.

Faites de même aux Erard et compagnie, qui tiraient, de mon temps, de 19 à 82 0/0 de leurs ca-

pitaux, en menaçant les autres Sociétés de les flanquer dans la panne, et se soucient de leur personnel, Ingénieurs et ouvriers, comme de Colin Tampon ; ça vous déchargera la bile et vous verrez plus clair après.

TOUT POUR L'ŒIL

Dans la turne à Claude et Gambetta, j'ai été bien surpris, quand j'ai vu le but de tant de choses, qui me ravissaient naïvement. Tout pour l'œil ! Telle est la devise et la grande occupation des chaffouins.

Traduisez : il faut, *à tout prix*, distraire les Gogos, pour les *empêcher* de s'apercevoir de la rapidité avec laquelle les chaffouins leur soutirent leurs monacos, pour leurs fumisteries et balançoires. Par-dessus le marché, ces types se distraient du même coup, gratis, bien entendu ; et quand les distractions ont un certain galbe, les chaffouins savent se mettre en avant partout, et imposer leurs trombines à ceux qui s'en passeraient bien.

Ainsi, les expositions universelles ou privées, de

n'importe quoi ; l'inauguration de la Sorbonne avec les robes des professeurs, les banniéres des étudiants étrangers.

L'érection de $n+1$ statues ;

L'inauguration de $2p+3$ chemins de fer ;

Le centenaire de Chevreul, où ce digne et vénérable savant, eut l'affront de se voir colloquer entre des chaffouins comme Floquet et Lockroy ;

Les courses de toute espèce, dont l'initiative est encouragée chez le Petit Journal ;

Tout ça, c'est autant de trucs.

Aucune dose de toupet ne les arrête. Ainsi, il est constant, que l'élan public pour Jehanne d'Arc est dû à l'initiative de Monseigneur Pagis, évêque à Verdun, qui a entrepris la croisade générale. Or, lisez le Petit Journal des 28 avril et 10 mai 1892 : vous y verrez que le culte national de Jeanne d'Arc est un produit du patriotisme de nos flibustiers. Rien ne doit-être omis, pour démontrer au peuple ces trucs, inventés pour soulager sa bourse au profit de ses sangsues.

AUX CHAFFOUINS



O c'te gueule ! comm'dit Gavroche.

Vous v'là tous englutinés dans vot'mélasse, suée de vos propres (?) cuirs, à l'instar des pucerons sur une même feuille: Et je vous y touille, retouille et tripatouille, comme les nouilles de Gribouille avec le bout de ma qu'nouille.

Dites voire un peu que je ne suis pas dans un cas de légitime défense !

Vous m'avez dépouillé, tapé, ratiboisé, deshonoré, tant que vous avez pu, sans merci, tapant toujours de peur que je ne me relève. Enfin vous m'avez signé mon exeat du bagne, où j'ai fait 30 ans. Imbéciles ! fallait m'garder à la chaîne !

Maintenant que j'suis libre, j'ai changé d'peau, suivant l'conseil du Toutou, et ma libre-Pensée devient une libre parole, ornée de petits clichés longtemps muris en maintes musarderies.

Du fond de ma misère, j'ai clamé un De profundis muet, et me v'là rétabli dans l'opinion publique, dans toutes mes prérogatives justement gagnées. Que pouvez-vous contre Bibi ?

RIEN.

J'ai l'cuir plus dur que l'hippopotame, qui fait peur à mon petit Pierre, le dimanche.

Supposez, par une hypothèse hardie, que vous me traduisiez en cour d'assises ; écoutez cet effet de la libre-pensée :

Entre les deux gendarmes, chers à mon cœur, vu Nadaud, je me figurerai être entre les deux suisses de ma paroisse.

Le banc des accusés sera ma balustrade ; les membres de la Cour, les pontifes officiants ; les jurés, le corps des marguilliers ; le ministère public, le prédicateur ; la foule curieuse, les fidèles attendris.

Point ne parlerai. Et comme le Prédicateur parlera comme un Taureau, je piquerai une étrangère immense, immense, immense.

Réfugié dans ma pharmacie, je ferai défiler dans ma lanterne mes 1,066 versets, avec des clichés merveilleux :

Si l'on me fait lever, je penserai que j'en suis à l'Evangile.

Du verdict, point n'est cure, l'opinion publique m'ayant acclamé, en vous condamnant.

Supposez qu'on m'la coupe, pas la parole, mais ma tête ! ça m'est égal. Ce sera de l'avancement pour Bibi. Attrapez ça !

Ayant le droit de faire mon testament, je lègue ma tête à Lavisse, pour s'en faire un pot à tabac ; mes moustaches et ma barbiche à mes jeunes mâles, pour s'en faire des pinceaux, à l'usage des lavis de Pipo ; mon restant de cheveux à mes filles pour s'en faire des bagues ; mon binocle à mon épouse pour ses vieux jours ; ma carcasse sera catholiquement crêmée, suivant les règles de l'art, pour être mes cendres distribuées aux cultivateurs, qu'ils les sèmeront avec des graines d'ognon, pour faire pleurer les Juifs.

Quand à ma Libre-Pensée, qui est mon âme, dissociée de ses molécules terrestres, mieux que par les procédés de Deville, elle aspirera vers le GRAND TRIANGLE, dont l'œil voit vos méfaits, et qui se transformera en fléau, pour vous rendre la justice que vous méritez.

Pour moi, j'espère que mes peccadilles seront enlevées par les tonneaux de sueurs, que j'ai répandues partout, dans l'idée du devoir et du bien.

Voudriez-vous m'enfermer à Maréville ? J'y serai fort bien, près de la mine à Démonet. Il y a là un tas de types intéressants, dont je ferai l'histoire, avec clichés épatants.

Voyez le célèbre Galmiche, qui se colle sur le

thorax $n+1$ décorations en papier, et qui s'écrie (1881), en me voyant entrer dans son préau :

Tu quoque, Brutus !

Voyez... Non ! vous verrez ça plus tard, ça s'ra plus rigolo tout au long!

Et du haut de la colline, sous le bois à Puton, je musarderai sur le beau panorama, planant sur Nancy, Essey, La Neuvelottte jusqu'au fin fond de la Lorraine.

Et à l'heure où le muezzin des Arabes fait son p'tit boniment, j'étendrai les bras vers les Gogos, comme ce brave type de Vergnes dans l'Hérault, en criant

Peuple, j' t'adore !

Croyez-moi ! vous voilà *démonet* isés. Faites vos paquets en silence pour le Soudan, et n'attendez point la bataille des macarons.

Prenez garde de rencontrer des ouvriers : car s'ils vous fichent des tatouilles,

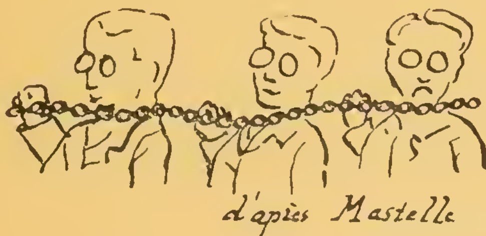


C'n'est pas moi qui vous défendrai,
Si vous rencontrez des évêques, j'vous défends pas d'les saluer.
Si vous rencontrez des gavroches, écoutez ça :

Dans la chaffouinerie
Quand un chaffouin ne rit
Pas un chaffouin ne rit
Dans la chaffouinerie

et qu'on n'entende plus parler de vous.

AUX GOGOS



Je vous vois vous traîner d'un air misérable, comme moi avant mon exeat. On dirait que vous revenez de chez Behanzin ! Vous avez sur les yeux d'énormes écailles : soufflez d'sus, pft ! elles tomberont, et vos gosses s'en empareront, pour jouer à la grenouille.

Vous vous cramponnez aux lourdes chaînes, qui pèsent sur vos epaules, et vous étranglent la gorge. Tremoussez-vous comme des bons chiens, qui viennent de s'donner un p'tit baptême, et vos chaînes s'effaceront comme de blanches vapeurs.

Vous êtes libres ! libres ! par un double petit effort de votre entendement. Imbibez-vous maintenant de mon antigogo !

Sentez-vous comme la frousse pénêtre dans la moëlle de vos os, comme vos poils se herissent ? Tout doux, tous doux, faut point s'emballer. Lisez un petit intermède rigolo : ça vous remettra.

Prenez bien votre temps, pour vous penétrer de ces verites que vous êtes conservateur, par essence, à savoir :

1° de vos sous, monacos et picaillons, que les chaffouins vous soutirent par tous moyens, pour s'en fourrer partie dans leur poche, jetant le reste par les fenêtres, la résultante de toute cette agitation étant, que tout ce numéraire file en définitive dans les caisses des youtres, qui vous dévorent des yeux ;

2° de la santé morale et physique de vos enfants, corrompus par les $n+1$ agissements imbéciles des chaffouins, guides aveuglément par la haine implacable des Juifs ;

3° de l'honneur et de la fortune du pays, compromis aux yeux de tous les étrangers.

Réfléchissez que si les Russes acclament les marins français, c'est qu'ils voient en eux de braves gens, et que les marins russes ne sont pas très flattés d'aller serrer la pince à Floquet et Cie.

La triple-alliance est un produit de la Macabétise, et ce n'est pas le plus dangereux, croyez-moi bien.

Après cette pénetration, n'hésitez point à conferer avec votre voisin, sans aigreur : alors vous com-



prendrez, du coup, qu'il faut faire comme les fourmis, qui vont de l'une à l'autre en faisant toc, toc, toc avec leurs anternnes, ce qui instruit la fourmillière en un très court temps.

Car Pithagore, tout en mangeant ses haricots, a bien fait voir que deux fois deux font quatre, quatre fois quatre 16, etc., de telle sorte qu'avec six coups de toctoc répétés chacun à chacun, nous arrivons imperturbablement à quatre milliards de boîtes à conserves, conservant une nouvelle ardeur.

Ça c'est du bon calcul, qui apaise délicieusement les esprits inquiets.

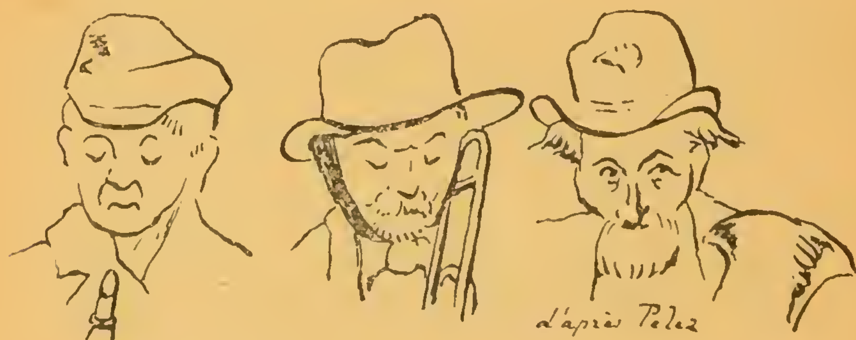
Quant aux mouvements, c'est bien simple. Vous

regardiez à gauche , regardez à droite, ou tout dret d'vant vous. Car c'est maintenant l'hémisphère droit, qui fera marcher toute la mécanique, l'hémisphère gauche étant ramolli.

C'est ça que les mathématiciens, voire même les simples potaches, ou cornichons, appellent une demi-révolution, ou un quart. Ça ne fait pas de bruit, mais beaucoup de bon ouvrage.

Alors vous serez prêt à ouïr les instructions.

Vous comprenez très bien que, si le système actuel continue, vous serez bientôt réduits à fuir en Amérique, pour vous enrôler dans les musiques des Barnums. En effet, j'sors de la foire des Invalides et là, tout les emplois sont occupés.



N'allez point me dire que j'ai écrit tout ceci pour me venger. Non ! j'ai fait comme Descartes, je me suis prix par les cheveux et me suis transporté à un niveau très, très élevé, où les passions mesquines ne parviennent point.

Si je joue du macabé et de la guillotine perfec-

tionnée, c'est par pure obligation de médecin dans l'ordre moral, genre de pratique qu'aucune loi n'interdit, et que prescrit la conscience.

Point ne suis ambitieux, et ce n'est pas Bibi, qui fera une dépense d'un maravédi ni un pas d'approximation d'un quart de millimètre vers vos hypostases pour solliciter un mandat.

Ah ! si, par aventure, une collection de types s'avisaient de m'faire savoir, que l'mien les botte, et qu'ils veulent m'déléguer à quelque chose, ça c'est une autre affaire, et j'leur répondrais honnêtement.

Pour le présent, Bibi tient à élever et à placer ses enfants, ainsi qu'à leur léguer une bonne renommée. Soyez certains qu'il réussira, quoique disent et fassent les youtres et les chaflouins.

PRÉPARATION A LA BATAILLE

Vous lirez d'abord *avec soin* ce que voici :

« L'homme est tenté de trois manières : par les
» grossiers appétits du corps, par l'orgueil pré-
» somptueux, par la cupidité ambitieuse et avide.
» De là les maux qui pèsent d'âge en âge sur la

» race humaine. Otez la convoitise, l'orgueil et la
» cupidité, un ordre parfait régnerait sur la terre.
» Or, quel moyen de guérir ces maladies terribles
» qui ont leur germe dans notre nature même ?
» Nul autre que le travail de chacun sur soi. Les
» lois n'y peuvent rien : car les lois, le plus souvent,
» quel est leur but, sinon l'intérêt de ceux qui les
» font ? Ils usent à leur profit du pouvoir d'ordon-
» ner, et l'on ne voit que cela dans le monde. Les
» lois, les lois bonnes et saintes, où est leur force ?
» Dans la conscience de ceux qu'elles doivent régir
» et là seulement.

« Vous donc, qui aspirez à un état meilleur, vous
» qui souffrez de la cupidité, de l'orgueil et des
» convoitises de ceux qui vous oppressent, qui
» vous foulent comme ls grappe sous le pressoir,
» détruisez premièrement en vous ces trois pro-
» fondes racines du mal.

» Tant qu'elles seront vivantes dans vos cœurs,
» comment espérer qu'elles meurent dans le cœur
» des autres ? Et, si elles vivent dans le cœur de
» tous, ne produiront-elles pas éternellement les
» mêmes fruits amers, les mêmes semences em-
» poisonnées, la tyrannie et la servitude, l'égoïsme,
» la dureté, toutes les sortes de misères et tous les
» genres de corruption ?

« Aucune reforme possible, si chacun de vous
» ne la commence en soi.

« Quand plusieurs l'auront accomplie, au degré
» où le permet l'infirmité humaine, ils formeront
» en se rapprochant, comme le centre d'une vraie
» société, autour duquel d'autres viendront succes-
» sivement se grouper. Et quand leur nombre, s'ac-
» croissant toujours, surpassera celui des hommes
» de convoitise, d'orgueil et de cupidité, ils auront
» la puissance et alors sera venu le temps d'ordon-
» ner le monde. »

Ceci est d'un curé qui parlait ben. J'ai noté ça tout de suite à votre intention. C'est le développe-bon français de ce que Socrate disait aux Grecs en deux mots, que ces types n'ont pas compris, puisqu'ils l'ont empoisonné. Ça prouve qu'il est essentiel de mettre les points sur les *i*.

Vous allez donc faire sévère pénitence, en vous administrant chaque matin 50 coups de matraque sur la plante des pieds, avant d'aller à la manœuvre des pompes. Plus de pomponades à l'opoponax, ça n'est pas agréable aux voisins. Déshabituez vous aussi de vous trémousser le derrière devant vos armoires à glace, et d'arrondir votre coude en nous la faisant à la cardinal. Ça ne convient pas dans les rangs, et nous savons bien que vous avez votre genre de galbe.

Ne vous inquiétez pas des solides et des liquides : j'en ferai des dépôts considérables chez des droguistes spéciaux.

Voici la recette des biscayens : on prend chez les coiffeurs les débris de la coupe des youtres, dans les ménageries les fientes de chameaux, avec un peu d'eau et de chlorure de zinc de commerce. On malaxe ça parfaitement avec ses mains : c'est un peu corrosif ; mais ça décrasse bien. On en prend des boulettes d'environ 100 grammes, qu'on applatit sur une planche sous forme de macarons, pour ressuyer. Ça conserve une suffisante plasticité. Ensuite on roule en biscayen : l'apparence n'a rien de désagréable.

Les liquides, plus ou moins denses, suivant les nécéssités et besoins à prévoir, sont tous de la maison Constans. Nonobstant, je soumettrai ces fournitures à un contrôle sévère, étant expert en ces matières d'utilité publique.

Entretenez-vous pendant ce temps-là par des exhortations réciproques extraites des meilleurs auteurs.

Tout ira ben.

LA JOURNÉE DES MACARONS



Au signal donné par les chefs, les éclaireurs hardis purgeront les flancs de l'ennemi, concentrant ainsi les chaffouins en un seul tas.

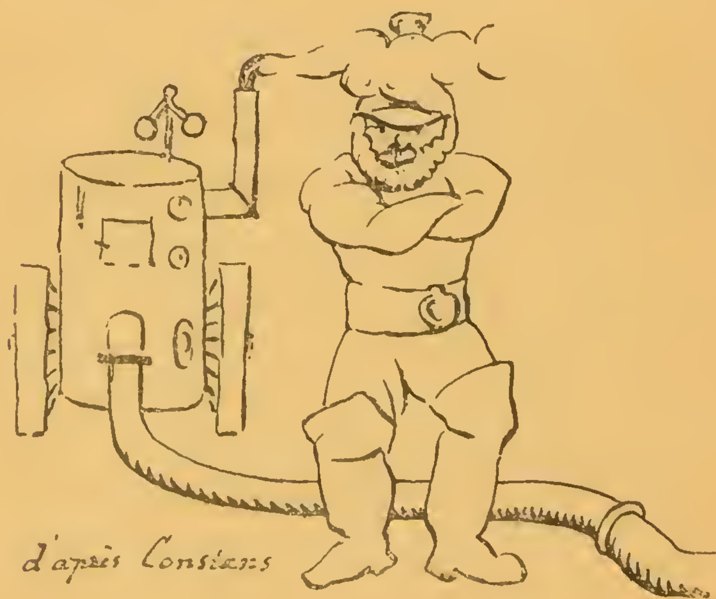


Alors les lanciers s'avanceront d'un pas délibéré, brisant, par l'audace et l'odeur de leur jet, toute résistance des chaffouins démoralisés d'avance.

Les Hoplites, chargés de macarons, s'élanceront au nombre

de $n+1$ pentakiskilions, les accablant de doux présents, qu'ils déclineront en tournant les talons. Ils s'enfuieront dans leurs salles, pour y faire des masses de discours ; mais, avec les pompes à vide et l'antigogo, nous aurons soutiré tous les auditeurs. Alors ils fileront décidément, pour le Soudan.

Resteront sur le champs d'épreuve la cohorte des youtres grinçant des dents, durs à la détente. Alors s'avanceront les terribles réservistes de la



Constance, montés à la pression de $n+1$ atmosphères, crachant leurs matières pâteuses par des busillons énormes. Les youtres, transformés en cataplasmes ambulants, s'enfuiront comme de simples Philistins.

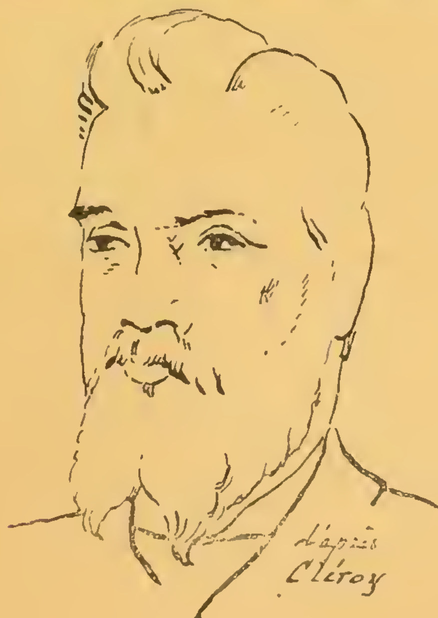
O journée mémorable, qui fécondera tellement le champ de bataille, que chaque commune va intriguer pour avoir la préférence. Ça, c'est plus mon affaire.

LA BANQUE DE L'ANCRE

ET LA CONFUSION DES YOUTRES

Après la victoire, nous fonderons sur des bases solides l'immense banque de l'Ancre.

A cet effet, nous irons sommer Contamin, qui a



une forte tête, de nous couvrir artistement tout le jardin des anciennes tuileries où figurait autrefois la boite à Cochery.

Ça ne coutera presque rien, attendu qu'on s'arrachera les commande des aciers.

Je me réserve de coller ma tête, en guise de repoussoir, de chaque coté des $n+1$ portes d'entrée. Tout autour, je plaquerai, en Mac-Aron, les trombines des youtres les plus fameux de l'univers entier, en leur donnant des expressions variées.

Tout le monde jasera de la Banque, la Babanque de l'Ancre, si tellement qu'on se croira à la foire de Fraimbois. Les Journalistes croiront qu'il est question d'eux, et feront des articles pleins d'enthousiasme, de sorte que tous les capitaux arriveront comme sur des roulettes.

Les youtres seront mis en quarantaine d'une façon sévère, mais obligatoire : car autrement, ils recommenceraient leurs petites manipulations et il n'y aurait pas de ráison pour que ça finisse.

Quand ils verront que c'est sérieux, ils comprendront la nécessité d'aller à Panama, et fileront en silence.

Tout le monde sera content, excepté Drumont, qui ne pourra plus crier après eux.

AINSI SOIT-IL.

PETITS RÈGLEMENTS DE COMPTES

Agedez-moi dé gonvianze
T'êdre loyal ché mé vé vort
Ch'émérais mié te brévérance
Aller en brizon, gué de ver di dort.

Vous comprenez que si je ne paie pas mon Juif et mon terme de juillet, je me trouverai dans l'embarras. Ça, Messieurs, c'est votre affaire. Ça ne serait pas décent de rire par mes soins, et de me laisser dans la panne.

D'ailleurs, tout en corrigeant mes feuilles, *avec soin*, je sens, malgré l'épaisseur de ma carapace, que je suis tangent à un énorme succès. Faut ça pour la réussite du complot, comme pour le rétablissement de Bibi.

Les étrangers, notamment, vont se jeter dessus : mon fils, qui fait dans les albums, suppute déjà inconsciemment les masses de timbres-poste qui vont lui dévolver par mes mains, pur effet de suggestion.

Si vous achetez aussi ma tête, n'hésitez pas à

penser que je vous l'ai suggéré. C'est avec ma tête que, n'ayant pas le sou, je vais faire la charité à d'autres. En effet, ma tête me reviendra, sous son enveloppe (prière d'envoyer un timbre) à 0 fr. 35, tout compris : d'où 0 fr. 375 pour Bibi et autant pour mes amis les prévenus. Si donc elle s'écoule par bataillons de pentakiskilions, ça finira par faire beaucoup de picaillons.

Direz-vous, en votre pingrerie, que ma tête ne vaut pas vingt sous ? Détrompez-vous : car elle est horrible. D'ailleurs, si je vous entends, je ferai signe à un potache d'aller vous piger la vôtre, et je vous gratifierai d'un cliché adéquate dans mon prochain ouvrage.

Donc, méfiez-vous, et sortez vos monacos qui moisissent.

AUX CONSERVATEURS

Mon livre peut servir à votre campagne, surtout si vous voulez en faire des extraits à bon marché.

Sur un exemplaire, vous pouvez faire vous-même votre choix, en éliminant ce qui ne vous convient pas. Je tiens texte et clichés à votre disposition, moyenant entente à débattre. Nous vous fournirons les extraits tout imprimés, dans le format qui vous conviendra.

L'éditeur vous renseignera au besoin où je niche.

J'ajoute même que je puis faire toutes modifications et additions qui pourraient être utiles, soit comme texte soit comme clichés.

Donc, au revoir !

BRACPASNIAIS.

ERRATA

Jusqu'aujourd'hui, 1er juin 1892, je croyais à mon existence : il paraît que je suis un mythe. Car, en achetant l'annuaire du Ministre des Travaux Publics, qui coûte 2 francs à la porte du Ministre (pour faire mes prospectus), je vois avec horreur que je n'y figure à aucune page.

Ceci dépassant toute plaisanterie, j'invite Monsieur le Procureur Général à poursuivre qui de droit. En plus, je déclare qu'aussitôt fonds trouvés, je vais poursuivre judiciairement tous ceux qui, par malice, ont contribué à ma débination. Mon avocat me conseillera.

Donc, amis lecteurs, en achetant mon bouquin, vous allez me permettre de rendre aux Chaffouins et aux Youtres la monnaie de leurs pièces. Les procès seront publiés ensuite avec clichés spéciaux. Ça ne m'empêchera pas de faire autre chose, ayant des loisirs obligatoires.

Paris. — Imp. A. Reiff, 3, rue du Four.

